



Volume 1

LA VOCATION

LA VOCATION

“A la recherche du grand amour”

© 2020 Bureau d'information de l'Opus Dei
Couverture : © Photo by Susmita Saha on Unsplash

www.opusdei.org

Sommaire

Introduction

I. RENCONTRE: ” Maître, où demeures-tu?”

- 1. Jésus vient à notre rencontre.
- 2. Ce que ta vie pourrait devenir.
- 3. Notre vrai nom.

II. RÉPONSE : “Que le Seigneur soit sur ton chemin”.

- 4. Comment découvrir sa vocation ?
- 5. Pour que la musique s’entende bien - *La vocation à l’Opus Dei.*
- 6. Celui qui donne sa vie pour ses amis - *La vocation au célibat.*
- 7. En répondant à l’amour - *La vocation matrimoniale.*
- 8. Pères et mères plus que jamais - *La vocation des enfants.*
- 9. Est-ce que je verrai juste ? - *Nous sommes accompagnés dans l’Église.*

III FIDELITÉ “Je vous ai choisis pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure”.

- 10. Nous sommes des apôtres !
- 11. Marcher avec le Christ vers la plénitude de l’Amour.
- 12. Les fruits de la fidélité.

Partager...

Introduction

L'Évangile fourmille de récits rapportant des rencontres personnelles avec Jésus. Jean et André, Pierre, Matthieu, Marthe, Marie et Lazare, Nicodème, la Samaritaine. Ce n'est pas un simple souvenir du passé, mais des épisodes d'une histoire toujours ouverte, débordante d'action, y compris de nos jours. Bien qu'il puisse sembler difficile de rencontrer Jésus dans la précipitation et la dispersion du monde actuel, son appel continue de retentir dans le cœur des jeunes.

Grâce à cet appel, ils aspirent au fond de leur cœur à de grandes choses. Ils veulent que les injustices cessent, signalait Benoît XVI, que les inégalités disparaissent et que tout le monde puisse participer des biens de la terre. Ils veulent que les opprimés obtiennent la liberté. Ils veulent de grandes choses, ils veulent de bonnes choses. C'est pourquoi nous autres chrétiens nous continuons d'annoncer, au beau milieu du XXI^e siècle, que chacun de nous a une grande importance pour Dieu, qui veut que nous soyons heureux et compte sur nous pour faire de son amour la force faisant tourner le monde.

Qui suis-je ? Voilà une question importante. Or, une autre question est encore plus importante, nous dit le pape François. Pour qui suis-je ? Notre identité plonge ses racines dans tout ce que nous avons reçu, mais elle prend sa véritable forme dans l'amour auquel nous dédions notre vie. C'est en aimant Dieu, en nous laissant aimer de lui, en donnant notre vie pour les autres, que nous découvrons qui nous sommes.

La série d'articles recueillis dans ce livre se propose d'aider à faire cette découverte. Grâce aux premiers disciples de Jésus, aux enseignements du pape, des saints et de saint Josémaria, nous pourrions approfondir cette réalité perpétuelle : *Dieu nous appelle*. Comme le Prélat de l'Opus Dei l'a écrit, Il a un plan pour chacun : la sainteté. Le livre comporte trois grandes parties :

* Dans la première, trois articles présentent dans un large cadre la réalité de l'appel de Dieu et de notre rencontre avec lui.

* La deuxième est plus longue et évoque divers chemins pour la vocation. Elle s'attarde sur le discernement de certains de ses aspects.

* Finalement, la troisième partie s'adresse aux personnes qui sont au service du Seigneur depuis plusieurs années. C'est une invitation à

contempler, dans un souvenir empreint de reconnaissance, la beauté d'une vie à la suite du Christ.

Saint Josémaria rappelle comment, alors qu'il avait à peine seize ans, il a découvert que son cœur lui demandait quelque chose de grand qui relèverait de l'ordre de l'amour. Puisseons-nous, nous aussi puisque l'amour est toujours jeune, toujours surprenant, découvrir et redécouvrir quelque chose de grand qui relèverait de l'ordre de l'amour.

[Retour au sommaire](#)

I. RENCONTRE: ” Maître, où demeures-tu?”

1. Jésus vient à notre rencontre

« Le lendemain encore, Jean se trouvait là avec deux de ses disciples. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : “Voici l’Agneau de Dieu”. Les deux disciples entendirent ce qu’il disait, et ils suivirent Jésus. Se retournant, Jésus vit qu’ils le suivaient, et leur dit : “ Que cherchez-vous ? ” Ils lui répondirent : “ Rabbi – ce qui veut dire : Maître –, où demeures-tu ? ” Il leur dit : “ Venez, et vous verrez ”. Ils allèrent donc, ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C’était vers la dixième heure ». C’est sans doute avec une grande émotion que les protagonistes de cette scène de l’Évangile ont transmis leur souvenir. Il s’agissait du moment le plus important de leur vie, le jour où ils ont rencontré Jésus de Nazareth pour la première fois.

En réalité, pour tout chrétien, rencontrer le Christ est l’expérience la plus décisive. Benoît XVI l’a signalé avec force au début de son pontificat : « À l’origine du fait d’être chrétien, il n’y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive »[5]. Que le pape François ait voulu nous le rappeler lui aussi dès le début, voilà qui est révélateur : « J’invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation qu’il se trouve, à renouveler aujourd’hui même sa rencontre personnelle avec Jésus Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse »[6]. Dans ces pages, nous voulons suivre cette invitation, dans le sillage du plus jeune des apôtres, saint Jean.

Qui est Jésus-Christ pour moi ? Qui suis-je pour Jésus ?

Le quatrième Évangile résume en une belle phrase l’identité du jeune Jean : il était « le disciple que Jésus aimait ». En réalité, tout est dit : Jean était quelqu’un que Jésus aimait. Non seulement cette conviction ne s’est pas estompée au fil des années mais elle est devenue plus forte : « Voici en quoi

consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés » (1 Jn 4, 10). C'est sans doute la certitude que le Seigneur l'aimait qui l'a rendu capable de garder jusqu'à la fin de sa vie une joie profonde et contagieuse. Celle-là même qui se respire dans son Évangile. Tout a commencé ce jour-là sur les rives du Jourdain.

Et nous ? Avons-nous fait l'expérience d'une rencontre aussi familiale que celle du jeune apôtre ? Même si nous sommes chrétiens depuis de longues années, ayant passé notre vie à prier, il est bon de s'arrêter un moment pour réfléchir : « Pour moi, qui est Jésus-Christ ? Que suppose Jésus-Christ dans ma vie réelle, aujourd'hui et maintenant ? » Cette considération nous permettra de tester notre foi. « Or, cette question est précédée d'une autre, inséparable et préalable, plus importante dans un certain sens, [...] : Qui suis-je pour Jésus-Christ ? »[7]

Confrontés à ces questions, il n'est pas surprenant que nous soyons un peu perplexes : Qui suis-je pour Jésus-Christ ? Qui suis-je ? Une petite créature ? Un produit de l'évolution ? Un être humain parmi bien d'autres... tenu d'accomplir ses commandements ? Comment Jésus me voit-il ? Pour ce genre de questions, il est très éclairant de se tourner vers les saints. Un jour, quelqu'un a posé à saint Jean Paul II une question semblable et il a répondu : « Voilà, tu es une pensée de Dieu, tu es un battement du cœur de Dieu. Affirmer cela revient à dire que tu as une valeur d'une certaine manière infinie, que tu comptes pour Dieu dans ton individualité irremplaçable »[8]. Comme tous les saints, il avait découvert à quel point nous avons de l'importance pour Dieu. Nous ne sommes pas une petite créature, un serviteur qui n'est dans le monde que pour faire ce que Dieu voudra bien. Nous sommes vraiment ses amis. Nos affaires ont beaucoup d'importance pour lui, il se soucie de nous et nous accompagne tout au long de notre vie, même si souvent, nous ne le remarquons pas.

Tout cela n'est pas une exagération. Jésus lui-même l'a dit à ses apôtres : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Vous êtes mes amis [...]. Je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15, 13-15). Ces propos sont toujours actuels : Jésus-Christ « est vivant et vous le dit à vous maintenant. Écoutez cette voix avec une grande disponibilité ; elle a quelque chose à dire à chacun »[9]. Dès lors, qui suis-je pour Jésus-Christ ? Je suis son ami, un ami qu'il aime du plus grand amour qui soit ; je suis un battement de son cœur. Voilà ce que je suis pour lui. Mais lui, qui est-il pour moi ?

Cherche le Christ

Le 29 mai 1933, un jeune étudiant en architecture vient pour la première fois s'entretenir avec saint Josémaria. Il s'appelle Ricardo Fernandez Vallespin. Bien des années plus tard, il se rappelle : « Le Père m'a parlé des affaires de l'âme... ; il m'a donné des conseils et encouragé à être meilleur... Je m'en souviens parfaitement, je le revois encore : juste avant que je prenne congé, il s'est levé, il s'est approché d'une bibliothèque et, prenant un des livres qu'il utilisait, il a écrit sur la page de garde une dédicace : « Cherche le Christ, trouve le Christ, aime le Christ »^[10]. Dans cet entretien, saint Josémaria a voulu commencer par le plus important : la rencontre personnelle avec le Seigneur.

L'apôtre Jean est parti à la recherche du Christ, sans savoir exactement qui il cherchait. Il savait seulement qu'il cherchait quelque chose capable de combler son cœur. Il était assoiffé d'une vie en plénitude. Il ne lui suffisait pas de vivre uniquement pour travailler, gagner de l'argent, faire ce que tout le monde fait... sans lever les yeux au-dessus des horizons de sa petite contrée. Il avait dans le cœur une inquiétude qu'il cherchait à apaiser. Voilà pourquoi il a suivi Jean le Baptiste. C'est précisément quand il se trouvait avec lui que Jésus est passé près d'eux. Jean lui a dit : « Voici l'Agneau de Dieu » ; lui et son ami André « entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus » (Jn 1, 36-37).

Et nous, que devons-nous faire si nous voulons suivre les pas du jeune apôtre ? D'abord, écouter notre cœur inquiet. Prendre en compte son insatisfaction si une vie mondaine ne le comble pas, s'il aspire à quelque chose de plus élevé que les affaires et les satisfactions de ce monde. Nous approcher de Jésus. En un certain sens, cela est plus facile pour nous que pour Jean, car ils sont nombreux ceux qui nous ont montré où trouver Jésus : « Nous avons appris, d'ordinaire, à invoquer Dieu depuis notre enfance des lèvres de parents chrétiens. Plus tard, ce sont des maîtres, des camarades, des personnes de notre entourage qui nous ont aidé, de multiples manières, à ne pas perdre de vue Jésus-Christ »^[11]. Il nous est maintenant possible de le chercher : « Cherchez-le alors avec acharnement ; cherchez-le en vous-mêmes de toutes vos forces. Si vous agissez avec cette opiniâtreté, j'ose vous garantir que vous l'avez déjà rencontré et que vous avez commencé à le fréquenter et à l'aimer, et à avoir votre conversation dans le ciel »^[12].

Trouve le Christ

Lorsque Jean et André sont partis à la suite de Jésus, ils ont dû se sentir quelque peu embarrassés. Ils suivaient cet homme, mais... comment allaient-ils l'aborder ? Il n'est pas banal d'arrêter quelqu'un pour lui demander : « Es-

tu l'Agneau de Dieu ? » Néanmoins, c'était la seule indication reçue de Jean Baptiste, la seule chose qu'ils savaient de lui... Peut-être discutaient-ils entre eux sur ce qu'ils pouvaient faire lorsque Jésus « vit qu'ils le suivaient, et leur dit : “Que cherchez-vous ?” (Jn 1, 38).

Le Seigneur s'émeut devant un cœur jeune et inquiet. C'est pourquoi, lorsque nous le cherchons sincèrement, il se rend accessible peut-être de la façon la plus inespérée. Saint Josémaria s'est rappelé jusqu'à la fin de sa vie sa première rencontre personnelle avec Jésus, tout à fait inattendue. Il était un adolescent au cœur bouillonnant de projets et d'idéaux. Après une forte chute de neige qui avait recouvert d'un épais manteau blanc les rues de sa ville, il est sorti de chez lui. Surpris, il a découvert des traces de pieds nus sur la neige. Ces traces l'ont conduit jusqu'à un religieux qui allait vers son couvent. Cela lui a fait une profonde impression. « Voilà que d'autres font tant de sacrifices pour Dieu et pour le prochain, s'est-il dit. Et moi, je ne serais pas capable de lui offrir quelque chose ? »[13]

Ce jour-là, comme Jean et André, le jeune Josémaria est parti dans le sillage du Seigneur qui, cette fois-ci, se rendait présent sous la forme de quelques pas sur la neige. Il est probable que beaucoup d'autres personnes ont vu ces traces, mais pour lui elles ont été le signe clair que Jésus voulait entrer dans sa vie. Sa réaction a été assez semblable à celle des premiers amis de Jésus. « Ils lui répondirent : “Rabbi – ce qui veut dire : Maître –, où demeures-tu ?” Il leur dit : “Venez, et vous verrez”. Ils allèrent donc, ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers la dixième heure » (Jn 1, 38-39)

Apprendre que quelqu'un nous aime éveille en nous le désir de faire sa connaissance. Découvrir que nous avons de l'importance pour quelqu'un, qu'il nous attend et qu'il a la réponse à nos aspirations les plus profondes, nous amène à le chercher. Par le truchement de ces traces, Dieu a voulu que saint Josémaria prenne conscience qu'il avait au fond de lui-même «une inquiétude divine qui l'a ébranlé intérieurement, le conduisant à une piété plus intense, fondée sur la pratique de la prière, de la mortification et la communion quotidienne»[14]. Chercher Jésus et le rencontrer, ce n'est qu'un début ; il faut ensuite le fréquenter comme un ami. Nous tâcherons donc de mieux le connaître, en lisant l'Évangile, en participant à la messe, en jouissant de son intimité dans la communion, en prenant soin de lui chez ceux qui en ont le plus besoin. Nous essaierons de nous faire connaître de lui, en partageant avec lui nos joies et nos peines, nos projets et nos échecs. Car, après tout, c'est cela la prière : « un commerce intime d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé »[15].

Comme Jean et André, qui ont passé ce jour-là avec Jésus.

Aime le Christ

Le jour où Jean a rencontré Jésus a été le jour où sa vie a changé. Bien entendu, il lui restait beaucoup de chemin à parcourir. Depuis la pêche miraculeuse jusqu'aux voyages avec Jésus à travers la Palestine ; depuis ses miracles jusqu'à sa parole qui remplissait de joie les cœurs, ou ses gestes d'affection envers les malades, les pauvres ou les laissés pour compte... Mais, surtout, les moments d'entretien seul à seul avec le Maître. Le dialogue qui avait commencé un après-midi, tout près du Jourdain, allait se prolonger pendant toute une vie.

Nous avons tous expérimenté à quel point une amitié nous change. C'est pourquoi les parents doivent être attentifs aux amitiés de leurs enfants. Sans nous en rendre compte, la relation avec nos amis nous transforme progressivement, jusqu'à ce que nous arrivions à vouloir ou à rejeter les mêmes choses qu'eux. L'amitié unit si intensément les amis qu'il est possible de dire qu'ils partagent « la même âme dans deux corps »[\[16\]](#).

À cet égard, la transformation du jeune apôtre nous frappe assez puissamment. Lui et son frère Jacques étaient connus comme « les fils du tonnerre » (*Mc 3, 17*) et certains détails des Évangiles nous font comprendre la justesse de l'épithète. Par exemple, le jour où des Samaritains ont refusé d'accueillir Jésus et ses disciples, les deux frères se sont adressés au Maître pour lui demander : « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions qu'un feu tombe du ciel et les détruise ? » (*Lc 9, 54*). Néanmoins, petit à petit, précisément au fur et à mesure que grandissait leur amitié avec Jésus, ils ont appris à aimer comme Il aimait, à comprendre et à pardonner comme lui.

Il peut en aller de même pour nous : rencontrer Jésus et le fréquenter nous amènera à vouloir aimer comme il aime. Ne soyons pas surpris si ce désir naît en nous ; n'empêchons pas notre cœur de se remplir de reconnaissance, parce que le Seigneur souhaite compter sur nous pour rendre son Amour présent dans ce monde. C'est ce qui est arrivé à saint Josémariam. Les pas sur la neige lui ont donné la profonde assurance qu'il avait une mission dans ce monde : « Je commençai à pressentir l'Amour, à me rendre compte que le cœur me demandait quelque chose de grand qui relèverait de l'ordre de l'amour » [\[17\]](#). Découvrons derrière ces appels du cœur un écho de la voix de Jésus qui nous dit, à nous aussi, comme nous le lisons souvent dans l'Évangile : « Suis-moi ! »

Vivre avec le Christ notre vie entière

Il est sûr que Jean n'aurait rien donné au monde en échange de la possibilité de suivre Jésus. C'est ainsi que Dieu s'y prend avec tous. « Le noble amour de Jésus nous encourage à faire de grandes choses et nous pousse à toujours désirer le plus parfait. L'amour veut être au sommet, et ne pas être arrêté par quelque chose de bas »[18]. C'est ce qui est arrivé à Jean, de même qu'à Pierre, à Jacques, à Paul... à Bartimée, à Marie Madeleine et à tant d'autres depuis que Jésus est venu dans ce monde. Or, la présence du Seigneur n'est pas moins réelle aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'époque. Bien au contraire : Jésus est encore plus présent, pouvant vivre en chacun de nous. Il ne se limite pas à nous inviter à partager la mission reçue de son Père. Il veut aimer en nous et par nous, à partir de notre vie, de l'intérieur de chacun de nous : « Demeurez dans mon amour », nous dit-il (*Jn* 15, 9), pour réconcilier ce monde avec lui, pour changer la haine en Amour, l'égoïsme en service, la rancune en pardon.

Le jeune apôtre, qui avait découvert l'Amour du Seigneur, l'a accompagné jusqu'à la Croix. Plus tard, avec les autres apôtres, il a reçu une mission qui allait façonner sa vie entière : « Allez dans le monde entier. Proclamez l'Évangile à toute la création » (*Mc* 16, 15). Si nous aussi, après avoir écouté notre cœur inquiet, nous cherchons Jésus, nous le trouverons ; nous le suivrons, nous deviendrons ses amis et nous découvrirons qu'il compte sur nous. Il nous proposera de l'aider dans l'Église, chacun à sa manière. Comme un ami qui nous proposerait de le rejoindre dans un projet enthousiasmant, précisément parce qu'il nous aime. « Aujourd'hui Jésus, qui est le chemin, t'appelle toi, toi, toi à laisser ton empreinte dans l'histoire. Lui, qui est la vie, t'invite à laisser une empreinte qui remplira de vie ton histoire et celle de tant d'autres. Lui, qui est la vérité, t'invite à abandonner les routes de la séparation, de la division, du non-sens. Es-tu d'accord ? »[19]

Borja Armada

[Retour au sommaire](#)

[1]. Lettre du pape François aux jeunes à l'occasion de la présentation du document préparatoire de la XV^e assemblée générale ordinaire du synode des évêques.

[2]. *Ibid.*

[3]. F. Ocariz, rencontre avec des jeunes en Argentine, 5 août 2018.

[4]. A. Vazquez de Prada, Le fondateur de l'Opus Dei, vol. I, p. 97.

- [5]. Benoît XVI, Litt. enc. *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, n° 1.
- [6]. Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 3.
- [7]. AGP, Bibliothèque, P03, 2017, p. 146.
- [8]. Saint Jean Paul II, Discours aux jeunes du Kazakhstan, 23 septembre 2001.
- [9]. Benoît XVI, Audience générale, 2 août 2006.
- [10]. *Chemin*, édition historico-critique, commentaire du point n° 382.
- [11]. *Quand le Christ passe*, n° 1.
- [12]. *Amis de Dieu*, n° 300.
- [13]. A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. I, p. 96.
- [14]. *Ibid.*, p. 97.
- [15]. Saint Thérèse d'Avila, Livre de sa vie, 8,2 ; cité dans le *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 2709.
- [16]. Saint Grégoire de Nazianze, Sermon 43.
- [17]. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. I, p. 97.
- [18]. T. de Kempis, *L'imitation de Jésus-Christ*, livre II, ch. 5.
- [19]. Pape François, Veillée de prière avec les jeunes lors de la JMJ de Cracovie, 30 juillet 2016.

2. Ce que ta vie pourrait devenir

La Mésopotamie a vu naître et disparaître quelques-unes parmi les plus anciennes civilisations du monde : sumériens, acadiens, babyloniens, chaldéens... Même si nous en avons étudié quelques-unes à l'école, ces cultures nous semblent éloignées et sans beaucoup de rapport avec nous. Néanmoins, c'est de cette zone que procède un personnage qui fait partie de notre famille. Il s'appelait Abram jusqu'à ce que Dieu change son nom en Abraham. La Bible le situe environs 1850 ans avant la venue de Jésus-Christ dans ce monde. Quatre mille ans plus tard, nous nous souvenons encore de lui, lorsque nous l'invoquons dans la sainte messe comme « notre père dans la foi » [1] : c'est lui qui est à l'origine de notre famille.

« Je t'ai appelé par ton nom »

Abraham est un des premiers personnages entrés dans l'histoire pour avoir répondu à un appel de Dieu. Dans son cas, la demande était assez singulière : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai » (Gn 12, 1). Après lui, sont venus entre autres, Moïse, Samuel, Élie et les autres prophètes... Ils ont tous écouté la voix de Dieu qui les invitait, d'une manière ou d'une autre, à « quitter leur pays » et à commencer une vie nouvelle en sa compagnie. Comme à Abraham, Dieu leur promettait de faire de leur vie quelque chose de grand : « Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction » (Gn 12, 2). En outre, il les a appelés par leur nom : c'est pourquoi, en plus du souvenir des actions de Dieu, l'Ancien Testament conserve le nom de ceux qui ont collaboré avec lui. La lettre aux Hébreux en fait un éloge enthousiaste (cf. He 11, 1-40).

Lorsque Dieu a envoyé son Fils dans le monde, ceux qui étaient appelés ont non seulement entendu la voix de Dieu, mais ils ont aussi pu voir un visage humain : Jésus de Nazareth. Eux aussi, Dieu les a invités à commencer une vie nouvelle, à laisser une empreinte ineffaçable dans l'histoire. Nous connaissons leurs noms, Marie-Madeleine, Pierre, Jean, André... Nous nous souvenons d'eux avec reconnaissance.

Mais après ? Il pourrait sembler qu'avec l'Ascension de Jésus dans les cieux, Dieu se soit retiré de l'histoire. En réalité, non seulement son action se poursuit, mais elle est allée en s'intensifiant. Si, pendant son passage en ce

monde, il n'en a choisi que quelques-uns au cours des deux mille ans écoulés, Dieu a « changé les plans » de millions d'hommes et de femmes, en leur ouvrant des horizons qu'ils n'auraient jamais pu imaginer. Nous connaissons les noms d'un bon nombre d'entre eux, car ils figurent dans le sanctoral de l'Église. Il existe en outre une foule immense d'hommes et de femmes « de toutes nations, tribus, peuples et langues » (Ap 7, 9), des saints inconnus qui sont de « vrais protagonistes de l'histoire » [2].

Actuellement, en ce moment même, Dieu continue de chercher et de frapper à la porte de chacun. Saint Josémaria aimait considérer ces mots d'Isaïe : « Je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi » (Is 43, 1). En les méditant, il disait qu'ils lui apportaient « la douceur du miel » [3], parce qu'ils lui permettaient de saisir à quel point il était aimé de Dieu, d'une manière absolument personnelle et unique.

À nous aussi ces mots peuvent apporter la douceur du miel, parce qu'ils révèlent que notre vie est importante pour Dieu, qu'il compte sur tous et qu'il invite chacun. Le rêve de tout chrétien est que son nom soit écrit dans le Cœur de Dieu. Or, ce rêve est à la portée de tout le monde.

Compte les étoiles, si tu le peux

Il n'est pas excessif de voir ainsi notre vie, dans le droit fil de celle des grands saints. Il est vrai que nous avons souvent fait l'expérience de notre faiblesse. Mais Moïse, Jérémie, Élie aussi. Ils ont connu de mauvais moments [4]. Isaïe lui-même, par exemple, se disait un jour : « Je me suis fatigué pour rien, c'est pour le néant, c'est en pure perte que j'ai usé mes forces » (Is 49, 6). Certes, parfois la vie se présente ainsi, sans beaucoup de sens ni d'intérêt, compte tenu de la facilité avec laquelle nous projets échouent. La question « quelle est ma raison de vivre ? » semble sombrer devant l'expérience de nos échecs, de la souffrance et de la mort.

Dieu connaît parfaitement cette instabilité et la confusion qu'elle peut entraîner en nous. Cependant, il vient nous chercher. C'est pourquoi le prophète ne se limite pas à crier sa plainte mais il reconnaît la voix du Seigneur : « Je fais de toi la lumière des nations, pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre » (Is 49, 6). Nous sommes faibles mais ce constat n'épuise pas la vérité complète de notre vie. Le pape écrit : « Reconnaissons notre fragilité mais laissons Jésus la saisir de ses mains et nous envoyer en mission. Nous sommes fragiles mais porteurs d'un trésor qui nous grandit et qui peut rendre meilleurs et plus heureux ceux qui le reçoivent. » [5]

L'appel divin est une grande miséricorde de Dieu, le signe qu'il m'aime, que je suis important pour lui : « Dieu compte sur toi pour ce que tu es, non pour ce que tu as : à ses yeux ne vaut vraiment rien le vêtement que tu portes ou le téléphone portable que tu utilises : que tu sois à la mode ne lui importe pas, ce qui lui importe, c'est toi, tel que tu es. Tu as de la valeur à ses yeux et ta valeur est inestimable. » [6] Dieu nous libère par son appel, pour autant qu'il nous permet d'échapper à une vie banale, consacrée à de petites satisfactions incapables d'étancher notre soif d'aimer. « Lorsque nous nous décidons à répondre au Seigneur ma liberté est à toi, nous sommes du même coup libérés de toutes les chaînes qui nous liaient à des futilités, à des préoccupations ridicules, à des ambitions mesquines. » [7] Dieu tire notre liberté de sa petitesse en l'ouvrant à l'ampleur de l'histoire de son Amour pour les hommes, dont chacune et chacun de nous est un protagoniste.

« La lumière que nous donne la vocation nous fait reconnaître le sens de notre existence. C'est la conviction, avec la splendeur de la foi, de la raison d'être de notre réalité terrestre. Notre vie tout entière, présente, passée, future, acquiert un nouveau relief et une profondeur auparavant insoupçonnée. Tous les faits, tous les événements, occupent maintenant leur véritable place : nous comprenons où le Seigneur veut nous conduire et nous nous sentons comme entraînés par cette charge qui nous est confiée. » [8] Pour ceux qui ont reçu et accueilli l'appel de Dieu, il n'y a plus d'action banale ou petite. Elles sont toutes éclairées par la promesse : « Je ferai de toi une grande nation » (Gn 12, 2). Avec ta vie, je ferai de grandes choses ; tu laisserais ton empreinte, tu seras heureux, tout en répandant le bonheur autour de toi. C'est pourquoi « en nous demandant quelque chose, il nous fait un don. Ce n'est pas nous qui lui faisons une faveur, c'est Dieu qui éclaire notre vie, en lui donnant un sens plénier » [9].

D'autre part, la lumière de la vocation nous permet de comprendre que l'importance de notre vie ne se mesure pas à la grandeur humaine de nos projets. Seuls quelques-uns arrivent à inclure leur nom parmi les grands de l'histoire universelle. En revanche, la grandeur divine se mesure maintenant au rapport à l'unique projet vraiment grand : la Rédemption. « Certes, les événements décisifs de l'histoire du monde ont été essentiellement influencés par les âmes au sujet desquelles les livres d'histoire ne disent rien. Et ce que nous devons remercier pour les événements décisifs de notre vie personnelle, nous ne le saurons que le jour où tout ce qui est caché sera révélé. » [10]

« La Rédemption est en train de se faire — maintenant ! » [11] Comment collaborer ? De mille manières différentes, en sachant que Dieu nous éclairera

pour que nous découvriions la façon concrète de collaborer avec lui. « Dieu veut que la liberté de la personne intervienne non seulement dans sa réponse, mais aussi dans la configuration de la vocation » [12]. La réponse, tout en étant libre, est poussée par la grâce actuelle du Dieu qui appelle. Si nous nous mettons en marche de là où nous nous trouvons, Dieu nous aidera à découvrir ce dont il a rêvé pour notre vie : un rêve qui se réalise progressivement à mesure que nous avançons, car il dépend aussi de notre esprit d'initiative et de notre créativité. Saint Josémaria disait que si nous rêvons, la réalité dépassera nos rêves, car celui qui rêve pour de vrai, rêve avec Dieu. C'est ainsi, dans la grandeur, que Dieu faisait rêver Abraham : « Regarde le ciel, et compte les étoiles, si tu le peux... » (Gn 15, 5).

C'est toujours une affaire à deux

Dieu entre dans la vie d'Abraham pour rester avec lui et, en un certain sens, s'unir à sa destinée : « Je bénirai ceux qui te béniront ; celui qui te maudira, je le réprouverai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre » (Gn 12, 3). Son histoire est celle d'un « protagonisme partagé ».

C'est l'histoire d'Abraham et de Dieu, de Dieu et d'Abraham. À un point tel que, désormais, Dieu se présentera devant les autres hommes comme « le Dieu d'Abraham » [13].

En premier lieu, l'appel consiste donc à vivre avec lui. Il s'agit moins de faire des choses particulières que de tout faire avec Dieu, " tout par Amour ! " [14] Il en a été ainsi des premiers. Jésus les a choisis avant tout pour « qu'ils soient avec lui ». Après quoi l'évangéliste ajoute « et pour les envoyer proclamer la Bonne Nouvelle » (Mc 3, 14). C'est pourquoi nous non plus, en entendant la voix de Dieu, nous ne devons pas penser à une sorte de « mission impossible », extrêmement difficile, qu'il nous imposerait depuis un ciel lointain. S'il s'agit d'un appel authentique de Dieu, ce sera une invitation à entrer dans sa vie, dans son projet : un appel à demeurer dans son Amour (cf. Jn 15, 8). C'est ainsi, à partir du Cœur de Dieu, bien ancrés dans une solide amitié avec Jésus, que nous pourrions porter son Amour au monde entier. Lui veut compter sur nous... tout en étant avec nous. Ou réciproquement : Il veut être avec nous, tout en comptant sur nous.

Ceci étant, nous comprenons que ceux qui ont fait l'expérience de l'appel de Dieu et l'ont suivi encouragent d'autres personnes qui commencent à l'entendre. Car, dans un premier temps, ils en éprouvent souvent de la peur. C'est la crainte logique devant l'inattendu, l'inconnu, de ce qui élargit nos horizons, de la réalité de Dieu nous dépassant de toute part. Or, cette peur ne saurait être qu'éphémère. Il s'agit d'une réaction humaine on ne peut plus commune, qui ne devrait pas nous étonner. Se laisser paralyser par la peur serait une erreur : il faut plutôt l'affronter, oser l'analyser calmement. Les grandes décisions de la vie, les projets les plus marquants ont presque toujours été précédés d'une étape dominée par la peur, surmontée grâce à une

réflexion sereine mais aussi à coups d'audace.

Saint Jean Paul II a commencé son pontificat par une invitation dont les échos retentissent encore de nos jours : « Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ ! [...] N'ayez pas peur ! » [15] Benoît XVI l'a reprise juste après son élection, en commentant que, par ces propos, « le pape parlait à tous les hommes, surtout aux jeunes ». Il se demandait : « N'avons-nous pas tous peur — si nous laissons entrer le Christ totalement en nous, si nous nous ouvrons totalement à lui — peur qu'il puisse nous déposséder d'une part de notre vie ? N'avons-nous pas peur de renoncer à quelque chose de grand, d'unique, qui rend la vie si belle ? Ne risquons-nous pas de nous trouver ensuite dans l'angoisse et privés de liberté ? » [16]

Et de poursuivre : « Et encore une fois le pape voulait dire : Non ! Celui qui fait entrer le Christ ne perd rien, rien — absolument rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande. Non ! Dans cette amitié seulement s'ouvrent toutes grandes les portes de la vie. Dans cette amitié seulement se dévoilent réellement les grandes potentialités de la condition humaine. Dans cette amitié seulement nous faisons l'expérience de ce qui est beau et de ce qui libère. » [17] Pour conclure, il reprenait la recommandation de saint Jean Paul II : « Ainsi, aujourd'hui, je voudrais, avec une grande force et une grande conviction, à partir d'une longue expérience de vie personnelle, vous dire, à vous les jeunes : n'ayez pas peur du Christ ! Il n'enlève rien et il donne tout. Celui qui se donne à lui reçoit le centuple. Oui, ouvrez, ouvrez tout grand les portes au Christ — et vous trouverez la vraie vie. » [18] Le pape François lui aussi nous l'a souvent rappelé : « Il te demande de laisser ce qui appesantit ton cœur, de te libérer des biens pour lui faire une place à lui, l'unique bien. » [19] Nous ferons ainsi la même expérience que tous les saints : Dieu n'enlève rien mais remplit notre cœur d'une paix et d'une joie que le monde est incapable de donner.

Sur ce chemin, la peur le cède vite à une profonde gratitude : « Je suis plein de gratitude envers celui qui me donne la force, le Christ Jésus notre Seigneur, car il m'a estimé digne de confiance [...], moi qui étais autrefois blasphémateur, persécuteur, violent. Mais il m'a été fait miséricorde » (1 Tm 1, 12-13). Que nous ayons tous une vocation montre que la miséricorde de Dieu ne s'appesantit pas sur nos faiblesses et nos péchés. Il se place devant nous « miserando atque eligendo » comme le dit la devise épiscopale du pape François. Car, pour Dieu, nous choisir et avoir miséricorde, passer sur notre petitesse, c'est la même chose.

Comme Abraham, comme saint Paul, comme tous les amis de Jésus, nous

aussi nous nous savons non seulement appelés et soutenus par Dieu, mais aussi assurés de son aide : convaincus que « celui qui a commencé en vous un si beau travail le continuera jusqu'à son achèvement au jour où viendra le Christ Jésus » (Ph 1, 6). Nous savons que nos difficultés, parfois sérieuses, n'auront pas le dernier mot. Saint Josémaria répétait aux premiers fidèles de l'Opus Dei : « Lorsque Dieu notre Seigneur projette une œuvre en faveur des hommes, il pense d'abord aux personnes qu'il doit utiliser comme instruments... et il leur communique les grâces convenables. » [20]

L'appel de Dieu est donc une invitation à la confiance. Seule la confiance nous permet d'éviter l'esclavage du calcul de nos forces, de nos talents, en nous ouvrant à cette merveille qu'est de vivre des forces d'un Autre, des talents d'un Autre. Comme on le fait pour escalader les hauts sommets, il faut se fier à celui qui nous précède, avec lequel nous partageons la même corde. Le premier de cordée nous indique où mettre nos pieds et nous aide dans les moments où, si nous étions seuls, nous pourrions nous laisser dominer par la panique ou le vertige. Nous marchons, donc, comme dans une escalade, à ceci près que maintenant notre confiance n'est pas placée en quelqu'un qui est comme nous, même pas dans le meilleur de nos amis ; mais notre confiance est placée en Dieu lui-même qui « reste fidèle à sa parole, car il ne peut se rejeter lui-même » (2 Tm 2, 13).

Vous devrez frayer vous-mêmes les chemins

« Abram s'en alla, comme le Seigneur le lui avait dit » (Gn 12, 4). Ainsi commence l'étape de sa vie qui marquera son existence pour toujours. Dès lors, sa vie a été guidée par les appels successifs de Dieu : aller ici ou là, s'éloigner des hommes malfaisants, croire à la possibilité d'avoir un fils et l'avoir réellement... tout en étant prêt à le sacrifier. À aucun moment Abraham n'a cessé d'avoir besoin de sa liberté pour continuer de dire oui au Seigneur. Pareillement, la vie de ceux qui suivent Dieu se caractérise non seulement par la proximité et la communion avec Dieu, mais aussi par une liberté réelle, plénière et permanente.

Répondre par l'affirmative à l'appel de Dieu donne à notre liberté un nouvel horizon, un sens plénier — « quelque chose de grand, qui relèverait de l'ordre de l'amour » [21], disait saint Josémaria — tout en exigeant sa mise en jeu continuelle. Le don de soi à Dieu ne consiste pas à monter sur une sorte de « tapis roulant », orientée et dirigée par d'autres, qui nous conduirait, à notre corps défendant, jusqu'au terme de notre vie; ou comme une ligne des chemins de fer, parfaitement tracée, qu'on peut étudier à l'avance, sans aucune surprise pour le voyageur.

En effet, tout au long de notre vie, nous découvrirons que la fidélité au premier appel exige de nous de nouvelles décisions, parfois coûteuses. Nous comprendrons que l'appel de Dieu nous incite à croître chaque jour dans l'exercice de notre liberté. Car, pour voler haut, le propre de tout chemin d'amour, il faut avoir les ailes bien propres, sans boue, et une grande capacité pour disposer de sa vie, si souvent réduite en esclavage par nos petitesesses. En un mot, à la grandeur de l'appel de Dieu doit correspondre une liberté tout aussi grande, dilatée par la fidélité à la grâce et par la croissance des vertus qui nous permettent d'être vraiment nous-mêmes.

Pendant les premières années de l'Œuvre, saint Josémaria avait l'habitude de dire aux jeunes qui s'approchaient de lui que tout restait à faire, y compris le chemin qu'ils devaient parcourir. Que c'était à eux d'ouvrir ce chemin, marqué par le Seigneur et destiné à traverser le monde entier. «Nul chemin cependant n'est préparé pour vous... Vous devrez le frayer à travers les montagnes, à la force de vos pas.» [22] Il exprimait ainsi le caractère ouvert de toute vocation, à découvrir et à favoriser.

Maintenant comme alors, répondre à l'appel de Dieu suppose en un certain sens de se frayer un chemin à la force de ses pas. Dieu ne propose jamais un plan parfaitement dessiné. Il ne l'a pas fait avec Abraham ni avec Moïse. Il ne l'a pas fait non plus avec les apôtres. Au moment de monter au ciel, il s'est limité à dire : « Allez dans le monde entier. Proclamez l'Évangile à toute la création » (Mc 16, 15). Comment ? Par où ? Avec quels moyens ? Tout cela serait progressivement précisé. Comme pour nous : le chemin se concrétise tout au long de notre vie et se construit grâce à l'alliance merveilleuse entre la grâce de Dieu et notre liberté. Toute la vie durant, la vocation est « l'histoire d'un ineffable dialogue entre Dieu et l'homme, entre l'amour de Dieu qui appelle et la liberté de l'homme qui, dans l'amour, répond à Dieu. » [23] Notre histoire mêle notre écoute attentive aux inspirations divines à notre créativité pour les mettre en pratique au mieux de nos possibilités.

Par son « oui » de Nazareth, la Vierge Marie est un exemple pour nous. Elle l'est aussi par son écoute permanente et par son obéissance à la Volonté de Dieu tout au long de sa vie, marquée, elle aussi, par le clair-obscur de la foi. « Marie retenait tous ces événements, et les méditait dans son cœur » (Lc 2, 19). Aux côtés de son Fils, notre Mère a découvert à chaque moment ce que Dieu voulait d'elle. Nous l'appelons pour cela «Disciple parfaite du Christ». Nous nous confions à elle pour qu'elle soit l'Étoile qui guide toujours nos pas.

[1]. Missel romain, Prière Eucharistique I.

[2]. Pape François, Veillée de prière avec les jeunes, Cracovie, 30 juillet 2016.

[3]. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 312.

[4]. Cf. par exemple Nb 11,4 suiv : « Je ne puis, à moi seul, porter tout ce peuple : c'est trop lourd pour moi. Si c'est ainsi que tu me traites, tue-moi donc ; oui, tue-moi, si j'ai trouvé grâce à tes yeux. Que je ne voie pas mon malheur ! » ; Jr 20, 18 : « Pourquoi donc suis-je sorti du ventre ? Pour voir peine et tourments, et mes jours s'achever dans la honte ? » ; 1 R 19, 4 : « Maintenant, Seigneur, c'en est trop ! Reprends ma vie : je ne vaudrais pas mieux que mes pères ».

[5]. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 131.

[6]. Pape François, Homélie lors de la Journée mondiale de la jeunesse, Cracovie, 31 juillet 2016.

[7]. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 38.

[8]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 45.

[9]. Mgr F. Ocariz, « *Lumière pour voir, force pour vouloir* », ABC, 18 septembre 2018.

[10]. Sainte Thérèse Bénédicte de la Croix (Édith Stein), *Vie cachée et épiphanie*. Œuvres complètes, 637.

[11]. Saint Josémaria, *Chemin de Croix*, Ve station, n° 2.

[12]. Mgr F. Ocariz, « *La vocation à l'Opus Dei comme vocation dans l'Église* », dans *L'Opus Dei dans l'Église*, Éditions Nauwelaerts, 1996, p. 116.

[13]. Cf. Ex 3, 6 ; Mt 22, 32.

[14]. Saint Josémaria, *Notes intimes IV*, n° 296, 22 septembre 1931 (cité dans *Chemin*, édition historico-critique, commentaire du points n° 813).

[15]. Saint Jean Paul II, Homélie lors de la messe solennelle d'intronisation, 22 octobre 1978.

[16]. Benoît XVI, Homélie lors de la messe solennelle d'intronisation, 24 mai 2005.

[17]. *Ibidem.*

[18]. *Ibidem.*

[19]. Pape François, Homélie de canonisation, 14 octobre 2018.

[20]. Instruction, 19 mars 1934, n° 48.

[21]. A. Vázquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. I, p. 97.

[22]. Saint Josémaría, *Chemin*, n° 928.

[23]. Saint Paul II, Exhort. ap. *Pastores dabo vobis*, 25 mars 1992, n° 36.

3. Notre vrai nom.

Le premier livre de la Bible présente d'abord Dieu comme le créateur qui tire du néant les choses par sa parole : « Que la lumière soit [...] Qu'il y ait un firmament [...] Que la terre produise l'herbe, la plante qui porte sa semence, et que, sur la terre, l'arbre à fruit donne, selon son espèce, le fruit qui porte sa semence [...] Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce [...] » (*Gn 1, 1-25*). Au moment d'appeler à l'existence l'être humain, Dieu s'y prend autrement. Il ne le crée pas « selon son espèce » ou selon ce qu'il est, mais il lui donne un nom : il l'appelle personnellement à l'existence ; il va être *à tu et à toi* avec lui.

Si nous passons du chapitre de la création au dernier livre de la Bible, nous découvrons quelque chose de surprenant : ce nom, que Dieu nous a donné au moment de nous créer, nous le recevons une nouvelle fois à la fin de notre histoire. « Au vainqueur, promet le Seigneur dans l'Apocalypse, je donnerai de la manne cachée, je lui donnerai un caillou blanc, et, inscrit sur ce caillou, un nom nouveau que nul ne sait, sauf celui qui le reçoit » (*Ap 2, 17*). Nous recevons donc un nom à la naissance mais ce nom nous est de nouveau donné à la fin de notre vie sur terre. Comment faut-il comprendre cela ? Nous avons affaire au mystère de la vocation ; un mystère personnel qui se déploie au fur et à mesure que nous avançons sur notre chemin vers la vraie vie.

Des êtres libres et inachevés

Une rose, un chêne, un cheval n'ont aucune décision à prendre pour devenir ce qu'ils sont : ils existent simplement. Ils grandissent, se développent et finalement disparaissent. Il en va tout autrement de la personne humaine.

À mesure que nous grandissons, en particulier pendant notre adolescence, nous prenons conscience du fait qu'il n'est pas concevable que nous ne soyons qu'« un de plus ». Pour une raison qui nous échappe encore, nous sommes convaincus d'être quelqu'un d'unique, avec son prénom et son nom de famille, différents des autres et absolument singuliers. De plus, nous nous apercevons que nous sommes dans le monde pour quelque chose, de sorte que, avec notre vie, nous pouvons faire de ce monde un lieu meilleur. Nous ne nous satisfaisons pas de ce que nous sommes ou de ce que les choses sont, mais nous nous sentons poussés à rêver à ce que nous voudrions devenir et à un monde tel que nous le souhaiterions.

Certains voient cette attitude comme de la naïveté, un manque de réalisme qu'il faudra surmonter tôt ou tard. Cependant, ce penchant pour les rêves appartient réellement à ce qu'il y a de plus élevé en nous. Pour un chrétien, le désir d'être quelqu'un, avec son prénom et son nom de famille, manifeste la façon dont Dieu a voulu nous créer : comme un être absolument singulier. C'est à ce dessein amoureux que répond notre capacité de rêver. Dieu a fait le monde et l'a laissé entre les mains de l'être humain « pour qu'il le travaille et le garde » (*Gn 2, 15*). Il a voulu compter sur notre travail pour garder ce monde et le faire briller de tout son éclat, pour que nous l'aimions « passionnément », comme saint Josémariamaria avait l'habitude de le dire [1].

C'est ce que Dieu a fait en nous donnant la vie : il nous confie la tâche de développer notre personnalité. Pour ce faire, il attend que nous utilisions notre liberté, notre esprit d'initiative, toutes nos capacités. « Il t'invite à rêver, il veut te faire voir qu'avec toi le monde peut être différent. C'est ainsi : si tu n'y mets pas le meilleur de toi-même, le monde ne sera pas différent. C'est un défi ! » [2]

Il t'appelle par ton nom

Simon a accompagné André son frère pour écouter Jean Baptiste. Entre la Galilée et la Judée, c'était un long voyage, mais l'occasion en valait la peine. Il allait sans doute se passer quelque chose de grand, car depuis plusieurs siècles Dieu n'avait pas envoyé de prophète à son peuple. Or, Jean semblait en être un. Lors de son séjour sur les rives du Jourdain, André rencontre Jésus et passe un après-midi complet à converser avec lui. Dès son retour, il dit à son frère Simon : « Nous avons trouvé le Messie ». Après quoi « il l'amène à Jésus » (*Jn 1, 41-42*). Qui pourrait imaginer les réflexions de Simon sur le chemin ? Est-il possible que le Messie, l'envoyé de Dieu, soit déjà arrivé ? Est-il possible que le monde soit sur le point de changer, selon l'annonce des Écritures ? Il arrive près du Maître et « Jésus posa son regard sur lui et dit : “Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas”, ce qui veut dire : Pierre » (*Jn 1, 42*). Avant de changer le monde, il devait changer sa vie.

Telle qu'elle apparaît dans les Évangiles, la vie de Simon Pierre est une continuelle découverte de la vraie identité de Jésus et de la mission qu'il lui a confiée. Peu après son retour en Galilée, au terme de ces jours passés avec Jean Baptiste, Jésus arrive de nouveau et lui demande d'avancer dans les eaux du lac pour prêcher depuis sa barque. Pierre a dû accepter un peu à contrecœur, parce qu'il venait de passer toute une nuit à travailler, sans rien prendre. Mais après avoir parlé à la foule, Jésus réitère sa demande : « Avance au large, et jetez vos filets pour la pêche » (*Lc 5, 4*). Cela semblait

une folie : ils avaient essayé de pêcher pendant des heures, sans succès... et tout le monde sait que les poissons ne sortent plus à la lumière du jour... Cependant, Pierre obéit et voit ses filets se remplir de poissons ! Quel est cet homme qui est monté dans sa barque ? « A cette vue, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus, en disant : “Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur” » (*Lc* 5, 8). Le Maître lui répond : « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras » (*Lc* 5, 10).

Qui est Simon ? Un pêcheur de Galilée ? Ses ancêtres l’avaient tous été. Il travaillait depuis des années dans ce métier et il se considérait comme un pêcheur, compétent dans son activité. Or, Jésus projette sur sa vie une lumière insoupçonnée. La proximité du Seigneur l’a amené à découvrir qui il était en réalité : un pêcheur. Mais un pêcheur sur qui Dieu a fixé son attention et dont il veut faire un collaborateur. Devant cet appel divin, Pierre et son frère, « ramenèrent les barques au rivage et, laissant tout, ils le suivirent » (*Lc* 5, 11). Benoît XVI faisait remarquer que « Pierre ne pouvait pas encore imaginer qu’un jour, il arriverait à Rome et serait ici “pêcheur d’hommes”, pour le Seigneur. Il accepte cet appel surprenant, de se laisser entraîner dans cette grande aventure : il est généreux, il reconnaît ses limites, mais il croit en celui qui l’appelle et suit le rêve de son cœur. Il dit oui — un oui courageux et généreux —, et devient le disciple de Jésus » [3].

Plus tard, le Seigneur précisera davantage la mission qui va donner une forme à sa vie : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l’emportera pas sur elle » (*Mt* 16, 18). Le projet de Dieu pour nous, son appel à partager notre vie avec lui, possède autant de force que la création. Si l’homme est créé par un appel personnel, dans une certaine mesure chaque appel personnel de Dieu a aussi un pouvoir de création et de transformation de la réalité. C’est appel est si radical qu’il comporte pour nous un nouveau nom, une nouvelle vie. Qui se souvient aujourd’hui d’un pêcheur ayant vécu il y a deux mille ans sur les rives d’un lac du Moyen Orient ? En revanche, nous sommes très nombreux à vénérer Pierre, apôtre et « fondement visible de son Église » [4].

Le trésor caché

La mission que Jésus nous propose peut changer notre vie : la combler de lumière. C’est pourquoi l’idée que Dieu est peut-être en train de m’appeler est fort attrayante. En même temps, nous pourrions ressentir une inquiétude profonde : penser que, si cet appel existe réellement et que Dieu compte sur nous, nous allons perdre notre liberté. Nous ne pourrions plus choisir un autre chemin ! Uniquement celui que Dieu voudra !

Considérer l'itinéraire de Pierre peut nous aider. Lorsqu'il a décidé de tout quitter pour suivre Jésus, a-t-il perdu sa liberté ? N'était-ce pas plutôt la décision la plus libre et la plus libératrice de sa vie ? Parfois nous pensons que la liberté signifie avant tout la possibilité de choisir, sans aucune détermination. Cependant la liberté, enfermée dans cet horizon, se limite à faire des choix ponctuels, qui n'éclairent que l'espace d'un moment : choisir si je veux manger un hamburger ou du poulet, si je veux jouer au football ou au basketball, si je veux écouter une chanson plutôt qu'une autre.

Cependant, un choix d'un autre genre est possible, un choix capable de projeter une lumière tout à fait nouvelle sur notre vie : la rendre plus joyeuse et plus libre. Il s'agit de ces moments où nous mettons notre vie entière en jeu, où nous décidons qui nous voulons être. C'est là que la liberté se montre dans sa vraie grandeur, dans sa capacité de libérer. Nous ne sommes plus devant des décisions ponctuelles mais des décisions existentielles. Comme lorsque quelqu'un décide de se marier avec une personne qu'il considère comme le plus grand trésor du monde. Ou, de façon analogue, lorsqu'un jeune décide de devenir médecin, tout en sachant que son choix comportera une série d'efforts et de sacrifices non négligeables. Ce jeune se livre à quelqu'un ou choisit une mission, en renonçant au reste. Il va sans dire que ce choix va conditionner les choix futurs ; cependant, il n'apparaît pas comme un renoncement mais comme un pari sur un amour ou sur un projet qui va combler sa vie. Ainsi, le temps passant, son nom n'est plus uniquement celui qu'il portait depuis son baptême ; désormais il est aussi « le mari ou l'épouse d'un tel », ou « le docteur un tel ». Son nom, son identité, prend forme ; sa vie trouve un sens, une direction.

C'est précisément pour nous proposer un choix de ce genre que Jésus se présente à nous. En nous créant il nous a dotés de certains dons et qualités qui déterminent notre manière d'être. Plus tard, tout au long de notre vie, il nous fait découvrir un trésor, une mission qui est pour ainsi dire cachée en nous. « Le royaume des Cieux est comparable à un trésor caché dans un champ ; l'homme qui l'a découvert le cache de nouveau. Dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ » (Mt 13, 44). En réalité, lui-même est le trésor, son Amour inconditionnel ; et la mission celle-là même qu'il a reçue du Père. Par conséquent, en la découvrant, je n'ai plus besoin de chercher. Je peux l'embrasser avec l'ensemble de ma vie et lui permettre de façonner mon existence toute entière. Comme Pierre, l'apôtre, la pierre sur laquelle se fonde son Église ; comme Paul, l'apôtre des nations ; comme Marie, la servante du Seigneur, la Mère du Sauveur.

Embrasser cette mission, c'est-à-dire embrasser Jésus et le suivre en

réalité, nous amène à tout quitter. Parce que rien ne peut autant nous libérer que la vérité sur nous-mêmes : *Veritas liberabit vos* (Jn 8, 32). Ainsi, nous pourrions affirmer comme saint Paul : « Mais tous ces avantages que j'avais, je les ai considérés, à cause du Christ, comme une perte. Oui, je considère tout cela comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des ordures, afin de gagner un seul avantage, le Christ » (Ph 3, 7-9).

La découverte de cette proximité de Jésus pourrait nous déconcerter un peu : découvrir sa volonté de compter sur nous. En même temps, lorsque nous y pensons, nous voyons que ce qu'il nous demande correspond parfaitement à ce que nous sommes, avec nos qualités et notre expérience vécue... Car c'est précisément pour cela que nous sommes nés. Le nom nouveau se présente alors comme quelque chose qui était déjà là, depuis la création du monde... Dieu nous a faits pour cela. Cependant, cette hypothèse peut nous sembler excessive. « Ce trésor, cette mission... pour moi ? Dieu est-il vraiment venu fixer son attention sur moi ? »

Mettre en jeu tous mes dons et mes qualités

Dieu ne nous appelle pas uniquement à un moment donné de notre vie : il le fait sans cesse. Pareillement, notre réponse se prolonge tout au long de notre existence, au rythme de ses appels à aimer chaque jour d'un amour renouvelé. « Depuis que tu lui as dit "oui", le temps a fait changer la couleur de l'horizon, plus beau chaque jour, un horizon qui brille avec plus d'ampleur et de luminosité. Mais tu dois continuer de dire "oui" » [5].

Saint Pierre a dit "oui" au Seigneur à de nombreuses reprises. Comme en cette occasion où tous ceux qui avaient suivi le Maître sont partis, scandalisés de l'entendre parler du Pain de Vie (cf. Jn 6, 60-71) ; ou en cette autre où Jésus a insisté pour lui laver les pieds, même si ce geste lui semblait absurde (cf. Jn 13, 6-10). Pierre est resté avec Jésus, en confessant une fois de plus sa foi. Cependant, l'apôtre n'avait pas tout à fait compris la logique du Seigneur. Il continuait de rêver d'une manifestation glorieuse du Christ, d'un événement qui le rendrait puissant, vainqueur, célèbre dans le monde entier. Il lui a fallu plusieurs années pour découvrir que telle n'était pas la manière d'agir de Dieu. Il est passé par la tristesse de renier trois fois Jésus, de le trahir. Il a dû se heurter à sa propre faiblesse. Néanmoins, il a finalement compris, parce qu'il n'avait jamais cessé de regarder Jésus. « Le Seigneur a converti Pierre, qui l'avait renié trois fois, sans lui adresser ne serait-ce qu'un reproche : mais rien qu'un regard d'Amour » [6]. Car, en fin de compte, la vocation est une

invitation à regarder Jésus, à se laisser regarder par lui, à partager sa vie et à essayer de l'imiter. Jusqu'au don plein d'amour de sa propre vie.

L'appel de Pierre a pris sa forme définitive ce jour-là, sur les rives de la mer de Galilée, lors de sa rencontre seul à seul avec Jésus ressuscité. Il a pu lui demander pardon... en le suppliant de se rappeler combien il l'aimait, de ses pauvres forces ; et lui redire son amour. Le Maître répond : « Sois le berger de mes brebis » (*Jn 21, 17*), après quoi il ajoute : « Suis-moi » (*Jn 21, 19*). Tout était dit, parce que Pierre avait déjà découvert que suivre le Seigneur consiste à l'aimer jusqu'au bout, sur un chemin merveilleux de don de soi et de service de tous ; un chemin et non le point d'arrivée. Celui-là même que nous devons parcourir chaque jour de notre vie, menés par Jésus.

Une vie comblée

Pierre est mort martyr à Rome. La tradition situe sur la colline vaticane le lieu de son martyre par crucifixion. Lorsqu'il a appris la sentence, il a peut-être passé en revue toute sa vie. Sa jeunesse, son caractère fort et résolu, son travail sur la mer de Galilée. Sa rencontre avec Jésus et, à partir de ce moment, combien de belles choses ! Des joies et des peines. Tant et tant de gens qui avaient traversé sa vie. Tant d'amour. Assurément, sa vie avait beaucoup changé. Et elle en avait valu la peine.

En rencontrant Simon tout près du Jourdain, le Seigneur voyait non seulement un homme déjà mûr, possédant certaines qualités. Il voyait en lui Pierre : la pierre sur laquelle il allait bâtir son Église. En nous regardant, nous, il voit tout le bien que nous allons faire dans notre vie. Il voit nos talents, notre monde, notre histoire, et il nous offre la possibilité de l'aider, à partir de notre petitesse. Il ne nous demande pas de faire des choses impossibles mais simplement de le suivre.

Nous sommes tels que nous sommes, ni plus ni moins, et notre mode d'être nous rend aptes à suivre le Seigneur et à le servir dans l'Église. Guidés par lui, nous sommes appelés à trouver la meilleure façon de le faire. Chacun celle que Dieu a prévue pour lui : « Nous avons reçu des dons qui sont différents. Si c'est le don de prophétie, que ce soit à proportion du message confié ; si c'est le don de servir, que l'on serve ; si l'on est fait pour enseigner, que l'on enseigne ; pour reconforter, que l'on reconforte. Celui qui donne, qu'il soit généreux ; celui qui dirige, qu'il soit empressé ; celui qui pratique la miséricorde, qu'il ait le sourire » (*Rm 12, 6-8*).

Pierre renonce à être ce pêcheur de Bethsaïde, sûr de lui. Grâce à quoi Dieu a pu faire de lui un médiateur, avec le Christ, entre la terre et le ciel. Son

histoire s'est répétée à maintes reprises tout au long des siècles. Jusqu'à nos jours. Les premiers jeunes qui ont fait partie de l'Opus Dei ont remis leurs talents entre les mains de Dieu. Ils ont porté des fruits qu'ils n'auraient jamais pu imaginer, comme saint Josémaria le leur avait promis : « Rêvez et la réalité dépassera vos rêves ». Ou comme le pape le disait aux jeunes à la fin d'une veillée de prière : « Que le Seigneur bénisse vos rêves ! » [7]

L'appel de Jésus tire le meilleur de chacune et de chacun pour le mettre au service des autres et le porter à sa plénitude. C'est ce que nous voyons chez Pierre. Nous, ayant déjà découvert combien il nous aime et qu'il compte sur nous, nous voulons nous aussi être attentifs à son appel : aujourd'hui et chaque jour de notre vie. Ainsi, lorsque nous nous trouverons devant lui, il nous remettra « un caillou blanc, et, inscrit sur ce caillou, un nom nouveau que nul ne sait, sauf celui qui le reçoit » (Ap 2, 17) : nous reconnaitrons... notre vrai nom.

Lucas Buch

[Retour au sommaire](#)

[1]. Cf. *Sillon*, n° 290 ; *Amis de Dieu*, n° 206 ; « Aimer le monde passionnément », dans *Entretiens*, nos 113 suiv.

[2]. Pape François, Veillée de prière avec les jeunes lors de la JMJ, Cracovie, 30 juillet 2016.

[3]. Benoît XVI, Audience générale, 17 mai 2006.

[4]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 936.

[5]. Saint Josémaria, *Sillon*, n° 32.

[6]. Saint Josémaria, *Sillon*, n° 964.

[7]. Pape François, Veillée de prière avec les jeunes lors de la JMJ, Cracovie, 30 juillet 2016.

II. RÉPONSE : ” Que le Seigneur soit sur ton chemin”

4. Comment découvrir sa vocation ?

Le soleil s’est couché sur la Judée. Un Nicodème inquiet vient trouver Jésus. Il cherche des réponses à tout ce qui bouillonne en lui. La flamme d’une lampe sculpte leurs visages. Un dialogue s’ensuit, sur le ton d’un murmure, rempli de mystère. Les réponses du Nazaréen aux questions de Nicodème le laissent perplexe. Jésus le prévient : « Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d’où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l’Esprit » (Jn 3, 8). La vocation, toute vocation est un mystère et sa découverte, un don de l’Esprit.

Le livre de Proverbes dit : « Il y a trois merveilles qui me dépassent, quatre dont je ne sais rien : le chemin de l’aigle dans le ciel, le chemin du serpent sur le rocher, le chemin du navire en haute mer et le chemin de l’homme chez la jeune fille » (Pr 30, 18-19). À plus forte raison, qui pourrait, sans l’aide de Dieu, suivre la trace de la grâce dans l’âme, identifier sa finalité et découvrir le sens et la destinée d’une vie ? Qui, sans les dons de l’Esprit Saint, serait capable de savoir « d’où il vient et où il va », ce souffle divin dans l’âme, souvent uniquement audible sous forme de désirs, d’incertitudes, de présages et de promesses ? Cela nous dépasse totalement. Aussi pour discerner notre appel personnel avons-nous besoin en premier lieu de l’humilité : de nous mettre à genoux devant l’ineffable, d’ouvrir notre cœur à l’action de l’Esprit Saint qui pourra toujours nous surprendre.

Pour découvrir sa vocation ou pour aider quelqu’un à le faire, nous ne pouvons donc pas « offrir des formules toutes faites, pas plus que des méthodes ou des règlements rigides » [1]. Ce serait essayer de « mettre sur rail l’action toujours originale de l’Esprit Saint » [2] qui souffle où il veut. Un jour, quelqu’un a demandé au cardinal Ratzinger : « Combien existe-t-il de chemins pour arriver à Dieu ? » Il a répondu avec une simplicité déconcertante : « Autant que d’hommes » [3]. Il y a autant d’histoires de vocation que d’hommes. Nous allons présenter dans ces pages, quelques-uns des jalons les plus fréquents sur le chemin qui conduit à la découverte de sa

vocation.

Une inquiétude du cœur

Nicodème perçoit une inquiétude dans son cœur. Il a entendu Jésus prêcher et il en était tout ému. Cependant, certains de ses enseignements le scandalisent. Certes, il a assisté, tout étonné, à ses miracles mais il s'inquiète de l'autorité avec laquelle Jésus a expulsé les marchands du Temple, qu'il a appelé « la maison de mon Père » (cf. Jn 2, 16). Qui ose parler ainsi ? D'autre part, c'est à peine s'il arrive à réprimer en lui une secrète espérance : serait-il le Messie ? Or, il est encore habité par des incertitudes et des doutes. Il n'arrive pas à franchir le pas de suivre ouvertement Jésus, tout en cherchant ses réponses. Il vient donc le trouver de nuit : « Rabbi, nous le savons, c'est de la part de Dieu que tu es venu comme un maître qui enseigne, car personne ne peut accomplir les signes que toi, tu accomplis, si Dieu n'est pas avec lui » (Jn 3, 2). Nicodème est inquiet.

Il en va de même d'autres personnages de l'Évangile, comme le jeune homme qui, un jour, s'approche en courant de Jésus pour lui demander : « Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? » (Mt 19, 1). Il est insatisfait, son cœur est inquiet. Il pense qu'il peut en faire plus et Jésus va lui confirmer que sa recherche était bien fondée : « Une seule chose te manque » (Mc 10, 21). Nous pouvons penser aussi aux apôtres André et Jean. Jésus, voyant qu'ils le suivaient, leur demande : « Que cherchez-vous » (Jn 1, 38). Ils étaient des « chercheurs » les uns et les autres : ils attendaient un événement merveilleux qui changerait leur vie en la comblant d'aventures. Ils avaient une âme ouverte et affamée, débordante de rêves, d'attentes et de désirs. Inquiète.

Un jour, un jeune a demandé à saint Josémaria comment discerner la vocation à l'Œuvre. Sa réponse a été : « Ce n'est pas affaire de sentiment, mon fils, même si l'on se rend compte que le Seigneur appelle. L'on est inquiet, ressentant une insatisfaction... Ne sois pas satisfait de toi-même ! » [4] Souvent, le processus de recherche de sa vocation commence par cette inquiétude du cœur.

Une présence pleine d'amour

Or, en quoi consiste cette inquiétude ? D'où vient-elle ? En rapportant la scène du jeune homme venu à la rencontre du Seigneur, saint Marc dit que « Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima » (Mc 10, 21). Exactement, ce qu'il fait avec nous : nous percevons d'une certaine façon dans notre âme la présence d'un amour de prédilection qui nous choisit pour une mission

unique. Dieu se rend présent dans notre cœur et cherche la rencontre, la communion. Cependant, le but est encore loin d'être atteint, d'où notre inquiétude.

Cette présence pleine d'amour de Dieu dans l'âme peut se manifester de diverses manières : l'aspiration à une plus grande intimité avec le Seigneur ; l'espoir d'étancher avec ma vie la soif de Dieu qu'éprouvent les âmes ; le désir de faire grandir l'Église, la famille de Dieu dans le monde ; la nostalgie d'une vie où les talents reçus produiront tout leur rendement; le rêve de soulager tant de souffrances présentes un peu partout ; la conscience d'être un privilégié. « Pourquoi moi tant, et d'autres si peu ? »

L'appel de Dieu peut aussi se révéler dans des événements apparemment fortuits qui nous remuent intérieurement et laissent une trace de leur passage. Considérant sa vie, saint Josémaria donnait cette explication : «Le Seigneur m'a préparé malgré moi, par des détails apparemment innocents, dont il se servait pour mettre dans mon âme cette inquiétude divine. C'est pourquoi j'ai très bien compris cet amour si humain et si divin de Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui est bouleversée lorsqu'entre les pages d'un livre dépasse une image présentant la main blessée du Rédempteur. À moi aussi il m'est arrivé des choses de ce genre, qui m'ont remué» [5].

D'autres fois, cette présence pleine d'amour se fait sentir par l'intermédiaire des personnes ou des modes de vie trouvés dans l'Évangile qui ont laissé la trace de Dieu dans notre âme. Car, même si notre vie change parfois en raison d'un événement ou d'une rencontre inattendue, habituellement notre appel s'inscrit dans tout ce que nous avons vécu jusqu'alors. Ou bien il peut s'agir de mots de la Sainte Écriture qui blessent notre âme, se gravent en nous et retentissent doucement, allant jusqu'à nous accompagner tout au long de notre vie. C'est ce qui est arrivé à sainte Teresa de Calcutta avec ces mots de Jésus sur la Croix : «J'ai soif» (Jn 19, 28) ; ou à saint François-Xavier, pour qui une question s'est révélée décisive : « Quel avantage, en effet, un homme aura-t-il à gagner le monde entier, si c'est au prix de sa vie ? » (Mt 16, 26)

Cela dit, l'inquiétude du cœur se caractérise le plus en ce qu'elle prend les allures d'une sympathie antipathique. Selon saint Paul VI, l'appel de Dieu se présente comme « une voix à la fois inquiétante et rassurante, une voix douce et impérieuse, une voix à la fois dérangement et aimante » [6]. L'appel nous attire tout en produisant en nous un rejet ; il nous pousse à nous abandonner à l'amour et, en même temps, le risque de la liberté nous fait peur : « Nous résistons à dire oui au Seigneur, nous voulons et à la fois nous ne voulons pas

» [7].

Faire la jonction de tous les points dans la prière

C'est poussé par son inquiétude que Nicodème vient trouver Jésus. La figure aimable du Seigneur était déjà présente dans son cœur : il a commencé à l'aimer mais il éprouve le besoin de le rencontrer en tête à tête. Il engage un dialogue et le Maître lui découvre de nouveaux horizons: « Amen, amen, je te le dis : à moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu » et l'invite à une vie nouvelle, à un nouveau commencement ; à naître « de l'eau et de l'Esprit » (Jn 3, 5). Nicodème ne comprend pas et pose une question en toute simplicité : Comment cela peut-il se faire ? (cf. Jn 3, 9). Dans cette rencontre entre quatre yeux avec Jésus, la réponse sur la question de savoir qui il est pour Jésus et qui Jésus devrait être pour lui va prendre forme petit à petit.

Pour que l'inquiétude du cœur ait une signification importante dans le discernement de sa vocation, elle doit être lue, estimée et interprétée dans la prière, dans le dialogue avec Dieu : « Pourquoi tout cela arrive-t-il maintenant, Seigneur ? Qu'entends-tu me dire ? Quelle est la finalité de ces aspirations et de ces penchants de mon cœur ? Pourquoi suis-je seul à être inquiet et non ceux qui m'entourent ? Pourquoi m'aimes-tu tant ? Que dois-je faire pour mettre à contribution tous les dons que tu m'as accordés ? Seule cette disposition habituelle de prier permet d'entrevoir le soin aimant de Dieu, sa Providence, dans les événements de notre vie, chez les personnes que nous rencontrons, même dans la manière dont notre caractère s'est forgé, avec ses goûts et ses aptitudes. C'est comme si Dieu, tout au long du chemin, avait planté des jalons qui, se réunissant dans la prière, ne prennent que maintenant la forme d'un dessein reconnaissable.

Benoît XVI l'expliquait de la façon suivante : « Le secret de la vocation se trouve dans la relation avec Dieu, dans la prière qui grandit précisément dans le silence intérieur, dans la capacité de sentir que Dieu est proche. Et cela est vrai aussi bien avant le choix, c'est-à-dire au moment de décider et de partir, qu'après, si l'on veut être fidèle et persévérer sur le chemin » [8]. C'est pourquoi la première chose, la plus fondamentale, pour celui qui s'interroge sur sa vocation, est de s'approcher de Jésus dans la prière et d'apprendre à regarder sa propre vie avec ses yeux. Il pourra lui arriver ce qui est arrivé à l'aveugle dans les yeux duquel Jésus a mis de la salive : au début, son regard est flou, les hommes ressemblent à des arbres qui marchent. Mais il laisse le Seigneur insister encore et finit par tout voir clairement (cf. Mc 8, 22-25).

Le détonateur

Deux ans après sa rencontre nocturne avec Jésus, un événement va obliger Nicodème à prendre position et à se manifester ouvertement disciple du Seigneur. Sur l'instigation des princes des prêtres et des pharisiens, Pilate crucifie Jésus de Nazareth. Joseph d'Arimathie obtient la permission de retirer son corps afin de lui donner une sépulture. Saint Jean écrit : « Nicodème – celui qui, au début, était venu trouver Jésus pendant la nuit – vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres » (Jn 19, 39). La Croix de Jésus, l'abandon de ses disciples et peut-être l'exemple de fidélité de Joseph d'Arimathie interpellent personnellement Nicodème et l'obligent à prendre une décision : « Si d'autres font cela, moi, que vais-je faire avec Jésus ? »

Un détonateur est une petite quantité d'explosif, plus sensible et moins puissant, qui s'allume au moyen d'une mèche ou d'une étincelle électrique pour faire ainsi exploser la masse principale, moins sensible mais plus puissante. Dans le processus de recherche de sa vocation, un événement sert souvent de détonateur pour toutes les inquiétudes du cœur, leur donne un sens précis et montre un chemin, tout en donnant une impulsion pour l'emprunter. Cet événement peut varier et sa charge émotionnelle être plus ou moins intense. L'important est de le lire et de l'interpréter dans la prière, tout comme l'inquiétude du cœur.

Le détonateur peut être une motion divine dans l'âme ou la rencontre inattendue avec le surnaturel, comme dans le cas du pape François alors âgé de 17 ans environ. C'était un jour de septembre ; il s'apprêtait à se rendre avec ses camarades à une fête. Or, il décide de passer d'abord un moment dans l'église de sa paroisse. En y arrivant, il rencontre un prêtre qu'il ne connaissait pas ; son recueillement l'impressionne ; il décide alors de se confesser à lui. « Il m'est arrivé quelque chose de bizarre dans cette confession, je ne sais pas très bien quoi, mais cela a changé ma vie ; je dirai que j'ai été surpris alors que j'avais baissé ma garde », disait-il un demi-siècle plus tard. Voici comment il l'interprétait : « Ce fut la surprise, la stupeur, d'une rencontre ; je me suis rendu compte qu'il m'attendait. À partir de ce moment, Dieu est celui qui *prend l'initiative* [9]. Nous sommes en train de le chercher mais c'est lui qui nous cherche le premier » [10].

D'autres fois, le détonateur sera l'exemple de don de soi d'un ami proche : « Mon ami s'est donné à Dieu et moi qu'est-ce que je fais ? » ; ou son invitation aimable à l'accompagner sur un chemin déterminé : c'est le «viens, et vois» (Jn 1, 46) que Philippe a adressé à Nathanaël. Il peut s'agir d'un événement apparemment trivial mais chargé de sens pour celui dont le cœur est déjà inquiet. Dieu sait comment se servir de choses même infimes pour

remuer notre âme. Tel fut le cas pour saint Josémaria : l'Amour de Dieu est venu à sa rencontre au milieu de la neige.

Cependant, la plupart du temps il s'agit plus d'une décantation que d'une détonation, décantation qui se produit simplement grâce à la maturation progressive de la foi et de l'amour dans la prière. Petit à petit, presque sans s'en rendre compte, avec la lumière de Dieu, l'on parvient à une certitude morale sur sa vocation et l'on prend cette décision sous l'impulsion de la grâce. Le bienheureux John Henry Newman décrivait magistralement ce processus, en se rappelant sa conversion : « La certitude est instantanée, elle se produit à un moment précis ; le doute, par contre, est un processus. J'étais encore loin d'être certain. La certitude est une action réflexe : c'est savoir que l'on sait. Et c'est quelque chose que je n'avais pas jusqu'à peu de temps avant ma conversion. Mais [...] qui peut dire le moment exact où l'idée que l'on a, comme les plateaux de la balance, commence à changer, et ce qui était le plus probable en faveur d'un côté commence à devenir un doute ? » [11] Ce processus par décantation, permettant de faire mûrir progressivement une décision de don de soi, sans soubresauts, est d'ordinaire une voie beaucoup plus sûre que celle de l'éclair fulgurant d'un signe extérieur dont il est facile d'être ébloui et confondu.

En tout état de cause, arrivés à ce point d'inflexion, non seulement notre regard se clarifie mais notre volonté aussi est poussée à emprunter ce chemin. C'est pourquoi saint Josémaria a pu écrire : « Si vous me demandez comment l'on remarque l'appel divin, comment on s'en rend compte, je vous dirai que c'est une vision nouvelle de la vie. C'est comme si une lumière s'allumait en nous ; c'est un élan mystérieux » [12]. L'appel est lumière et impulsion. Lumière dans notre intelligence, éclairée par la foi, pour lire notre vie ; impulsion dans notre cœur, embrasé d'amour pour Dieu, pour nourrir le désir de suivre l'invitation du Seigneur, même avec la sympathie antipathique qui caractérise les choses de Dieu. C'est pourquoi il convient de demander « non seulement la lumière pour voir son chemin, mais aussi la force pour vouloir s'unir à la volonté divine » [13].

L'aide de la direction spirituelle

Nous ne savons pas si, avant ou après avoir rencontré Jésus, Nicodème est allé consulter d'autres disciples. Peut-être Joseph d'Arimatee l'a-t-il encouragé à suivre ouvertement Jésus, sans avoir peur des autres pharisiens. Il l'a conduit ainsi jusqu'à sa rencontre définitive avec Jésus. C'est précisément cela, l'accompagnement ou direction spirituelle : pouvoir compter avec le conseil de quelqu'un qui marche avec nous, qui essaie de vivre en harmonie

avec Dieu, qui nous connaît et nous aime bien.

Il est vrai que l'appel se passe toujours entre Dieu et moi. Personne ne peut voir la vocation à ma place. Personne ne peut prendre cette décision pour moi. C'est à moi que Dieu s'adresse, c'est moi qu'il invite et il me laisse la liberté d'y répondre, tout en m'accordant la grâce pour que je puisse le faire... Cependant, dans ce processus de discernement et de prise de décision, compter sur un guide expert est d'une grande aide ; entre autres, pour confirmer que je possède les aptitudes objectives nécessaires pour emprunter tel ou tel chemin et pour garantir ma droiture d'intention en prenant la décision de me donner à Dieu. D'autre part, comme le *Catéchisme* le dit, un bon directeur spirituel peut devenir un maître de prière [14] : quelqu'un qui nous aide à lire, à faire mûrir et à interpréter dans la prière les inquiétudes de notre cœur, nos penchants et les événements. En ce sens aussi, son travail aide à clarifier notre appel. Il s'agit, finalement, de quelqu'un qui, en voyant de loin cet homme qui s'adresse à nous depuis la rive, pourra nous dire un jour, comme saint Jean à saint Pierre : « C'est le Seigneur » (Jn 21, 7).

Quoi qu'il en soit, le discernement est une bonne mesure dans le cheminement personnel ; tout comme la décision finale. Dieu nous laisse libres, y compris après le détonateur. C'est pourquoi, après le moment initial, des doutes peuvent se présenter. Mais Dieu ne cesse pas de nous accompagner pour autant, même s'il le fait à une certaine distance. Il a tout fait et il continuera de le faire, c'est certain. Mais il veut maintenant nous laisser franchir le dernier pas dans une liberté totale, la liberté de l'amour. Il ne veut pas d'esclaves mais des enfants. Voilà pourquoi il se fait discret, un « observateur » pourrions-nous dire, sans s'imposer à la conscience. Il nous regarde et, patient et humble, attend notre décision.

« Voici que tu vas concevoir et enfanter un fils » (Lc 1, 31-32) Au silence qui suit l'annonce de l'archange saint Gabriel, le monde entier semblait retenir son souffle. Le message divin avait été livré. La voix de Dieu s'était fait entendre pendant des années dans le cœur de la Vierge Marie. Maintenant, Dieu se tait. Il attend. Tout dépendait de la libre réponse de cette jeune fille vierge de Nazareth. « Marie dit alors : “Voici la servante du Seigneur ; que tout m'advienne selon ta parole” » (Lc 1, 38). Plusieurs années plus tard, au pied de la Croix, Sainte Marie recevra des mains de Nicodème le corps sans vie de son Fils. Quelle ne fut pas l'impression de ce disciple, à peine arrivé, de voir comment la Mère de Jésus, malgré une douleur immense, acceptait et aimait une nouvelle fois les chemins de Dieu : « Que tout

m’advienne selon ta parole » Comment ne pas tout donner pour un si grand amour ?

Jorge Brage

[Retour au sommaire](#)

[1]. Saint Josémaria, *Lettre 6 mai 1945*, n° 42.

[2]. *Ibid.*

[3]. J. Ratzinger, *Le sel de la terre*, Flammarion – Cerf, Paris 1998.

[4]. Saint Josémaria, notes prises lors d’une réunion de famille, *Cronica*, 1974, vol. I, p. 529.

[5]. *Dialogue avec le Seigneur*, édition historico-critique, Rialp, Madrid 2017, p. 199.

[6]. Saint Paul VI, Homélie, 14 octobre 1968.

[7]. Saint Josémaria, notes prises lors d’une réunion de famille, *Cronica*, 1972, p. 460.

[8]. Benoît XVI, Rencontre avec les jeunes, Sulmona, 4 juillet 2010.

[9]. Il emploie un néologisme en espagnol : « primerear », agir en premier.

[10]. S. Rubin y F. Ambrogetti, *Le pape François. Entretiens avec Jorge Bergoglio*, Ediciones B, Barcelone, 2013, p. 48.

[11]. Bienheureux J.H. Newman, *Apologie pro vita sua*, Ad Solem, Paris 2010.

[12]. Lettre 9 janvier 1932, citée dans *L’Opus Dei dans l’Église*, Nauwelaerts, Beauvechain, 1996, p. 113.

[13]. F. Ocariz, « Lumière pour voir, force pour vouloir », *Journal ABC*, 18 septembre 2018.

[14]. Cf. *Catéchisme de l’Église Catholique*, n° 2690.

5. Pour que la musique s'entende bien - *La vocation à l'Opus Dei*

Lorsqu'il parlait du Royaume de Dieu, Jésus savait qu'il évoquait une réalité bien différente de celle que ses auditeurs pouvaient imaginer ; bien différente aussi de celle que, de nos jours, nous avons tendance à imaginer. D'où le recours aux paraboles : des récits et des images invitant plus à pénétrer dans le mystère qu'à le définir. Jésus compare, par exemple, le Royaume de Dieu à « une graine de moutarde : quand on la sème en terre, elle est la plus petite de toutes les semences. Mais quand on l'a semée, elle grandit et dépasse toutes les plantes potagères ; et elle étend de longues branches, si bien que les oiseaux du ciel peuvent faire leur nid à son ombre » (Mc 4, 31-32). Une petite graine enfouie dans la terre qui disparaît ainsi de la vue des hommes et tombe dans l'oubli. Or, elle ne cesse pas de pousser, aussi longtemps que l'histoire suit son cours, apparemment étrangère à lui. Elle pousse même la nuit, alors que personne n'en prend soin ni ne lui prête attention.

Le 2 octobre 1928, Dieu a conduit saint Josémaria à découvrir dans son âme une semence qu'il était seul à pouvoir semer : une petite graine de moutarde, appelée à pousser dans le grand champ de l'Église. Quelques mois plus tard, il a mis par écrit le code génétique de la semence. « De simples chrétiens. Pâte en fermentation. Notre domaine, ce sont les choses ordinaires, avec naturel. Moyen : le travail professionnel. Tous saints ! Don de soi silencieux » [1]. Depuis que Dieu lui a confié la mission de prendre soin de cette semence, saint Josémaria n'a vécu que pour elle. Ce qui alors n'était que promesse et espérance est aujourd'hui un arbre feuillu accueillant beaucoup d'âmes et donnant de la saveur à beaucoup de vies.

Il est normal de vouloir être saint

« Chaque saint est une mission, écrit le pape ; [...] un message que l'Esprit Saint puise dans la richesse de Jésus-Christ et offre à son peuple » [2]. Saint Josémaria a reçu un message et l'a incarné. Lui-même est devenu le message si bien que sa vie et ses enseignements ont commencé à interpeller un bon nombre de gens. « Que ta vie ne soit pas une vie stérile. — Sois utile. — Laisse ton empreinte. — Que rayonne la lumière de ta foi et de ton amour. [...] Et embrase tous les chemins de la terre au feu du Christ que tu portes

dans ton cœur » [3].

Saint Josémaria portait ce feu dans son cœur, comme l'a vite remarqué José Luis Muzquiz, un des premiers fidèles de l'Opus Dei à recevoir l'ordination sacerdotale. Lors de leur première rencontre, saint Josémaria lui a parlé de quelque chose que personne ne lui avait jusqu'à alors suggéré : être un apôtre sur son lieu de travail. Et d'ajouter aussitôt après : « Il n'y a d'autre amour que l'Amour ; les autres amours sont petits ». Cette tournure a profondément impressionné son interlocuteur : « On voyait qu'elle jaillissait du fond de son âme, d'une âme éprise de Dieu. Les circuits mentaux que j'avais ont fini alors de fondre » [4].

Lors d'une messe en action de grâce pour la béatification de cette âme éprise, celui qui, à l'époque, était le cardinal Ratzinger expliquait, dans ce style à la fois simple et profond qui le caractérisait, que « le sens du mot « saint » avait connu au fil du temps une dangereuse restriction, dont les effets se font ressentir aujourd'hui encore. Nous pensons aux saints qui sont représentés sur nos autels, aux miracles et aux vertus héroïques, et nous pensons alors que cela ne concerne qu'un petit nombre d'élus dont nous ne pouvons pas faire partie. Nous abandonnons la sainteté à ce petit nombre d'inconnus et nous nous contentons modestement d'être comme nous sommes. Josémaria Escriva a tiré les chrétiens de cette apathie spirituelle : non, la sainteté n'est pas quelque chose d'insolite, mais une réalité habituelle et normale pour tout baptisé. Elle ne consiste pas à rechercher je ne sais quels héroïsmes inimitables et inaccessibles, elle revêt mille formes différentes. Elle peut se réaliser en tout état et dans toutes les conditions. Elle est la normalité » [5].

Pour un chrétien il est naturel de vouloir être saint. C'est pourquoi, très tôt, saint Josémaria écrivait : « Les saints ne furent pas des êtres anormaux, des « cas intéressants » pour un médecin moderniste. Ils furent, ils sont normaux : de chair et d'os comme toi. — Et ils ont triomphé » [6]. L'appel à l'Opus Dei suppose une prise de conscience de cette normalité qu'est la sainteté ; le désir de devenir un interprète de ce message si simple, de cette musique. Des partitions existent, en effet : la vie et la prédication de saint Josémaria ; la proclamation de l'appel universel à la sainteté par le Concile Vatican II [7] ; le magistère récent des papes qui développe cette doctrine... et, surtout, l'Évangile [8]. Les partitions sont donc disponibles ; mais il faut que la musique retentisse aux quatre coins de la planète, avec une infinité de variations qui doivent encore voir le jour : la vie concrète d'un grand nombre de chrétiens.

Si près de lui que nous vivions avec lui

En inspirant l'Opus Dei, le Seigneur a fait cadeau à son Église d'un chemin, d'une spiritualité « conçue » pour aborder toute sorte de paysages quotidiens, destinée à fusionner avec le travail et la vie normale et ordinaire de personnes de toute sorte. « De loin, là-bas, à l'horizon, il semble que le ciel rejoigne la terre. N'oublie pas que c'est dans ton cœur d'enfant de Dieu que la terre et le ciel se rejoignent vraiment » [9]. C'est pourquoi, bien que la vocation à l'Opus Dei comble ceux qui la reçoivent d'esprit d'initiative et de désirs d'améliorer leur environnement, elle ne les amène pas à faire des choses différentes de celles qui les occupent déjà. Elle les amène surtout à les faire d'une autre façon, bien unis à Dieu dans tout ce qu'ils font, en essayant de tout partager avec lui. « Mes enfants, suivre le Christ [...] c'est là notre vocation. Et le suivre de si près que nous vivions avec lui, comme les Douze premiers ; de si près que nous nous identifions avec lui, que nous vivions sa Vie, jusqu'à ce qu'arrive le moment où, si nous n'y avons pas mis d'obstacles, nous puissions dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (Ga 2, 10) » [10].

Un des premiers surnuméraires se souvient de sa surprise lorsque le fondateur de l'Œuvre lui dit : « “Dieu t'appelle sur des chemins de contemplation”. Pour lui, marié et père de plusieurs enfants, qui devait se battre pour élever sa famille, ce fut “une véritable découverte” » [11]. Une autre fois, saint Josémaria conseillait : « Parle, parle au Seigneur : “Je suis fatigué, Seigneur, je n'en peux plus. Seigneur, je n'arrive pas à faire cela ; comment le ferais-tu ? » [12] Voilà précisément la contemplation au milieu du monde : un regard profond et affectueux sur la réalité, qui se nourrit du regard de Dieu, dans un dialogue ininterrompu avec lui. Saint Josémaria résumait ce beau défi en une phrase toute ronde : « Être d'autant plus en Dieu que l'on est dans le monde » [13]. Cette proximité, cette amitié si intense avec lui, sont la racine d'où poussent deux traits qui, tout en n'étant pas exclusifs de la vocation à l'Œuvre, ont un relief particulier pour les chrétiens appelés par Dieu à suivre ce chemin : l'appel à être des apôtres, à faire connaître le Christ, et la mission de transformer et de réconcilier le monde avec Dieu par leur travail.

Cependant, avant de nous y arrêter, une question se pose logiquement : si la sainteté est pour tout le monde, comme saint Josémaria l'a prêché sa vie durant et comme le pape nous l'a récemment rappelé ; si le Seigneur envoie tous les chrétiens annoncer l'Évangile, quel est le côté spécifique de la vocation à l'Opus Dei en tant que réponse à l'appel à rencontrer Dieu au milieu du monde ?

L'explication est relativement simple : « La vocation à l'Opus Dei accueille, recueille, canalise le don de soi à Dieu et aux autres réclamé par la vocation chrétienne. Le seul élément particulier qui s'y ajoute est précisément le canal : ce don de soi s'accomplit par l'appartenance à une institution précise de l'Église (l'Opus Dei) qui possède une spiritualité déterminée et des moyens précis de formation et d'apostolat » [14], destinés en particulier au service de Dieu et des autres à travers le travail et les affaires ordinaires de chaque jour. Autrement dit : qui découvre et accueille son appel à l'Opus Dei prend la décision de donner sa vie pour les autres (telle est l'essence de la vie chrétienne) prenant appui sur un chemin qui lui permet de relever le défi, avec l'aide de Dieu et d'une grande famille. C'est pourquoi il est disposé à faire tout ce qu'il peut pour que ce charisme nourrisse sa vie intérieure, éclaire son intelligence, enrichisse sa personnalité... afin d'être en mesure de rencontrer effectivement Dieu dans sa vie et, à la fois, de partager sa découverte.

Tous ceux qui ont un grand cœur

Sur la route reliant Béthanie à Jérusalem, Jésus a faim. Voulant manger quelque chose il s'approche d'un figuier (Mt 21, 18) : « Il s'approche de toi, il s'approche de moi. La faim, la soif d'âmes de Jésus ? Du haut de la croix, il a crié : *sitio* ! (Jn 19, 28), j'ai soif. Soif de nous, de notre amour, de nos âmes, de toutes les âmes que nous devons amener jusqu'à lui par le chemin de la croix, qui est le chemin de l'immortalité et de la gloire du Ciel » [15].

La vocation à l'Œuvre suppose de partager cette faim et cette soif de Dieu. Lorsque saint Josémaria s'efforçait de faire aller de l'avant la première résidence de l'Œuvre, certains lui recommandaient vivement de ne pas se précipiter. Lors d'une récollection, il rédigeait une note : « Hâte. Ce n'est pas de la hâte. C'est Jésus qui nous pousse » [16]. Comme saint Paul, l'amour du Christ le saisissait (cf. 2 Co 5, 14). C'est avec la même urgence sereine que Dieu souhaite nous voir frapper à la porte de chacun : « Sois conscient, qui que tu sois, que tu es aimé ! » [17]. Dans la normalité, avec naturel, en aimant tout le monde et en étant aimé de tout le monde, en aidant, en servant et en transmettant tout ce que nous avons appris tout en apprenant ; en partageant les défis et les travaux, les problèmes et les angoisses, en tissant des liens d'amitié... Là où nous sommes nés, où nous travaillons et où nous faisons nos achats, c'est là que nous pouvons être ferment, levain, sel, lumière du monde.

Dieu n'appelle pas à son Œuvre des superhéros. Il appelle des gens normaux, pourvu qu'ils aient un cœur grand et magnanime, un cœur où tout le monde ait une place. C'est ce que saint Josémaria entrevoyait déjà dans un texte des premières années, en pensant à ceux qui pourraient recevoir de Dieu

l'appel à l'Œuvre : « Il n'y a pas de place pour les égoïstes, les lâches, les indiscrets, les pessimistes, les tièdes, les stupides, les paresseux, les timides, les frivoles. Il y en a une en revanche pour les malades, aimés de Dieu, et pour tous ceux qui ont un cœur grand, même si leurs faiblesses ont été plus grandes encore » [18]. Bref, ceux qui découvrent l'appel de Dieu à l'Opus Dei peuvent avoir des défauts, des limites, des misères ; mais aussi de grands idéaux, un grand désir d'aimer et de transmettre l'amour de Dieu aux autres.

Aimer le monde comme Dieu l'aime

« Car Dieu a tellement aimé le monde, lisons-nous dans l'Évangile selon saint Jean, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle » (Jn 3, 16). Dieu aime passionnément le monde qu'il a créé, un monde qui, loin d'être un obstacle pour la sainteté, est son lieu natif. Au cœur du message de l'Œuvre se trouve la conviction que nous pouvons être saints non pas malgré notre vie au milieu du monde mais précisément dans le monde, profondément insérés en lui. Parce que le monde, cet amalgame mystérieux de grandeurs et de misères, d'amour et de haine, de rancunes et de pardon, de guerre et de paix, « attend avec impatience la révélation des fils de Dieu » (Rm 8, 19).

Pour évoquer notre rapport au monde, la Genèse emploie deux verbes : « garder » et « cultiver » (cf. Gn 2, 15). Par le premier, employé aussi pour parler de l'accomplissement des commandements, le Seigneur nous rend responsables du monde et nous dit que nous ne pouvons pas en user de façon despotique. Par le second, « cultiver », qui signifie tant « travailler » (d'habitude la terre) que « rendre culte » (cf. Nb 8, 11), Dieu joint le travail au culte : en travaillant nous nous réalisons, tout en rendant un culte agréable à Dieu, parce que nous aimons le monde comme lui l'aime. Dès lors, sanctifier le travail c'est en définitive le rendre plus beau, y aménager une place pour Dieu.

Il a voulu lui-même garder et cultiver le monde issu de ses mains de Créateur, en travaillant avec des mains d'homme, de créature. Si pendant des siècles les années de la vie cachée du Seigneur à l'atelier de Nazareth ont été perçues comme des années obscures et sans éclat, elles deviennent à la lumière de l'esprit de l'Œuvre « claires comme la lumière du soleil, [...] splendeur qui illumine nos journées et leur donne leur véritable dimension » [19]. C'est pourquoi saint Josémaria encourageait ses enfants à méditer souvent sur ce travail qui nous rappelle la croissance du grain de blé, caché et silencieux. C'est ainsi que Jésus grandissait à l'atelier de Joseph et près de sa Mère en cet atelier-foyer. Lui-même se comparerait plus tard au grain de blé

(cf. Jn 12, 24).

La vie simple de la Sainte Famille montre que certaines tâches, tout en paraissant humbles à un regard terrestre, ont une immense valeur aux yeux de Dieu, en raison de l'amour, du soin et de l'envie de se rendre utile mis en eux. C'est pourquoi « sanctifier le travail ne consiste pas à rendre saint ce que l'on fait en travaillant mais plus précisément à rendre saint le travail lui-même » [20]. Ainsi, « le travail humain bien achevé devient collyre pour découvrir Dieu [...] en toute chose. Ce qui est arrivé en notre époque, alors que le matérialisme s'évertue à faire du travail une boue rendant les hommes aveugles et les empêchant de regarder Dieu » [21].

Pour porter du fruit, le grain a besoin de se cacher, de disparaître. C'est ainsi que saint Josémariam voyait sa vie : « Mon lot est de me cacher et de disparaître, pour que Jésus seul brille » [22]. Et c'est aussi ainsi que Dieu veut que tous les hommes et les femmes qu'il appelle et continuera d'appeler à l'Œuvre voient leur vie. Comme les premiers chrétiens : des gens normaux et courants qui, s'ils ont fait du bruit, ce n'était pas pour recevoir des applaudissements mais pour que Dieu puisse briller. Des gens surtout « qui vécurent du Christ et qui firent connaître le Christ [...] : des semeurs de paix et de joie, de la paix et de la joie que le Christ nous a apportées » [23].

Eduardo Camino / Carlos Ayxelá

[Retour au sommaire](#)

[1]. Notes intimes, n° 35, dans P. Rodriguez, F. Ocariz, J. L. Illanes, *L'Opus Dei dans l'Église*, Beauvechain 1996, p. 166. Traduit de l'espagnol par D. Le Tourneau.

[2]. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exsultate*, 19 mars 2018, nos 19 et 21.

[3]. Saint Josémariam, *Chemin*, n° 1.

[4]. *Chemin*, édition historico-critique, commentaire du point n° 417.

[5]. J. Ratzinger, Homélie, 19 mai 1992.

[6]. *Chemin*, n° 133.

[7]. Concile Vatican II, Const. dogm. *Lumen gentium*, 21 octobre 1964, n° 40.

[8]. Cf. Jean Paul II, Exhort. ap. *Christifideles laici*, 30 décembre 1988,

nos 16-17 ; Benoît XVI, Audience, 13 avril 2011 ; et plus récemment, l'exhortation apostolique *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, du pape François.

[9]. Saint Josémaria, *Sillon*, n° 309.

[10]. *Dialogue avec le Seigneur*, p. 13.

[11]. V. García Hoz, “Mi encuentro con Monseñor Escrivá de Balaguer”, en R. Serrano (ed.) *Así le vieron*, Madrid, 1992, p. 83.

[12]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion de famille, Valladolid, 22 octobre 1972 (citées dans le documentaire “Le cœur du travail”).

[13]. Saint Josémaria, *Forge* n° 740.

[14]. F. Ocariz, La vocation à l'Opus Dei comme vocation dans l'Église, dans *l'Opus Dei dans l'Église*, Beauvechain 1996, p. 132.

[15]. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 202.

[16]. Notes intimes n° 1753, citée dans Vazquez de Prada, A. *Le fondateur de l'Opus Dei (I)* Paris – Montréal 2001, p. 511.

[17]. Saint Jean Paul II, *Entrez dans l'espérance*, Paris 1994.

[18]. Saint Josémaria, *Instruction*, 1er avril 1934, n° 65.

[19]. *Quand le Christ passe*, n° 14.

[20]. F. Ocariz, *Naturaleza, gracia y gloria*, Pampelune 2000, p. 263.

[21]. Bienheureux Álvaro del Portillo, Lettre, 30 septembre 1975 (AGP, bibliothèque, P17, 1991, vol. II, p. 63).

[22]. Saint Josémaria, Lettre, 28 janvier 1975, dans en E. Burkhart, J. López, *Vida cotidiana y santidad en la enseñanza de San Josemaría*, Madrid 2011, vol. 2, p. 301.

[23]. *Quand le Christ passe*, n° 30.

6. Celui qui donne sa vie pour ses amis - *La vocation au célibat*

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme » (Gn 1, 27). Tel est le premier récit de la Genèse sur l'origine de l'homme et de la femme : Dieu les a créés les deux à la fois. Étant leur image vivante, ils possèdent la même dignité. Le second récit s'attarde, comme dans un ralenti, sur ce deuxième aspect (Gn 2, 7-25) : Dieu crée d'abord l'homme et le place dans le jardin d'Éden. Le monde réverbère la beauté dans tous ses détails : le ciel, les eaux de la mer, les fleuves qui traversent les montagnes et toutes les espèces d'arbres. Un cadre exceptionnel devant lequel Adam se sent cependant seul.

Pour le tirer de sa solitude, le Seigneur crée toute la variété des créatures vivantes qui peuplent le Paradis : les oiseaux du ciel, les poissons qui sillonnent les mers, les animaux terrestres. Or, rien de cela ne semble le satisfaire. C'est alors que Dieu décide de lui faire une « une aide qui lui correspondra » (Gn 2, 18). Prenant une de ses côtes, il crée la femme. Adam découvre alors d'autres yeux capables de répondre à son regard : « Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! » (Gn 2, 23). Cette rencontre le remplit de joie mais, surtout, éclaire son identité : Dieu lui redit d'une autre manière qui il est. Il lui manquait quelque chose que seule une autre personne semblable à lui pouvait lui donner.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul »

Ces pages de la Genèse recueillent plusieurs vérités fondamentales sur l'être humain, présentées moins dans le style d'une réflexion théorique que sur le ton d'une narration, à l'aide d'un langage symbolique. Dès lors, la solitude d'Adam possède une profonde signification anthropologique. Saint Jean Paul II disait que tout homme et toute femme sont partie prenante de cette solitude originaire, tant et si bien qu'ils auront à l'affronter à un moment ou à un autre de leur vie [1]. Lorsque Dieu dit « il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18), il pense en réalité aux deux [2] : aussi bien l'homme que la femme ont tous les deux besoin d'une aide pour sortir de leur solitude, d'une voie pour marcher ensemble vers la plénitude qui leur manque. C'est cela le mariage.

Quelques siècles plus tard, Jésus rappelle aux pharisiens l'état « au

commencement », en se référant précisément à ce passage de la Bible (cf. Mt 19, 1-12). Par le mariage chrétien Dieu appelle un homme et une femme à marcher ensemble vers lui. Non seulement ensemble mais, mieux encore, par l'intermédiaire l'un de l'autre. Pour une personne mariée, son conjoint est un chemin nécessaire pour aller vers Dieu ; un chemin dans lequel la chair devient cadre de la communion et du don de soi plein d'amour, matière et espace de sanctification. L'amour conjugal est ainsi une rencontre de corps et d'âmes qui embellit et transfigure l'affection humaine : la grâce du sacrement lui confère une portée surnaturelle.

En même temps, l'amour entre un homme et une femme vise un objectif plus lointain. S'il est authentique, cet amour est toujours un chemin vers Dieu, et non seulement un objectif, l'objectif restant une plénitude qui ne peut se trouver qu'en Dieu. Une personne mariée peut donc ressentir par moments la solitude originaire. Cela n'a rien d'étonnant. Ceci dit, contrairement à ce que l'on entend dire parfois, ce sentiment n'implique pas la mort de l'amour et qu'il faille commencer une autre histoire, d'autant que la nouvelle histoire serait elle aussi insuffisante. Ce sentiment est plutôt le signe d'une soif du cœur humain que seul l'amour infini de Dieu peut éteindre complètement.

La psychologie de celui qui sait qu'il n'est pas seul

Au cours de ce dialogue sur le mariage, après avoir rappelé l'enseignement de la Genèse, Jésus franchit un nouveau pas. Certes, le don mutuel de l'homme et de la femme est un très beau chemin menant à Dieu. Néanmoins, ce n'est pas le seul chemin possible. Le Seigneur parle de ceux qui, en raison d'un don spécial, renoncent au mariage « à cause du royaume des Cieux » (Mt 19, 12). Lui-même a suivi cette voie : il est resté célibataire. En effet, dans sa vie une médiation pour aller vers Dieu n'avait pas de raison d'être : « Le Père et moi, nous sommes un » (Jn 10, 30) ; « je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14, 11). Non seulement Jésus a parcouru cette voie mais il a voulu devenir lui-même un Chemin pour que beaucoup d'autres puissent aimer de la même manière, « qui a un sens uniquement à partir de Dieu » [3].

La vie de l'Église fourmille d'histoires de gens qui ont accueilli l'appel de Jésus à s'identifier à lui sous ce rapport aussi : quelque chose qui appartient spécialement à Jésus, au cœur de sa vie, même si cela n'est pas destiné à tous les chrétiens. Ceux qui, dès les premiers siècles, ont répondu à l'appel du célibat ne méprisaient pas le mariage. Le chemin du mariage a pu les enthousiasmer autant que celui qu'ils s'apprêtaient à emprunter. C'est précisément pour cela, parce que la vie conjugale leur semblait belle, qu'ils

pouvaient faire don à Dieu de ce projet, avec une joie rayonnante. « Seuls ceux qui comprennent et mesurent, dans toute leur profondeur, [...] l'amour humain, écrit saint Josémaria, peuvent accéder à cette autre compréhension ineffable dont parlera Jésus (cf. Mt 19, 11), qui est un pur don de Dieu et qui engage à se livrer corps et âme au Seigneur, à lui offrir un cœur sans partage, sans la médiation de l'amour terrestre » [4]. D'une certaine manière, Dieu fait découvrir à ceux qu'il appelle au célibat la source et l'objectif de tout amour authentique. Ils sont spécialement saisis par l'Amour qui remplissait le cœur de Jésus et qui s'est déversé sur son Église.

Le célibat est donc un chemin reflétant la gratuité de l'amour de celui qui fait toujours le premier pas (cf. 1 Jn 4, 19). Les célibataires semblent restreindre leur liberté en offrant à Dieu la possibilité de former une famille, mais en réalité ils l'élargissent : leur abandon entre les mains de Dieu et leur disposition à quitter pour lui « maisons, des frères, des sœurs, un père, une mère, des enfants, ou une terre » (Mt 19, 29) les rendent particulièrement « libres pour aimer » [5]. Tout comme une personne mariée, ils doivent protéger leur cœur, pour que l'amour dont ils sont porteurs ne se détourne pas de Dieu, et pour l'offrir aux autres. Cependant, leur don ne se concentre pas sur un conjoint mais sur le Christ, qui les envoie dans le monde entier, pour transmettre « les battements de son Cœur infiniment aimable » [6], à ceux qui les entourent.

Telle a été la vie de Jésus. Il ne se sentait pas seul, se sachant toujours accompagné de son Père : « Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je le savais bien, moi, que tu m'exauces toujours » (Jn 11, 41-42). En revanche, pour nous le risque de la solitude demeure. Mais lorsque le Christ remplit pour de bon le cœur de quelqu'un, il n'est plus seul. Saint Josémaria pouvait ainsi dire que Dieu lui avait accordé « la psychologie de celui qui ne se trouve jamais seul, ni humainement ni surnaturellement seul » [7]. Il renchérit dans quelques lignes où se perçoit la saveur de ce qui est effectivement vécu : « Le coefficient de dilatation du cœur humain est énorme. Lorsqu'il aime, il s'élargit dans un crescendo d'affection qui surmonte tous les obstacles. Si tu aimes le Seigneur, il n'y aura pas une seule créature qui ne puisse trouver refuge dans ton cœur » [8].

Jean, un cœur célibataire

Au cours de la Dernière Cène, quelques heures avant de donner sa vie, Jésus ouvre son cœur aux apôtres : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jn 15, 13). Ces mots, concentrent tout son amour pour les hommes et sont en même temps un appel. C'est pourquoi

le Seigneur dit aux apôtres : « Je vous appelle mes amis » (Jn 15, 15). Comme tous les hommes, ils sont les destinataires de son amour « jusqu'au bout » (Jn 13, 1) ; mais ils sont aussi ses amis de façon spéciale : « L'Ami » les invite à faire comme lui [9] : à donner la vie pour ses amis. Ces propos sont, sans doute, à l'origine de toute vocation chrétienne ; mais ils ont retenti à un titre spécial dans le cœur de ceux qui l'ont suivi après avoir tout quitté.

Le Croix sera le lieu de la plus grande manifestation de l'Amour. De cette scène sublime émerge avec force, à côté de Marie et des saintes femmes, la figure de l'apôtre Jean. « À l'heure de la vérité, ils fuirent tous, sauf Jean, qui l'aimait véritablement et savait le prouver. Seul cet adolescent, le plus jeune des apôtres, demeura près de la Croix. Les autres ne ressentirent pas cet amour fort comme la mort » [10]. Depuis l'aurore de son adolescence, l'amour de Jésus vibrait dans son cœur. Nous savons à quel point il gardait en mémoire le souvenir du jour où il avait rencontré le Seigneur : « Le regard de Jean a croisé celui du Christ ; il l'a suivi et il lui a demandé : Rabbi, où demeures-tu ? Il est parti avec lui et est resté avec le Maître toute la journée. Plus tard, au bout des années, il en parle avec une candeur charmante, comme un adolescent qui écrit son journal dans lequel il déverse son cœur ; il note même l'heure : *hora autem erat quasi decima...* Il se rappelle même le moment précis où le Christ l'a regardé et attiré à lui, le moment où, sans lui résister, il s'est épris de lui » [11].

Nous pouvons imaginer combien Jésus était ému, sur la Croix, de voir le jeune disciple qui « pendant le repas, s'était penché sur la poitrine de Jésus » (Jn 21, 20). Peut-être n'était-il pas surpris d'y rencontrer sa Mère. D'une façon ou d'une autre, elle était toujours restée près de lui. Une mère est celle qui soutient toujours son fils. Cependant, le regard du Seigneur découvre, à côté d'elle, un ami : Jean. Au milieu de l'angoisse de l'heure, leurs regards se croisent. Quelle n'en fut pas la joie profonde du cœur du Seigneur ! C'est précisément alors, nous dit l'Évangile, en le voyant près de sa Mère, que le Seigneur introduit Jean dans la relation unique existante entre Marie et lui. « Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : "Femme, voici ton fils". Puis il dit au disciple : "Voici ta mère". Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui » (Jn 19, 26-27).

Jean écrira des années plus tard : « Quant à nous, nous aimons parce que Dieu lui-même nous a aimés le premier » (1 Jn 4, 19). Cette affirmation surprenante est née de son expérience personnelle. Il se savait profondément aimé de Jésus. Cela le comblait et donnait un sens nouveau à son existence : porter ce même amour au monde entier. « Jean, dit le bienheureux John Henry Newman, a eu le privilège indescriptible d'être l'ami du Christ. C'est ainsi

qu'il a appris à aimer les autres ; d'abord son affection était concentrée, puis, elle a pu se répandre. Il a aussi eu la tâche solennelle et réconfortante de prendre soin de la Mère de notre Seigneur, la Sainte Vierge, après son départ. N'avons-nous pas ici les sources secrètes de son amour particulier pour ses frères ? Celui que le Sauveur a favorisé par son affection, pour lui confier en plus la mission d'être le fils de sa Mère, pourrait-il être autre chose qu'un mémorial et un modèle (autant qu'un homme peut l'être) d'amour profond, contemplatif, fervent, serein et sans limite ? » [12]

Réveiller les cœurs

L'offrande du cœur entier à Dieu ne procède pas simplement d'une décision personnelle : c'est un don, le don du célibat. Pareillement, ce n'est pas un renoncement qui la définit, mais l'amour provenant d'une découverte : « L'Amour... vaut bien un amour ! » [13] Le cœur devine un Amour inconditionnel, un Amour qui l'attendait et il souhaite se donner à lui de façon aussi inconditionnelle, en exclusivité. Non seulement pour en faire personnellement l'expérience mais pour le donner aussi à beaucoup de gens. Comme saint Jean, qui ne s'est pas limité à jouir de l'amour de Jésus mais a œuvré pour répandre cet Amour dans le monde entier. Pour le disciple bien-aimé, c'en était la conséquence naturelle : « Puisque Dieu nous a tellement aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres » (1 Jn 4, 11)

On associe parfois le célibat à un don total de son temps qui se justifierait en raison de l'efficacité en résultant : pour réaliser certaines œuvres d'apostolat, pour ne pas avoir d'autres engagements. Cependant, une telle approche est réductrice. Le célibat ne naît pas de considérations pratiques sur la disponibilité pour l'évangélisation, mais d'un appel du Christ. C'est une invitation à vivre de façon particulière le style de vie de son cœur : aimer comme le Christ, pardonner comme le Christ, travailler comme le Christ ; qui plus est, être le Christ lui-même, *ipse Christus*, pour toutes les âmes. C'est pourquoi « les raisons uniquement pragmatiques, la référence à la plus grande disponibilité ne suffisent pas : cette plus grande disponibilité de temps pourrait facilement devenir également une forme d'égoïsme, qui s'épargne les sacrifices et les difficultés découlant de l'exigence de s'accepter et de se supporter réciproquement contenue dans le mariage ; elle pourrait ainsi conduire à un appauvrissement spirituel ou à une dureté de cœur » [14].

Le célibat n'est donc pas une solitude dans une tour d'ivoire, mais un appel à accompagner, à réveiller les cœurs. Bien des gens ne se sentent pas importants. Pour eux la vie n'a pas de valeur. Ils tombent dans d'étranges compromissions, car ils ne recherchent en réalité qu'un peu d'amour ! Celui

qui reçoit le don du célibat sait qu'il est dans le monde pour s'en approcher et faire découvrir l'amour de Dieu : pour en rappeler la valeur infinie. Ainsi, le cœur célibataire est fécond tout comme est fécond le cœur rédempteur de Jésus. Devant les autres, il cherche à découvrir le même bien que le Seigneur savait découvrir chez ceux qui s'approchaient de lui. Il ne voit pas une pécheresse, un lépreux, un publicain méprisable... mais la merveille d'une créature aimée de Dieu, choisie par Dieu, d'un grand prix.

De la sorte, même si celui qui vit le célibat n'a pas d'enfants selon la nature, il devient apte pour une paternité profonde et réelle. Il est père, ou mère, de beaucoup d'enfants, parce que « paternité, c'est donner vie aux autres » [15]. Il sait qu'il est dans le monde pour prendre soin des autres, en leur montrant par sa vie même et par sa parole toute proche, que Dieu seul peut étancher la soif qu'ils éprouvent. « Notre monde [...], dans lequel Dieu entre en jeu tout au plus comme une hypothèse, mais non comme une réalité concrète, a besoin de s'appuyer sur Dieu de la façon la plus concrète et radicale possible. Il a besoin du témoignage de Dieu qui réside dans la décision d'accueillir Dieu comme terre sur laquelle se fonde notre existence. C'est pourquoi le célibat est si important aujourd'hui, dans notre monde actuel, même si son application à notre époque est constamment menacée et remise en question » [16].

Un don appelé à grandir jour après jour

Le don divin du célibat n'est pas un tour de passe-passe transformant la réalité immédiatement et pour toujours. Dieu l'accorde plutôt à la manière d'une graine qui, jetée dans la bonne terre, doit pousser graduellement. Comme toute vocation, le célibat est à la fois don et tâche. C'est un chemin. Prendre la décision de se donner dans le célibat pour le royaume des Cieux ne suffit donc pas à transformer automatiquement le cœur. Des efforts continuels s'imposent pour arracher les mauvaises herbes et détruire insectes et parasites. La grâce divine agit toujours en s'appuyant sur la nature, sans la nier ni la supplanter. En d'autres mots, Dieu compte sur notre liberté et notre histoire personnelle. C'est précisément dans ce contexte de boue et de grâce que le beau don d'un cœur virginal pousse en silence. C'est là qu'il pousse... ou se dégrade.

Comme le fils cadet de la parabole, même ceux qui sont appelés à une plus grande intimité avec Dieu peuvent un beau jour se sentir blasés, vides. Ce jeune a pris la décision de partir pour un pays lointain (cf. Lc 15 13), parce que dans la maison de son père il ressentait un vide intérieur. Il a fallu qu'il tombe très bas pour que, à la fin, ses yeux s'ouvrent et qu'il se rende compte

de l'état d'esclavage dans lequel il se retrouvait. Il est intéressant de remarquer que, d'après le texte évangélique, le motif qui l'a poussé à revenir n'est pas très spirituel : il avait faim, une faim biologique, physique. Il ressentait le manque du pain tendre de la maison paternelle. Lorsqu'il se décide enfin à retourner à la maison, son père qui l'attendait « l'aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers » (Lc 15, 20). Le fils avait imaginé un jugement en bonne et due forme (cf. Lc 15, 18-19) ; et c'est une étreinte pleine de vie qu'il trouve. Il découvre, peut-être plus clairement que jamais, son identité la plus profonde : il est le fils d'un Père si bon.

D'autres fois, le vide peut prendre une forme plus insidieuse : tout en restant dans la maison de son père, le fils peut se voir plus comme un serviteur que comme un fils, tel le frère aîné de la parabole qui, « vivait chez lui mais il n'était pas libre parce que son cœur était ailleurs » [17]. Dans les deux cas, le chemin pour sortir de la tristesse est de tourner le regard vers le Père et son amour pour nous. C'est Dieu qui apaise la faim de l'âme avec le pain de l'Eucharistie, où nous rencontrons celui qui s'est fait l'un des nôtres pour que nous puissions l'aimer comme Ami. C'est là que nous pouvons nous rassasier, gardant ainsi notre cœur enflammé d'un amour « fort comme la mort » (Ct 8, 6).

Jean est resté près de la Croix de Jésus et il était aussi présent au moment de son Ascension dans les cieux, « ce jour où un apparent adieu fut en réalité le début d'une nouvelle proximité » [18]. Le Maître devait se séparer physiquement de ses disciples, qu'il avait aimés jusqu'au bout, afin de les aimer d'encore plus près, eux et chacun de ceux qui croirait en lui. Tel est le secret d'un cœur célibataire : renoncer à un amour sur terre pour remplir le monde entier de la lumière de l'Amour.

Carlos Villar

[Retour au sommaire](#)

[1]. Cf. Saint Jean Paul II, Audience générale, 10 octobre 1979 ; 24 octobre 1979 ; 31 octobre 1979.

[2]. Cf. Saint Jean Paul II, Audience générale, 10 octobre 1979, n° 2.

[3]. Benoît XVI, Discours à la Curie romaine, 22 décembre 2006.

[4]. Saint Josémaria, *Entretiens*, n° 122.

- [5]. F. Ocariz, *Lettre*, 14 février 2017, n° 8.
- [6]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 884.
- [7]. Saint Josémaria, *Dialogue avec le Seigneur*, édition historico-critique espagnole, Rialp, Madrid 2017, p. 185.
- [8]. *Chemin de Croix*, VIIIe station, n° 5.
- [9]. C'est ainsi « l'Ami » que saint Josémaria appelait parfois Jésus. Cf. *Chemin*, n° 422 ; *Quand le Christ passe*, n° 93.
- [10]. Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 2 (cf. Ct 8, 6).
- [11]. Saint Josémaria, notes prises à l'occasion d'une réunion avec des jeunes, 6 juillet 1974 (AGP, bibliothèque, P04, vo. II, p. 113).
- [12]. Newman, J.H. "Love of Relations and Friends", Parochial and Plain Sermons 2, sermon 5.
- [13]. *Chemin*, n° 171.
- [14]. Benoît XVI, Discours à la Curie romaine, 22 décembre 2006.
- [15]. Pape François, Homélie à la maison Sainte-Marthe, 26 juin 2013.
- [16]. Benoît XVI, Discours à la Curie romaine, 22 décembre 2006.
- [17]. F. Ocariz, *Lettre*, 9 janvier 2018, n° 9.
- [18]. J. Ratzinger, "El comienzo de una nueva cercanía", dans *El resplandor de Dios en nuestro tiempo*, Barcelona, Herder, 2008, p. 185

7. En répondant à l'amour - *La vocation matrimoniale*

Lorsque saint Josémaria a commencé à parler de vocation au mariage, voici presque un siècle, l'union de ces deux concepts suscitait en général la perplexité, quand ce n'était pas l'hilarité : comme s'il parlait d'un oiseau sans ailes ou d'une roue carrée. « Tu ris parce que je te dis que tu as la « vocation du mariage » ? — Eh bien, tu l'as. Et c'est bel et bien une vocation. » [1]. Selon la mentalité de l'époque, et même de nos jours, «avoir une vocation» signifie abandonner la normalité de la vie pour servir Dieu et l'Église. Abandonner d'une manière ou d'une autre les choses habituelles, pour la plupart des gens la famille, les enfants, le travail, les courses, les factures, le lave-linge, les imprévus, les rires, les bagarres entre frères et sœurs, des après-midis passés aux « Urgences », des restes du dernier repas dans le réfrigérateur.

Cette myriade de choses, variées et imprévisibles comme la vie même, non seulement tiennent dans cette « roue carrée » de la vocation matrimoniale mais trouvent en elle leur meilleure version. « Le sens vocationnel du mariage » [2] tire précisément son origine de la conviction que Dieu bénit la normalité de la vie familiale dans laquelle il veut être présent. « Toi, pourtant, tu es saint, toi qui habites les hymnes d'Israël ! » dit le psaume que Jésus a récité sur la Croix (Ps 21, 4). Dieu, le Saint, veut vivre dans la vie tout à fait normale des familles. Une vie appelée à devenir par l'affection, une louange en son honneur : un ciel, malgré tous les « défauts de fabrication » de ce siècle provisoire qu'est la vie. C'est pourquoi « ne laissez pas passer un jour / sans prendre un secret, grand ou court / Que votre vie soit alerte / découverte quotidienne / Pour chaque miette de pain dur / que Dieu vous donne, rendez-lui / le diamant le plus frais dans votre âme » [3]

Faites un bon voyage

Ce jeune homme riait en entendant parler de vocation matrimoniale, mais il n'a pu éviter de rester pensif. La «provocation» s'accompagnait d'ailleurs d'un conseil : « Mets-toi sous la protection de saint Raphaël pour qu'il te conduise dans la chasteté jusqu'au bout du chemin, comme il guida Tobie. » [4]. Saint Josémaria faisait allusion au seul récit biblique qui parle de cet archange, auquel il vouait une particulière affection ; tant et si bien qu'il lui a

très tôt confié l'apostolat auprès des jeunes [5]. « Le Livre de Tobie est plein de charme » [6], disait-il un jour. Bien que le récit du livre s'articule autour d'un voyage, il nous permet *de facto* d'entrer de plain-pied dans la vie de deux foyers et d'assister à la naissance d'un troisième. Même le voyage fait partie de ce paysage familial, grâce à un détail qui n'est pas passé inaperçu aux artistes le long des siècles : c'est aussi le seul endroit de l'Écriture où il est question d'un chien domestique, qui accompagne Tobie et saint Raphaël au début de leur périple (cf. Tb 6, 1 ; 11, 4).

Au moment de partir, Tobie est béni par son père en ces termes : « Que Dieu vous protège là-bas et que son ange vous accompagne » (Tb 5, 17). Saint Josémaria les paraphrasait pour donner la bénédiction à ceux qui partaient en voyage : « Que le Seigneur soit sur ton chemin et que son ange t'accompagne » [7]. Le vrai voyage, le voyage le plus décisif, est le chemin de la vie, sur lequel avancent ensemble ceux qui se donnent mutuellement dans le mariage, répondant ainsi à un rêve de Dieu qui remonte à l'origine du monde [8]. Comme il est important de faire découvrir aux jeunes et de redécouvrir au bout de beaucoup d'années de voyage « la beauté de la vocation à fonder une famille chrétienne » [9] : l'appel à une sainteté qui n'est pas de deuxième rang mais de tout premier rang.

Quand la vie commence pour de bon

La vocation personnelle s'éveille par une découverte simple mais riche de conséquences : la conviction que le sens et la vérité de notre vie ne consistent pas à vivre pour soi, pour ses affaires, mais pour les autres. Chacun découvre qu'il a reçu dans sa vie beaucoup d'amour : aussi est-il appelé à donner de l'amour. Il se trouvera vraiment lui-même ainsi et seulement ainsi. Donner de l'amour, non simplement de temps à autre, pour apaiser sa conscience, mais en en faisant notre projet vital, le centre de gravité de tous nos autres projets, de ceux qui réussissent à rester en orbite.

Avant et après son mariage avec Sara, le jeune Tobie reçoit plusieurs conseils allant dans ce sens : des appels à ce qu'il y a de plus noble en lui. Son Père, Tobith, qui le charge de ce voyage pour obtenir l'argent nécessaire pour l'avenir (cf. Tb 4, 2) a d'abord le souci de lui remettre l'héritage le plus important, ce qu'il a le plus apprécié dans sa vie : «Honore ta mère et ne l'abandonne pas aussi longtemps qu'elle vivra. Fais ce qui lui est agréable et ne l'attriste en rien. [...] Garde-toi de pécher et de transgresser ses commandements. [...] Si tu es dans l'abondance, donne davantage. Quand tu fais l'aumône, mon fils, n'aie aucun doute [...] En toute circonstance, bénis le Seigneur Dieu, demande-lui de diriger tes voies, et de faire aboutir tes sentiers

et tes projets» (Tb 4, 3-19). Quelques semaines plus tard, Tobie, tout juste marié, entreprend le chemin de retour chez ses parents. Sa belle-mère prend congé de lui : « Devant le Seigneur, je mets ma fille sous ta protection. Ne lui cause de peine aucun jour de ta vie. Va en paix, mon enfant. Désormais je suis ta mère, comme Sara est ta sœur. » (Tb 10, 13).

« Ne l'attriste en rien. [...] Ne lui cause de peine aucun jour de ta vie ». Dieu appelle les époux à se protéger, à prendre soin l'un de l'autre, à se surpasser : c'est là que réside le secret de leur réalisation personnelle qui, justement, ne saurait être uniquement une autoréalisation. Vivre, dans toute la profondeur du verbe, signifie donner la vie. C'est ainsi que Jésus a vécu : « Je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abondance » (Jn 10, 10). C'est aussi ainsi que saint Joseph et Sainte Marie ont vécu, avec l'amour le plus simple, le plus tendre et délicat ayant existé sur cette terre, en prenant soin l'un de l'autre et, surtout, de la Vie faite chair. C'est toujours ainsi que Dieu veut que nous vivions, nous ses disciples, pour que là où nous nous trouvons, nous irradiions sa joie, son envie de vivre. Tel est le noyau du sens de la mission du chrétien.

« Nos villes ont été désertées par manque d'amour, par manque de sourire. Il y a tant de divertissements, tant de choses pour perdre du temps, pour faire rire, mais il manque l'amour. Le sourire d'une famille est capable de vaincre cette désertification de nos villes » [10].

Vivre signifie donner la vie. Cette découverte, possible dès l'adolescence mais intervenant peut-être assez tard, marque le vrai passage de l'enfance à la maturité. On pourrait dire qu'à ce moment chacun commence à être vraiment une personne, que la vraie vie commence pour de bon. Parce que « vivre, c'est désirer plus, toujours plus ; désirer, non par appétit, mais par enthousiasme. L'enthousiasme est le signe de la vie. Aimer, voilà la vie. Aimer au point de se donner pour ce qu'on aime. Pouvoir s'oublier soi-même, c'est-à-dire être soi-même ; pouvoir donner la vie pour quelque chose, c'est-à-dire vivre. Celui qui ne pense qu'à lui-même n'est rien, il est vide ; celui qui ne peut sentir le plaisir de mourir est déjà mort. Seul celui qui peut le sentir, qui est capable de s'oublier soi-même, de se donner, et qui aime, celui-là seul est vivant. Et tout ce qu'il a à faire est de commencer à marcher » [11].

La portée d'un oui

Sous cet éclairage, la vocation matrimoniale apparaît comme tout autre qu'un « élan vers l'autosatisfaction ou un simple moyen de compléter égoïstement sa personnalité » [12]. Certes, la personnalité ne peut s'épanouir que dans le don à une autre personne et, de plus, la vie matrimoniale est

source de nombreuses satisfactions et joies. Néanmoins, personne n'ignore qu'elle comporte aussi des problèmes, des exigences, des déceptions. Personne ne l'ignore et, pourtant, comme il est facile d'«ignorer» cette face moins jolie de l'amour : comme il est facile de laisser tomber les miettes de pain dur.

Un contraste peut aider à s'en apercevoir. D'un côté, la perfection irréprochable de certaines célébrations du mariage, étudiées au millimètre près pour donner la plus grande solennité possible à un événement unique dans la vie, mais aussi peut-être pour affirmer le prestige social de la famille. De l'autre, le désenchantement et la négligence pouvant facilement se glisser au bout de quelques mois ou des années, devant les imperfections de la vie familiale vécue au quotidien : lorsque des problèmes se présentent, que chacun découvre les défauts de l'autre et semble incapable de dialoguer, de panser les blessures, de donner de l'affection en abondance. Dans ce cas, le « sens vocationnel du mariage » peut s'estomper, ce sens qui avait permis aux époux de comprendre qu'ils étaient appelés à donner ce qu'ils sont, père, mère, mari, femme... Comme c'est dommage ! Voilà une famille que Dieu veut heureuse, y compris dans les difficultés, et qui reste à mi-chemin, se limitant à « tenir le coup ». La nouveauté qu'ils voulaient apporter au monde par leur amour mutuel, leur foyer... la nouveauté, la vraie vie, semble alors se trouver ailleurs. Pourtant, elle est au coin de la rue, même si ce coin est un peu esquiné, comme cela arrive à tous les coins, ce qui ne réclame qu'un peu d'affection et d'attention.

Le jour où un homme et une femme se marient, ils répondent « oui » à la question portant sur leur amour réciproque. Cependant, la vraie réponse ne peut arriver que dans leur vie : la réponse doit s'incarner, devenir un feu de longue durée dans le « pour toujours » de leur oui mutuel. « C'est par sa vie que l'on répond toujours aux questions les plus importantes. Peu importe ce que vous dites, peu important les mots et les arguments avec lesquels vous essayez de vous défendre. À la fin, au bout du compte, l'on répond à toutes les questions par les faits de sa vie : Qui es-tu ?... Que voulais-tu réellement ? [...] À la fin, on répond par sa vie tout entière ». [13] Le oui de la vie tout entière, conquis jour après jour, devient de plus en plus profond et authentique : il transforme l'inévitable naïveté des débuts en une innocence lucide, sans cynisme ; en un « oui, mon amour », expression d'un amour qui n'ignore rien mais qui va jusqu'au bout.

La profondeur du « oui », un oui sans retour si l'on veut trouver le vrai amour, est aussi le motif pour lequel l'Église persiste et signe, à contre-courant, dans ses enseignements sur les fiançailles et l'ouverture des époux à

la vie. Même si cela lui vaut d'être taxée de « désuète » et de « sévère », elle insiste avec patience car elle sait que Dieu l'appelle à protéger l'amour personnel, spécialement dans le « lieu de naissance de l'amour » [14]. L'Église ne défend pas une vérité abstraite, tout juste sortie des pages d'un manuel : plutôt elle protège la vérité concrète des vies, des familles ; elle protège les relations personnelles de la véritable maladie mortelle... d'un poison qui s'infiltré subtilement, revêtu au départ de romance et de triomphe jusqu'à ce qu'il soit démasqué d'un seul coup, peut-être avec le temps, comme une cage insupportable, surtout si les deux conjoints en sont atteints : l'égoïsme.

Certes, on trouve une apparente magnanimité et une joie de vivre chez quelqu'un qui se dit sans plus : « Je vais jouir autant que possible de mon corps et de qui voudra jouir avec moi ». C'est une façon de voir la vie qui fait écho au livre de la Genèse : la jeunesse est un fruit juteux... pourquoi ne pas le manger ? Pourquoi Dieu voudrait-il me priver de cette douceur dans ma bouche ? (Cf. Gn 2, 2.6) Les jeunes chrétiens ne sont pas taillés dans du carton : ils ressentent cet attrait, tout en y voyant un certain mirage. Aussi veulent-ils avoir une vue plus profonde. Par leur effort pour garder leur amour pur, ou pour reconquérir l'innocence qu'ils ont peut-être perdue, ils se préparent à aimer l'autre sans le posséder, à aimer sans consommer. D'une façon ou d'une autre, ils se demandent : « Avec qui vais-je partager l'envie de vivre qui bouillonne en moi ? Est-ce bien avec telle personne ? Allons-nous nous aimer pour de vrai ou bien ne serait-ce pas plutôt que nous nous désirons ? » Ils savent que, avec leur corps, ils vont donner aussi leur cœur, leur personne, leur liberté. Ils savent que tout cela ne peut tenir que dans un « oui pour toujours » ; ils savent que ni eux-mêmes ni qui que ce soit ne valent moins qu'un « oui sans fin ni condition » et que, faute d'une décision de cette sorte, ils ne sont pas préparés à faire ce don, pas plus que les autres ne sont à même de le recevoir : ce serait un don qui les laisserait vides, même s'ils ne s'en rendront compte que bien plus tard.

La même « logique » de fond sous-tend la vocation du célibataire, qui lui aussi aime Dieu avec son corps puisqu'il lui en fait don jour après jour. Vraiment, mariage et célibat s'éclairent et se réclament mutuellement, car les deux irradiant la logique d'une gratuité qui ne se comprend qu'en pensant à Dieu, à partir de son image qu'il a mise en nous et nous fait comprendre que nous sommes un don et voir chez les autres un don. Nous nous savons appelés à donner la vie : aux parents, aux enfants, aux grands-parents, à tous.

Lorsque Jésus révèle la profondeur de l'amour, ses disciples en sont perplexes, au point qu'il est forcé de leur dire : « Tous ne comprennent pas

cette parole, mais seulement ceux à qui cela est donné » (Mt 19, 11). Les jeunes et les parents chrétiens, même s'ils peuvent trouver de l'incompréhension autour d'eux, sont censés savoir qu'au fond beaucoup les admirent, bien qu'ils en ignorent le motif. Ils les admirent parce que par leur amour sincère irradie la joie et la liberté de l'amour de Dieu qui bat « par des gémissements inexprimables » (Rm 8, 26) dans le cœur de chaque homme et de chaque femme.

Un cœur qui ne voudrait pas éprouver la douleur

Le livre de Tobie nous montre aussi que la proximité et la sollicitude de Dieu pour les familles ne signifient pas absence de difficultés, internes ou externes. Tobith, par exemple, est quelqu'un d'intègre, voire héroïque ; cependant, Dieu permet qu'il devienne aveugle (cf. Tb 2, 10). Sa femme doit alors assurer les entrées pécuniaires de la famille et il arrive qu'un jour on lui offre en plus un cabri. Tobith, avec un humour ayant peut-être tourné un peu au vinaigre à cause de son mal, pense que sa femme l'a volé, provoquant involontairement une tempête domestique. Lui-même l'écrit à la première personne : « Je refusai de la croire, je lui dis de rendre l'animal à ses propriétaires, et je me fâchai contre ma femme à cause de cela. Alors elle me répliqua : « Qu'en est-il donc de tes aumônes ? Qu'en est-il de tes bonnes œuvres ? On voit bien maintenant ce qu'elles signifient » (Tb 2, 14). Devant la dureté de la réponse, Tobith « la mort dans l'âme, gémissait et pleurait » ; il se met alors à prier, au milieu de ses gémissements, et demande à Dieu de le prendre avec lui (cf. Tb 3, 1-6).

Malgré tout, Tobith continue de s'efforcer de faire plaisir à sa femme, même s'il n'y arrive pas toujours. Ainsi, par exemple, lorsque Tobie est déjà sur le chemin de retour, ayant contracté un mariage heureux et avec l'argent que son père lui avait demandé de récupérer, sa mère Anne, qui s'était opposée dès le début au voyage, craint le pire : « Mon enfant a péri ; il n'est plus au nombre des vivants. [...] Hélas, mon enfant, je t'ai laissé partir, toi, la lumière de mes yeux ! » Tobith, lui aussi soucieux, essaie de la calmer : « Tais-toi donc, ma sœur ! Ne t'inquiète pas ! Notre fils va bien. Ils ont dû avoir un contretemps là-bas. D'ailleurs, celui qui l'accompagne est un homme de confiance ; c'est un de nos frères. Ne te tourmente pas au sujet de Tobie, ma sœur : il sera bientôt là. » Cependant, ses raisons sont sans effet. « Tais-toi ! N'essaie pas de me tromper. Mon enfant a péri. Et, chaque jour, elle se précipitait pour surveiller elle-même la route par laquelle son fils était parti, car elle ne se fiait plus à personne. Après le coucher du soleil, elle rentrait pour se lamenter et pleurer toute la nuit, sans trouver le sommeil » (Tb 10, 1-7).

Il est émouvant de constater que, plusieurs millénaires plus tard, les problèmes quotidiens des familles n'ont pas beaucoup changé. Incompréhensions, difficulté à communiquer, angoisse pour les enfants... « Celui qui estimerait qu'amour et bonheur sont réduits à néant par ces difficultés aurait une piètre idée du mariage et de l'amour humain » [15]. L'amour du début, cette force qui amène à concevoir le beau projet de former une famille, tend à laisser dans l'ombre la presque totalité des défauts de l'autre. Or, il suffit de quelques semaines de vie commune constante pour se rendre compte que nul n'arrive parfait au jour du mariage. Aussi la vie conjugale est-elle un chemin de conversion en tandem, en équipe. Si le mari et la femme s'accordent chaque jour une nouvelle chance, le cœur de l'un et de l'autre s'embellira peu à peu, même s'ils restent à l'intérieur de leurs limites, peut-être assez solides.

Une vieille chanson dit : « Un cœur qui ne veut pas éprouver la douleur, qu'il passe toute sa vie sans aimer » [16]. En effet, « aimer, quelles qu'en soient les modalités, c'est être vulnérable. Il nous suffit d'aimer quelque chose pour que notre cœur se torde sûrement et même se brise. Si vous voulez être sûr de le garder intact, ne donnez votre cœur à personne, pas même à un animal. Nous devons l'entourer soigneusement de caprices et de petits luxes ; éviter tout engagement ; l'enfermer sous clé en sécurité dans le coffre ou dans le cercueil de notre égoïsme » [17]. Il est sûr que mari et femme n'auront pas, comme Tobie et Sara, à affronter un danger de mort la nuit de noces, par l'action d'un mauvais esprit (cf. Tb 6, 14-15 ; 7, 11). Cependant, le démon de l'égoïsme, maladie mortelle, guette constamment toutes les familles, tentées de faire des « montagnes » de ce qui n'est que « petites frictions sans importance » [18].

C'est pourquoi comme il est important que mari et femme parlent clairement, y compris de sujets forts, pour éviter de se retrancher peu à peu derrière un mur : pour reconstruire une fois après l'autre les sentiments qui rendent possible l'amour. Saint Josémaria dit que « se disputer, à condition que cela ne soit pas fréquent, est aussi une manifestation d'amour, presque une nécessité » [19]. L'eau doit couler, car si elle stagne elle pourrit. Il est important aussi que les parents «trouvent du temps pour être avec leurs enfants et parler avec eux [... pour] savoir reconnaître la part de vérité — ou l'entière vérité — peut-être présente dans certaines de leurs révoltes» [20]. Il convient donc de parler et de vivre ensemble : mari et femme, parents et enfants.

Surtout, parler à Dieu, pour qu'il puisse nous accorder ses lumières : « Ta

parole est la lumière de mes pas, la lampe de ma route » (Ps 118, 105). Bien que le récit biblique ne nous montre pas les désaccords entre Tobie et Sara, nous pouvons imaginer qu'ils en avaient, comme Tobith et Anne, comme toutes les familles. Mais nous pouvons aussi imaginer qu'ils sont restés bien unis jusqu'à la fin de leur vie, puisque nous avons vu leur mariage naître et grandir dans l'intimité de Dieu. « Béni sois-tu, Dieu de nos pères ; béni soit ton nom dans toutes les générations, à jamais », récitent-ils la nuit de noces. « Daigne me faire miséricorde, ainsi qu'à elle, et nous mener ensemble à un âge avancé » (Tb 8, 7)

Saint Jean Paul II, « le pape de la famille » [21], comparait un jour l'amour sponsal du Cantique des Cantiques à l'amour de Tobie et de Sara. Les époux du Cantique, disait-il, « se déclarent mutuellement, avec des mots brûlants, leur amour humain. Les nouveaux époux du livre de Tobie demandent à Dieu de savoir répondre à l'amour » [22]. En faisant le rapprochement entre ces deux portraits de l'amour conjugal, il voulait susciter une question : lequel des deux en est le meilleur reflet ? La réponse est simple : les deux. Le jour où deux cœurs se rencontrent, leur vocation acquiert un visage frais et jeune, comme celui des époux du Cantique. Et ce visage retrouve sa jeunesse chaque fois que, tout au long de la vie, l'un et l'autre entendent de nouveau l'appel à répondre à l'amour. Dans ce cas, cet amour est fort comme la mort [23].

Carlos Ayxelà

[Retour au sommaire](#)

[1]. *Chemin*, n° 27.

[2]. *Quand le Christ passe*, n° 30. Cf. les nos 22-30 de l'homélie « Le mariage, vocation chrétienne ».

[3]. Juan Ramon Jimenez, Madrid 1918.

[4]. *Chemin*, n° 27. Cf. aussi *ibidem*, n° 360.

[5]. Cf. saint Josémaria, *Notes intimes*, n° 1967 (10 octobre 1932) dans A. Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. 1, Le Laurier, Paris 2001, p. 477.

[6]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une méditation, 12 octobre 1947, dans *Quand il nous parlait en chemin*, p. 38 (AGP, Bibliothèque, P18).

[7]. Cf. *ibid.* « C'est la formule, précédée d'une invocation à la Sainte Vierge, que j'ai établie à titre de bénédiction du voyage : *Beata Maria intercedente, bene ambules : et Dominus sit in itinere tuo, et Angelus eius comitetur tecum.* Sur ce chemin que tu commences maintenant, que le Seigneur soit toujours auprès de toi et que son ange t'accompagne.

[8]. C'est pourquoi saint Jean Paul II appelait le mariage le « sacrement primordial » (cf. Audience, 20 octobre 1982 ; 23 mai 1984).

[9]. F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 14 février 2017, n° 25.

[10]. Pape François, Audience, 2 septembre 2015.

[11]. J. Maragall, "Elogio del vivir" en *Vida escrita*, Madrid, Aguilar, 1959, p. 105.

[12]. *Quand le Christ passe*, n° 43.

[13]. S. Marai, *El último encuentro*, Salamandra, Barcelone, 2007, p. 107.

[14]. F. Ocariz, *Lettre pastorale*, 4 juin 2017.

[15]. *Quand le Christ passe*, n° 24.

[16]. « A los árboles altos », chanson populaire à laquelle saint Josémaria fait allusion dans *Chemin*, n° 145.

[17]. C.S. Lewis, *Los cuatro amores*, Rialp, Madrid 1991, p. 135.

[18]. *Quand le Christ passe*, n° 23.

[19]. *Ibid.* n° 26

[20]. *Ibid.* n° 27.

[21]. Pape François, Homélie lors de sa canonisation, 27 avril 2014.

[22]. Saint Jean Paul II, Audience, 27 juin 1984.

[23]. Cf. *ibid.*, et Ct 8, 6.

8. Pères et mères plus que jamais - *La vocation des enfants*

La mère de Jacques et de Jean s'approche de Jésus. Elle a une confiance énorme en lui. À ses gestes, le Seigneur devine qu'elle souhaite formuler une demande. Aussi l'interroge-t-il directement : « Que veux-tu ? » Elle va droit au but : « Ordonne que mes deux fils que voici siègent, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ton Royaume » (Mt 20, 21). Jésus a dû sourire de la demande passionnée de cette mère. Il devait accorder plus tard quelque chose d'encore plus audacieux que ce dont elle rêvait pour ses enfants. Il leur a offert une demeure dans son cœur et une mission universelle et éternelle.

L'Église, alors à peine en train de naître, connaît de nos jours une nouvelle impulsion apostolique. Par le ministère des derniers Souverains Pontifes le Seigneur la conduit vers une « évangélisation toujours renouvelée » [1]. C'est une des notes dominantes de l'entrée dans le troisième millénaire. La famille n'est pas un sujet passif de cette aventure. Bien au contraire, les parents et les grands-parents en sont des acteurs et se trouvent en première ligne sur le front de l'évangélisation. La famille, en effet, est « le lieu de naissance de l'amour ; c'est là que l'Amour de Dieu se manifeste pour la première fois dans notre vie, indépendamment de nos actions » [2]. C'est en famille que nous apprenons à prier avec des mots dont nous nous servirons tout au long de notre vie ; en famille que prend forme la manière dont les enfants vont regarder le monde, les personnes, les choses [3]. C'est pourquoi le foyer est appelé à être l'atmosphère adéquate, la bonne terre où Dieu peut lancer la semence, de sorte que celui qui écoute sa parole et la met en pratique porte du fruit à raison de cent, soixante ou trente pour un (Mt 13, 23).

Parents de saints

Saint Josémaria était un jeune prêtre lorsque Dieu lui a montré le panorama immense de sainteté que l'Opus Dei était appelé à ouvrir dans le monde. Sa mission lui apparaissait comme une tâche à remplir sans délai. Il demandait pour cela à son directeur spirituel de lui permettre de grandir en prière et en pénitence. Il lui écrivait, pour justifier cette exigence : « C'est Dieu qui me le demande, pensez-y et, en outre, il est nécessaire que je sois saint et père, maître et guide de saints [4] » Ces mots peuvent s'appliquer, dans une certaine mesure, à n'importe quel père ou mère de famille, parce que,

pour être authentique, la sainteté doit être partagée, et tout éclairer. C'est pourquoi si nous aspirons pour de vrai à la sainteté, chacun de nous est appelé à devenir « saint et père, maître et guide de saints ».

Saint Josémaria a commencé à parler très tôt de vocation au mariage [5]. L'expression était surprenante, il le savait, mais il était convaincu que le mariage est un véritable chemin de sanctification et que l'amour conjugal vient de Dieu. Il disait, non sans audace : « Je bénis des deux mains cet amour-là, et quand on me demande pourquoi je dis des deux mains, je réponds aussitôt que c'est faute d'en avoir quatre [6]. »

La mission des parents ne se limite pas à accueillir les enfants que Dieu leur donne : elle se poursuit tout au long de leur vie, avec le Ciel pour horizon final. Si l'affection des parents envers leurs enfants peut sembler parfois fragile et imparfaite, le lien de la paternité et de la maternité est *de facto* si profondément enraciné en eux qu'il permet un don de soi illimité : toute mère prendrait volontiers la place d'un de ses enfants qui souffre sur un lit d'hôpital.

La Sainte Écriture regorge de mères et de pères se sentant privilégiés et fiers des enfants reçus de Dieu en cadeau. Abraham et Sara ; la mère de Moïse ; Anne, la mère de Samuel ; la mère de sept frères Maccabées ; la Cananéenne qui prie Jésus pour sa fille ; la veuve de Naïm, Élisabeth et Zacharie ; et, très spécialement, la Vierge Marie et saint Joseph. Nous pouvons avoir confiance en ces intercesseurs pour prendre soin de nos familles, de sorte qu'elles soient les acteurs d'une nouvelle génération de saintes et de saints.

Nous n'ignorons pas que la maternité et la paternité sont intimement associées à la Croix et à la souffrance. À côté de grandes joies et satisfactions, le processus de maturation et de croissance des enfants comporte des difficultés, d'importance variable : des nuits sans sommeil, les révoltes de l'adolescence, des difficultés à trouver un travail, le choix de la personne avec laquelle ils vont partager leur vie, etc.

Il est particulièrement douloureux de voir les enfants prendre parfois des décisions erronées ou s'éloigner de l'Église. Les parents ont essayé de les éduquer dans la foi ; ils ont tout fait pour leur montrer l'attrait de la vie chrétienne. Ils peuvent alors se poser la question suivante : Qu'avons-nous fait de mal ? Il est normal de se la poser, même s'il ne convient pas de s'y attarder. Certes, les parents sont les principaux responsables de l'éducation de leurs enfants, mais ils ne sont pas les seuls à avoir une influence sur eux : l'atmosphère qui les entoure peut leur présenter des façons de voir la vie sous

un jour plus attrayant et convaincant ; ou leur présenter le monde de la foi comme trop lointain. Et, par-dessus tout, les enfants gardent leur liberté, qui peut les amener à suivre un chemin plutôt qu'un autre.

Il peut tout simplement arriver que les enfants aient besoin de prendre un peu de recul pour redécouvrir sous un nouveau jour ce qu'ils ont reçu. Entretemps, il s'impose d'être patient : même s'ils se trompent, il faut les accepter pour de bon, s'assurer qu'ils en sont conscients et éviter de les harceler, car cela pourrait les éloigner encore plus. « Tant de fois, il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre ; prier et attendre avec patience, douceur, magnanimité, miséricorde [7]. »

Dans tous les cas, pour une mère ou un père il n'est pas simple ni automatique d'accepter la liberté de leurs enfants lorsque ceux-ci grandissent. Car ils peuvent alors prendre des décisions, y compris bonnes en soi, différentes de celles qu'ils prendraient eux-mêmes. Si jusqu'alors les enfants ont eu besoin d'eux pour tout, les parents pourraient penser que, désormais, ils ne seront que de simples spectateurs de leur vie. Cependant, même si cela semble paradoxal, c'est dans ces moments-là qu'ils ont plus que jamais besoin d'eux. Ceux qui leur ont appris à manger et à marcher peuvent continuer d'accompagner la croissance de leur liberté, alors qu'ils ouvrent leur propre chemin dans la vie. Les parents sont appelés à devenir des maîtres et des guides.

Maîtres de saints

Un maître est quelqu'un qui enseigne une science, un art ou un métier. Les parents sont des maîtres, souvent sans s'en rendre compte. Comme par osmose, ils transmettent à leurs enfants bien des choses qui les accompagneront toute leur vie durant. En particulier, ils ont la mission de les éduquer à l'art le plus important : aimer et être aimé. Sur ce chemin, l'une des leçons les plus difficiles est celle de la liberté.

Pour commencer, les parents doivent les aider à surmonter certains préjugés qui peuvent de nos jours sembler évidents, comme l'idée que la liberté consiste à « agir selon ses caprices, en opposition à toute norme » [8]. Néanmoins, le vrai défi à relever consiste à éveiller chez leurs enfants le goût du bien, avec patience, selon un plan incliné : pour qu'ils ne se limitent à pas à saisir la difficulté d'agir dans le sens indiqué par leurs parents mais qu'ils soient « capables de se réjouir du bien » [9]. Sur le chemin de leur croissance, les enfants n'apprécient pas à sa juste valeur ce qu'ils apprennent. Certes, les parents doivent souvent apprendre à mieux éduquer leurs enfants : personne ne sait être père et mère en naissant. Cependant, malgré les défaillances

éventuelles de l'éducation, avec le temps les enfants apprécient davantage ce qu'ils ont reçu, comme pour le conseil répété par sa mère à saint Josémaria : « Bien des années plus tard, je me suis rendu compte que ces mots recelaient une raison profonde [10]. »

Tôt ou tard, les enfants finissent par découvrir à quel point leurs parents les ont aimés et ont été des maîtres de vie pour eux. Un des grands auteurs du XIXe siècle l'a exprimé avec une grande lucidité : « Il n'y a rien de plus noble, de plus fort, de plus sain et de plus utile dans la vie qu'un bon souvenir, surtout quand il s'agit d'un souvenir d'enfance, du foyer paternel. [...] Celui qui en fait provision pour son avenir est sauvé. Et même si nous n'en gardons qu'un seul, ce souvenir pourrait un jour être notre salut [11]. » Les parents savent que leur mission consiste à semer et à attendre avec patience que leurs soucis continuels portent du fruit, même s'ils n'arrivent pas à le voir.

Guides de saints

Un guide est celui qui conduit en apprenant aux autres à suivre ou à frayer un chemin. Pour mener à bien cette tâche il faut connaître le terrain et, ensuite, accompagner ceux qui le parcourent pour la première fois. Les bons maîtres nourrissent la tête et savent réchauffer le cœur : Salomé, la femme de Zébédée, a accompagné ses enfants sur la route du Christ, elle les a placés devant quelqu'un qui pouvait donner un sens à leur vie et la remplir de joie ; elle était au pied de la Croix. C'est seulement là qu'elle a réussi à être avec Jean. Néanmoins, Jacques devait plus tard être le premier apôtre à donner sa vie pour Jésus. Elle était aussi au tombeau, à l'aube du dimanche, avec Marie Madeleine. Jean l'a suivie peu après.

Tout guide doit parfois affronter des passages compliqués, comportant des défis, dont la réponse à un appel de Dieu. Accompagner les enfants au moment où ils doivent discerner leur vocation est une partie importante de l'appel spécifique des parents. Il est compréhensible qu'ils aient peur devant ce pas. Mais cette peur ne doit pas paralyser un guide. « Peur ? Quelques mots de saint Jean, dans sa première épître, au chapitre quatre, sont bien gravés dans mon âme. Il dit : *Qui autem timet, non est perfectus in caritate* (1 Jn 4, 18). Celui qui a peur ne sait pas aimer. Vous, vous savez tous aimer, donc vous n'avez pas peur. Peur de quoi ? Tu sais aimer ; par conséquent n'aie pas peur. En avant ! » [12]

Il va sans dire que le premier souci d'une mère ou d'un père est le bonheur de ses enfants. Cependant, il arrive souvent qu'ils se forment eux-mêmes une idée de la nature de ce bonheur. Parfois, ils conçoivent leur avenir

professionnel sans parfaite correspondance avec les talents de leurs enfants. D'autres fois, ils souhaitent qu'ils soient bons, mais « sans exagération ». Ils oublient peut-être ainsi la radicalité parfois déconcertante de l'Évangile. C'est pourquoi il sera inévitable, à plus forte raison s'ils leur ont donné une profonde éducation chrétienne, que « chaque enfant nous surprenne par les projets qui jaillissent de cette liberté, qui sortent de nos schémas, et il est bon qu'il en soit ainsi. L'éducation comporte la tâche de promouvoir des libertés responsables » [13].

Les parents connaissent très bien leurs enfants ; habituellement mieux que quiconque. Comme ils souhaitent pour eux ce qu'il y a de mieux, il est logique et bon qu'ils se demandent si leurs choix les rendront heureux et qu'ils envisagent leur avenir de façon « réaliste » [14], animés du désir de les protéger et de les aider. C'est pourquoi lorsque leurs enfants commencent à entrevoir un éventuel appel de Dieu, les parents se trouvent devant la très belle tâche de les orienter avec le maximum de prudence. Lorsque saint Josémariamaria a parlé à son père de sa vocation, celui-ci lui a dit : « Penses-y un peu plus... », tout en ajoutant aussitôt : « Je ne m'y opposerai pas [15]. » Entretemps, ils essaieront d'apporter un peu de réalisme et de bon sens aux décisions spirituelles de leurs enfants, étant donné que les parents ont besoin d'apprendre à respecter leur liberté et à découvrir l'action de la grâce de Dieu dans leur cœur, afin de ne pas faire, volontairement ou non, obstacle aux plans de du Seigneur.

D'autre part, les enfants ne se rendent souvent pas compte de la secousse que leur vocation peut supposer pour leurs parents. Saint Josémariamaria disait que la seule fois où il a vu son père pleurer c'est précisément lorsqu'il lui a communiqué qu'il voulait être prêtre[16]. Une grande générosité est nécessaire chez les parents pour accompagner leurs enfants sur un chemin qui s'oriente différemment de ce qu'ils avaient prévu. Qu'ils aient du mal à renoncer à leurs propres plans n'a rien de surprenant. En même temps, Dieu ne se montre pas moins exigeant avec les parents : leur souffrance, très humaine, peut aussi être très divine, avec la grâce de Dieu.

Ces secousses peuvent d'ailleurs être les amener à se rendre compte que, comme saint Josémariamaria avait l'habitude de le dire, les enfants doivent à leurs parents quatre-vingt-dix pour cent de l'appel à aimer Dieu de tout leur cœur[17]. Dieu connaît bien le sacrifice que peut supposer d'accepter leur décision avec affection et liberté. Nul autant que lui, qui a livré son Fils pour notre salut, n'est capable de le comprendre.

En acceptant généreusement l'appel de leurs enfants, sans les garder pour

eux, les parents attirent les bénédictions du Ciel sur un grand nombre de gens. En réalité, cette histoire se répète tout au long des siècles. Lorsque Jésus a appelé Jean et Jacques à le suivre en abandonnant tout, ils étaient en train d'arranger leurs filets. Zébédée est resté avec les filets, peut-être un tantinet contrarié, mais il a les a laissés partir. Peut-être a-t-il eu besoin d'un peu de temps pour se rendre compte que Dieu entrait dans sa famille. Mais, à la fin, quelle n'a pas été sa joie de les voir heureux dans cette nouvelle pêche, dans la « mer sans rivage » de l'apostolat !

Plus nécessaires que jamais

Lorsqu'une fille ou un fils prend une décision importante dans sa vie, ses parents lui sont plus nécessaires que jamais. Même s'ils sont loin, une mère ou un père sont souvent capables de découvrir une ombre de tristesse chez leurs enfants, de même qu'ils sont capables de percevoir sa joie authentique. C'est pourquoi ils peuvent les aider, de façon irremplaçable, à être heureux et fidèles.

Pour mener à bien cette nouvelle tâche, la première chose est peut-être de reconnaître le don qu'ils ont reçu. En y pensant en la présence de Dieu, ils pourront découvrir que « ce n'est pas un sacrifice pour eux ; pas plus que ce n'est un sacrifice de le suivre pour ceux que le Seigneur appelle. Bien au contraire, c'est un honneur immense, un motif de grand, de saint orgueil, le signe d'une prédilection, une marque d'affection toute particulière » [18]. Ils ont eux-mêmes rendu possible leur vocation, qui fait suite au cadeau de la vie. C'est pourquoi saint Josémariam leur disait : « Je vous félicite, parce que Jésus a pris ces morceaux de votre cœur — tout entiers — pour lui seul... pour lui tout seul ! [19]»

La prière des parents devant le Seigneur prend alors une grande importance. Que d'exemples de cette charmante intercession ne trouvons-nous pas dans la Bible et dans l'histoire ! Par sa prière confiante et insistante pour la conversion de son fils Augustin, sainte Monique est peut-être l'exemple le plus connu ; mais en réalité les histoires sont innombrables. Derrière toute vocation " il y a toujours la prière forte et intense de quelqu'un : d'une grand-mère, d'un grand-père, d'une mère, d'un père, d'une communauté... [...] Les vocations naissent dans la prière et de la prière ; et elles ne peuvent persévérer et porter du fruit que dans la prière" [20]. Une fois emprunté, parcourir le chemin jusqu'au bout dépend dans une large mesure de la prière de ceux qui aiment les plus les personnes concernées.

En plus de la prière, la proximité. Voir les parents s'impliquer dans leur nouvelle mission dans la vie est d'un grand secours pour fortifier la fidélité

des enfants. Souvent, les parents réclament, même sans le dire explicitement, de donner un coup de main et perçoivent à quel point leur fille ou leur fils est heureux sur le chemin du don de soi. Ils ont besoin de toucher du doigt la fécondité de leur vie. Parfois ce seront les enfants eux-mêmes qui, sympathiquement, leur demanderont leur vie, sous forme de conseil, d'aide, de prière. Combien d'histoires de pères et de mères qui ont découvert leur vocation à la sainteté grâce à la vocation de leurs enfants

Les fruits de la vie et du don de soi de Jacques et de Jean sont incalculables. En revanche, nous pouvons affirmer que ces deux colonnes de l'Église doivent à leur mère et à leur père l'essentiel de leur vocation. Jacques a porté l'Amour de Dieu jusqu'aux confins de la terre et Jean l'a proclamé par des mots qui comptent parmi les pages les plus belles jamais écrites sur cet Amour. Nous tous, qui avons reçu la foi grâce à leur générosité, nous pouvons éprouver une profonde reconnaissance envers ces époux de la mer de Galilée. Les noms de Zébédée et de Salomé seront prononcés, avec celui des apôtres, jusqu'à la fin des temps.

« Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps livré pour vous[21]. » Les mères et les pères qui aiment Dieu et ont vu un de ses enfants se donner entièrement à lui, comprennent tout spécialement les mots du Seigneur dans la consécration de la messe. Dans une certaine mesure, ils les vivent dans leur propre vie. Ils ont livré un enfant pour que d'autres aient une nourriture, pour qu'ils vivent. Ainsi, leurs enfants multiplient en quelque sorte leur maternité ou leur paternité. En répondant « oui » une nouvelle fois, ils s'unissent à l'œuvre de la Rédemption, consommée par le « oui » de Jésus dans sa Passion et qui avait commencé, dans un foyer bien simple, par le « oui » de Marie.

Diego Zalbidea

[Retour au sommaire](#)

[1]. Saint Paul VI, Exhort. ap. *Evangelii nuntiandi* (8 décembre 1975), n° 82. Cf. aussi saint Jean Paul II, Lettre ap. *Novo millennio ineunte* (6 janvier 2001), n° 40 ; Benoît XVI, Homélie lors de l'ouverture du Synode des évêques sur la nouvelle évangélisation, 7 octobre 2012 ; pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n° 27.

[2]. F. Ocariz, Lettre pastorale, 4 juin 2017.

[3]. *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 1666.

[4]. Saint Josémaria, Notes intimes, n° 1725, cité dans Andrés Vázquez de

Prada, *Le Fondateur de l'Opus Dei*, vol. I, Le Laurier, Paris 2001, p. 555.

[5]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 27.

[6]. Saint Josémaria, *Amis de Dieu*, n° 184.

[7]. Pape François, Audience générale, 4 février 2015.

[8]. F. Ocariz, Lettre pastorale, 9 janvier 2018, n° 5.

[9]. Julio Diéguez, *Atteindre tous les aspects de la personne humaine – Le rôle du cœur (I)*, opusdei.fr.

[10]. Saint Josémaria, Notes prises lors d'une réunion de famille, 17 février 1958, citées dans S. Bernal, *Mgr Escriva de Balaguer, Portrait du fondateur de l'Opus Dei*, Paris 1978, Ed. S.O.S.

[11]. Dostoïevski, F., *Les frères Karamazov*, épilogue.

[12]. Saint Josémaria, Notes prises lors d'une rencontre avec des jeunes, novembre 1972. Citées dans *Deux mois de catéchèse*, 1972, vol. 1, p. 416 (AGP, bibliothèque, P04).

[13]. Pape François, Exhort. ap. *Amoris lætitia*, 19 mars 2016, n° 262. Saint Josémaria présentait cette réalité avec un brin d'humour : « À peine un fils est-il né, que la maman pense déjà à qui elle va le marier et ce qu'ils deviendront et feront. Le papa pense aux études ou aux affaires où il va mettre son enfant. Chacun fait son roman, un roman charmant à l'eau de rose. Par la suite, l'enfant s'avère intelligent, bon, parce que ses parents sont bons et il leur dit : "Votre roman ne m'intéresse pas." Et cela provoque deux gros coups de colère » (Notes prises lors d'une rencontre avec des familles, 4 novembre 1972, dans *Construire des foyers lumineux et joyeux*, p. 133 (AGP, bibliothèque, P11)

[14]. En espagnol, « de tejas abajo ». Saint Josémaria utilisait souvent cette expression pour évoquer le souci logique des parents pour la prospérité humaine de leurs enfants. Cf. par exemple, X. Echeverria, *Memoria del Beato Josemaría Escrivá*, Rialp, Madrid 2000, p. 99.

[15]. A. Sastre, *Tiempo de caminar*, Rialp, Madrid 1989, p. 52.

[16]. Cf. Andrés Vázquez de Prada, *Le Fondateur de l'Opus Dei*, vol. I, Le Laurier, Paris 2001, p. 101.

[17]. Cf. saint Josémaria, *Entretiens*, n° 104.

[18]. Saint Josémaria, *Forge*, n° 18.

[19]. Propos de saint Josémaria à l'intention de quelques familles, le 22 octobre 1960, dans A. Rodríguez Pedrazuela, *Un mar sin orillas*, Madrid, Rialp, 1999, p. 348

[20]. Pape François, Regina cœli, 21 avril 2013.

[21]. Missel romain, Prière Eucharistique.

9. Est-ce que je verrai juste ? - *Nous sommes accompagnés dans l'Église*

Les apôtres sont restés tout pensifs après avoir assisté à la rencontre de Jésus avec le jeune homme riche et à son dénouement : car ce garçon «s'en alla tout triste» (cf. Mt 19, 22). Il est probable que le regard de Jésus les ait déconcertés, un regard non pas triste mais peiné : « Un riche entrera difficilement dans le royaume des Cieux ». Comme en d'autres occasions semblables, Pierre se fait le porte-parole du sentiment commun: « Voici que nous avons tout quitté pour te suivre : quelle sera donc notre part ? Se faisant l'écho de ces mots et avec la même familiarité, celle d'un bon ami, saint Josémaria s'adressait au Seigneur à un moment difficile pour l'Œuvre : « Que vas-tu faire de nous maintenant? Tu ne peux pas laisser à l'abandon ceux qui ont mis leur confiance en toi ! » [1]

Qu'en sera-t-il pour moi ?

Le début d'une vocation, comme celui de n'importe quel chemin, comporte une dose d'incertitude. Lorsque Dieu permet que l'inquiétude pénètre dans notre cœur et qu'un éventuel chemin spécifique commence à se dessiner, il est logique de se demander : Est-ce bien la bonne direction pour moi ?

Qu'y a-t-il derrière ce doute ? D'entrée, une crainte somme toute normale. Crainte de la vie et de nos décisions : nous ignorons ce que l'avenir nous réserve, où ce chemin va nous conduire, puisque nous ne l'avons encore jamais parcouru. Le doute s'explique aussi par notre désir de voir juste : nous voulons que notre vie ait un sens, qu'elle laisse une empreinte ; en plus, les choses grandes et belles exigent le meilleur de nous-mêmes et nous ne voulons pas nous précipiter. Cela dit, la raison la plus profonde est à la fois plus mystérieuse et plus simple : Dieu nous cherche et nous, nous souhaitons vivre avec lui. Habituellement, ce n'est pas Dieu qui nous fait peur, mais nous-mêmes. Fragiles, nous sommes inquiets devant un Amour aussi grand : nous pensons ne pas être à la hauteur.

Lorsque Pierre demande à Jésus : « Quelle sera notre part ? » ; lorsque saint Josémaria demande à Jésus : « Que vas-tu faire de nous maintenant ? » ; lorsqu'un chrétien demande à Jésus : « Que deviendrai-je si j'emprunte tel chemin », que répond le Christ ? Regardant notre cœur, Jésus nous dit, sur un

ton plein d'affection et de joie, que chacun de nous est un pari pour Dieu et que Dieu gagne toujours ses paris. Vivre signifie aventure, risque, limites, défis, effort, sortir du petit monde que nous contrôlons pour trouver la beauté d'investir sa vie en quelque chose de plus grand qui étanche largement notre soif de bonheur. Nous pouvons imaginer le regard enthousiaste de Jésus au moment où il prononce les mots suivants qui ont retenti et continueront de retentir dans beaucoup de cœurs : « Celui qui aura quitté, à cause de mon nom, des maisons, des frères, des sœurs, un père, une mère, des enfants, ou une terre, recevra la centuple, et il aura en héritage la vie éternelle » (Mt 19, 29). Dieu seul donne en surabondance.

Ceci étant dit, il ne s'agit pas d'attendre une révélation éblouissante ou un plan tracé dans les moindres détails. Dieu a pensé à nous, mais il compte aussi sur notre initiative. « Lorsque quelqu'un est dans l'incertitude quant à l'existence d'un appel particulier de Dieu, il doit certainement demander à l'Esprit Saint « des lumières pour voir » sa vocation. Mais si la personne en question et ceux qui doivent intervenir dans le discernement de la vocation (direction spirituelle, etc.) ne voient aucune donnée objective contraire, et si la Providence [...] a conduit la personne à faire cette expérience, en plus de continuer de demander à Dieu « des lumières pour voir », il est important, plus important encore, pensons-nous, qu'elle lui demande « des forces pour vouloir » afin que sa vocation éternelle se configure à l'aide de ces forces qui élèvent la liberté dans le temps » [2].

Nous ne sommes pas seuls : l'Église est un chemin

Dans ce processus de discernement de la vocation, nous ne sommes pas seuls, parce que toute vocation chrétienne naît et grandit dans l'Église. Par son intermédiaire, Dieu nous attire vers lui et nous appelle ; c'est l'Église elle-même qui nous accueille et nous accompagne dans notre cheminement vers Dieu.

L'Église attire. Tout au long de l'histoire, Dieu se sert de personnes dont l'existence creuse un sillon profond, ouvrant ainsi à autrui des chemins au don de soi. Leur vie, leurs idéaux, leurs enseignements nous inspirent, nous secouent ; ils nous tirent de notre égoïsme et nous appellent à une vie plus pleine, toute d'amour. Cet appel fait partie des plans de Dieu, de l'action de l'Esprit Saint qui nous prépare le chemin.

L'Église appelle. Dieu « ne nous demande pas notre permission pour nous « compliquer la vie ». Il s'y introduit et... voilà tout ! » [3] Pour ce faire, il escompte que ses enfants osent s'inviter mutuellement à considérer sérieusement la possibilité de lui donner leur vie. Jésus-Christ a comparé le

royaume de Dieu à un grand banquet auquel Dieu veut que tous les hommes participent, y compris ceux qui, à première vue, ne semblaient pas y être invités (cf. Lc 14, 15-24). *De facto*, Dieu compte d'ordinaire sur *une invitation externe* pour faire retentir sa voie dans le cœur de quelqu'un.

Toutes les vocations chrétiennes, si elles trouvent une réponse pleine d'amour, conduisent à la sainteté. C'est pourquoi, pour chacun la meilleure vocation est sa propre vocation. Cela dit, aucun chemin n'est fermé *a priori*. La vie vers Dieu dans le mariage ou dans le célibat est, par principe, à la portée de tout le monde. Notre biographie, notre histoire personnelle se fraye son chemin et nous conduit à tel ou tel carrefour. Le choix dépend de la liberté personnelle : voilà le choix de Dieu. Le Christ nous veut libres : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite... » (Mt 16, 24) ; « si tu veux être parfait... » (Mt 19, 21).

Or, qu'est-ce qui amène à choisir une vocation particulière parmi les différentes possibilités ? La liberté est en quête d'horizons vastes, divins, d'amour. Saint Ignace d'Antioche disait que « le christianisme n'est pas une affaire de persuasion mais de grandeur » [4]. Il suffit de le proposer dans toute sa beauté et sa simplicité, par la vie et par le discours, pour qu'il attire par sa propre force les âmes, pourvu qu'elles se laissent interpeler par le Christ (cf. Mc 10, 21). À l'intérieur de chacun retentit quelque chose de très intime et profond, un peu inconnu, voire mystérieux pour lui, qui entre en harmonie avec la proposition d'emprunter un chemin dans l'Église. Les Grecs l'affirmaient déjà : « Le semblable seul peut connaître le semblable » [5]. La vie authentique d'autres chrétiens nous appelle à nous approcher de Jésus et à lui donner notre cœur. Nous voyons un exemple de sainteté chez nos proches et nous pensons : « Peut-être moi aussi... ». C'est le « venez et voyez » de l'Évangile, qui nous interpelle ici et maintenant (Jn 1, 46).

L'Église nous accueille et nous accompagne. Tout individu normal peut, même sans ressentir un appel particulier, s'embarquer dans une vie de service, de don de soi : dans le célibat ou dans le mariage, dans le sacerdoce, dans l'état religieux. Le discernement sur sa vocation personnelle doit tenir compte de sa droiture d'intention, de ses qualités et de son aptitude.

Ce discernement requiert l'aide d'autrui : en particulier celle de la direction spirituelle. La délibération de celui qui gouverne l'institution particulière en question est aussi requise. Car la mission d'accueillir de la part de l'Église, consiste aussi à s'assurer que chacun trouve sa place. Si nous y pensons, le fait qu'à l'heure de faire un projet pour notre vie nous puissions compter sur des personnes de confiance qui, à leur tour, nous font confiance

est une bénédiction de Dieu. Et qui, nous connaissant profondément ainsi que notre situation, puissent dire du fond de leur conscience : « Courage, tu en es capable », tu as les conditions ou les talents nécessaires pour cette mission, qui est peut-être la tienne ; tu peux donc l'accepter si tu la veux réellement. Ou bien qui puissent nous dire, là aussi du fond de leur conscience : « Peut-être celui-là n'est pas ton chemin ».

La vocation est toujours une *win-win situation*, une situation dans laquelle tout le monde est gagnant. Ce qu'il y a de mieux pour chacune de parties en présence : la personne et l'institution ecclésiale. Dieu le Père suit chacune de ces histoires personnelles par sa providence pleine d'amour. L'Esprit Saint a fait en sorte que, dans l'Église, apparaissent des institutions et des chemins de sainteté pouvant canaliser les énergies des individus et les aider. L'Esprit Saint pousse aussi certaines personnes, à des moments précis de leur vie, à vivifier par le don d'elles-mêmes ces canaux dans l'Église.

Le saut de la foi : faire confiance à Dieu

À la vue de la foule qui le suit, Jésus demande à Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour qu'ils aient à manger ? » (Jn 6, 5). Les apôtres sont bien conscients d'être sans ressources. Ils n'ont que les cinq pains d'orge et les deux poissons d'un jeune garçon présent sur place. Jésus, prenant ces pains, a donné à manger à tout le monde et il en restait tellement qu'il a dit aux disciples : « Rassemblez les morceaux en surplus, pour que rien ne se perde » (v. 12). Jésus seul peut faire en sorte que rien ne se perde de notre vie, que tout profite à l'humanité entière ; à condition que nous lui confiions tout ce que nous avons. Il fait alors des merveilles dont nous sommes les premiers destinataires.

Faire confiance à Dieu et lui ouvrir les portes de notre vie nous amène à nous émouvoir avec lui devant la foule affamée de lui, semblable à des brebis sans berger. Et à reconnaître qu'il compte sur nous pour apporter son amour à tous ces gens. Enfin, à nous mettre en marche, car il s'agit de quelque chose allant au-delà de tout ce que nous aurions pu imaginer par nous-mêmes. Nous mettre en route, conscients qu'avec l'aide de Dieu nous irons de l'avant : en nous abandonnant entre ses mains, en ayant une confiance absolue en lui. Or, comme Dieu ne s'impose pas, *le saut de la foi* devient indispensable : » Pourquoi ne te donnes-tu pas à Dieu une fois pour toutes..., pour de bon..., à l'instant même ? » [6]

Il va sans dire qu'il faut bien réfléchir. C'est ce que l'Église appelle un temps de discernement. Cependant, n'oublions pas que « le discernement n'est pas une autoanalyse intimiste, une introspection égoïste, mais une

véritable sortie de nous-mêmes vers le mystère de Dieu qui nous aide à vivre la mission à laquelle il nous a appelés pour le bien de nos frères » [7]. La vocation implique sortir de soi, sortir de sa propre zone de confort et de sécurité.

S'il faut sauter en parachute, il est essentiel que celui-ci fonctionne et s'ouvre et permette de descendre doucement. Cela dit, il faut commencer par sauter de l'avion alors que le parachute n'est pas encore ouvert. De façon analogue, la vocation suppose de vivre dans la confiance en Dieu et non dans ses propres certitudes. Évoquant les Mages d'Orient, saint Jean Chrysostome dit que « tandis qu'en Perse ils voyaient l'étoile, une fois qu'ils ont quitté la Perse, ils ont contemplé le Soleil de justice » ; or, « s'ils n'avaient pas quitté leur pays avec détermination, ils n'auraient même pas pu voir l'étoile » [8].

« Tu sais que ton chemin n'est pas clair. — Et s'il ne l'est pas, c'est qu'à ne pas suivre Jésus de tout près, tu restes dans les ténèbres. Qu'attends-tu pour te décider ? » [9] Une fois un chemin choisi, je peux le parcourir et m'y investir selon mon choix. Pour voir l'étoile il est nécessaire de se mettre en marche, car les plans de Dieu nous dépassent toujours, et vont plus loin que nous. Nous en devenons capables si nous lui faisons confiance. Dans un premier temps, nous n'y arrivons pas tout seuls : nous avons besoin de grandir. Mais pour grandir il faut croire : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5), mais avec moi vous pouvez tout.

D'où l'erreur de celui qui passerait sa jeunesse à attendre une illumination définitive sur sa vie, sans prendre de décision. D'où aussi une barrière spéciale qui existe de nos jours : les gens se font tant de selfies, chacun se voit sur tant de photos, qu'ils pensent se connaître déjà parfaitement. Cependant, pour trouver sa vraie personnalité il faut découvrir *ce que nous ne voyons pas de notre vie*, tout ce qu'elle comporte de *mystère*, de présence et d'amour de Dieu pour chacun. Vouloir vivre, c'est découvrir ce mystère et s'y abandonner, en acceptant une logique et des raisons que nous n'arrivons pas à saisir.

Les histoires de Dieu commencent petit à petit. Mais le chemin d'une confiance qui risque le tout pour le tout permet de réaliser les rêves les plus grands, les rêves de Dieu. Lorsque, en bons enfants, nous nous laissons conduire par l'Esprit Saint (cf. Rm 8, 14), notre vie prend son essor. C'est le chemin des Mages ; celui de Marie, une enfant qui deviendra la mère de Dieu et celui de Joseph, le charpentier que Dieu a adopté pour père ; celui des apôtres, qui sont passés des hésitations et des erreurs du début à la fermeté des colonnes sur lesquelles l'Église est bâtie... ; et celui de tant de chrétiens qui

nous précèdent et nous accompagnent. Qui aurait pu penser à ce mystère au tout début de sa vie ? Ce n'est qu'à la fin que nous y voyons clairement. Or, cette fin est possible parce qu'au début chacun a su quitter sa fausse sécurité pour se lancer dans les bras forts de Dieu le Père [10].

C'est pourquoi lorsque le discernement progresse et qu'une vocation spécifique prend des contours bien définis, la nécessité du saut initial de la foi pour continuer d'avancer devient une évidence : dire oui. Le discernement ne peut être contemplé que sous cet angle. Aussi l'Église a-t-elle prévue, dans sa sagesse multiséculaire, une série d'étapes à parcourir progressivement, pour en arriver à une certitude sur l'aptitude des personnes pour le chemin de leur vocation spécifique. Cette façon d'agir apporte une grande paix à l'âme et renforce la décision de faire confiance à ce Dieu qui amène chacun à se donner. Ce n'est pas de Dieu que nous doutons mais de nous-mêmes, c'est pourquoi nous avons confiance en lui et en l'Église.

De notre part, il s'agit de considérer ce que nous sommes et ce que nous pouvons pour tout offrir ensuite, comme l'explique la parabole des talents (cf. Mt 25, 14-30). Rien ne doit rester sans le faire valoir ou le partager. Telle est la clef d'une décision mûre et sincère : la disposition à se donner tout entier, à s'abandonner totalement entre les mains de Dieu, sans rien garder pur soi, accompagnée du constat qu'un tel don de soi nous comble d'une paix et d'une joie qui ne viennent pas de nous-mêmes. La profonde conviction d'avoir trouvé notre chemin peut alors s'enraciner en nous.

Au moment de discerner sa vocation, Marie a demandé à l'ange : « Comment cela va-t-il se faire puisque je ne connais pas d'homme ? (cf. Lc 1, 34 suiv.). L'ange est le messager, le médiateur qui appelle selon la voix de Dieu. Marie ne met aucune condition, mais pose une question pour voir juste. L'ange lui assure : l'Esprit Saint le fera, parce que ce que je t'ai annoncé te dépasse, mais rien n'est impossible à Dieu (v. 37). Si même Marie, notre mère, pose des questions, il semble logique que chaque chrétien demande conseil à d'autres devant la motion intérieure de l'amour de Dieu : Que dois-je faire pour lui donner ma vie ? Comment trouver le chemin qui me conduira au bonheur ? Qu'il est merveilleux de se laisser conseiller pour pouvoir répondre oui, avec une liberté rayonnante et dans une confiance totale en Dieu, pour remettre entre ces mains tout ce qui est à nous : Que tout m'advienne selon ta parole (Lc 1, 38).

Pablo Marti

[1]. Andrés Vazquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, vol. III, Le Laurier, Paris 2005, p. 33.

[2]. F. Ocariz, « La vocation à l'Opus Dei comme vocation dans l'Église », dans *L'Opus Dei dans l'Église*, Nauwelaerts, Beauvechain 1996, p. 117.

[3]. Saint Josémaria, *Forge*, n° 902.

[4]. Saint Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains*, n° 3 (PG 5, c. 690).

[5]. Aristote, *De anima* I, 2.

[6]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 902.

[7]. Pape François, Exhort. ap. *Gaudete et exultate*, 19 mars 2018, n° 175.

[8]. Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur Saint Matthieu*, VII, 5 (PG 57, c. 78).

[9]. *Chemin*, n° 797.

[10]. Cf. *Chemin de Croix*, 7ème station

III. FIDELITÉ “Je vous ai choisis pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure”

10. Nous sommes des apôtres !

Capharnaüm est le lieu où débute l’aventure apostolique que Jésus a inaugurée dans le monde. Nous savons qu’au moins quatre des douze apôtres étaient des pêcheurs de cette ville. « Quand le Seigneur les appela, les premiers apôtres se trouvaient près de la vieille barque, occupés à raccommo­der leurs filets déchirés. Le Seigneur leur dit de le suivre ; et eux, « statim » — immédiatement, « relictis omnibus » — abandonnant toute chose, oui, tout ! ils le suivirent... [1]

Jésus appelle les premiers apôtres avec des mots qui dessinent un plan destiné à changer le cours de l’histoire. « Venez à ma suite. Je vous ferai devenir pêcheurs d’hommes » (Mc 1, 16-17). Il ne donne pas d’autres précisions. Ils continueront d’être des pêcheurs, mais, désormais, ils vont pêcher une autre espèce de « poissons ». Ils vont connaître d’autres « mers » sans pour autant perdre l’acquis de leur travail. Certains jours le vent sera favorable et la prise abondante, mais d’autres seront peu brillants, les apôtres ne prendront rien ou si peu qu’ils auront l’impression de regagner la rive les mains vides. Or, ce qui est déterminant, ce n’est pas le volume de la prise ou l’opinion des hommes, succès ou échec ; mais ce qu’ils vont devenir. Dès le début, Jésus veut qu’ils saisissent leur nouvelle identité, car il ne les convoque pas uniquement pour faire quelque chose de bon, une belle tâche, un travail extraordinaire, mais pour accomplir une mission : être des « pêcheurs d’hommes ».

C’est pour l’Évangile que je fais tout

Répondre à l’appel de Dieu reconfigure notre identité. « C’est une vision nouvelle de la vie », disait saint Josémari­a. Savoir que Jésus en personne nous invite à participer à sa mission allume chez chacun le désir de « consacrer ses plus nobles énergies à une activité qui, avec la pratique, prend la consistance d’un vrai métier ». Ainsi, peu à peu, « la vocation nous conduit, sans que nous

nous en rendions compte, à adopter dans la vie une position que nous maintiendrons avec enthousiasme et joie, remplis d'espérance jusque dans l'épreuve même de la mort » [2]. Cette mission, qui rend heureux, modèle progressivement notre manière d'être, d'agir et de voir le monde.

Mgr Ocariz l'a rappelé en des mots fort expressifs : « Nous ne faisons pas de l'apostolat, nous sommes apôtres ! [3] » La mission apostolique ne prend pas uniquement un peu de temps ou certains aspects de notre vie, mais elle s'étend à tout : sa portée est de 360 degrés. Saint Josémaria le rappelait dès le début aux membres de l'Œuvre : « N'oubliez pas, mes enfants, que nous ne sommes pas seulement des âmes qui s'unissent à d'autres âmes pour faire quelque chose de bon. C'est beaucoup... mais c'est peu. Nous sommes des apôtres qui remplissons *un mandat impératif du Christ* [4]. »

« Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! » écrit saint Paul (1 Co 9, 16-23). Ce cri jaillit du fond de son âme. Pour lui, cet élan d'amour est à la fois une invitation et un devoir : « Certes, si je le fais de moi-même, je mérite une récompense. Mais je ne le fais pas de moi-même, c'est une mission qui m'est confiée. » C'est pourquoi il attend pour seule récompense d'« annoncer l'Évangile sans rechercher aucun avantage matériel », parce qu'il se voit comme « l'esclave de tous afin d'en gagner le plus grand nombre possible ». Souvent, il ouvre son cœur : il est le dernier parmi les apôtres ; indigne et sans mérite, mais apôtre. Dès lors, pour lui toutes les circonstances sont apostoliques, et c'est ainsi qu'il souhaite être vu : « Paul, serviteur du Christ Jésus, appelé à être apôtre, mis à part pour l'Évangile » (Rm 1, 1).

De façon analogue, pour un chrétien l'apostolat n'est pas simplement « une tâche » ou une activité requérant plusieurs heures par jour, même pas « un travail important » : c'est une nécessité jaillie d'un cœur devenu « un seul corps et un seul esprit » [5] avec Jésus, avec toute son Église. « Le titre d'apôtre n'est pas et ne peut pas être un titre honorifique. Il engage concrètement et même dramatiquement toute l'existence du sujet concerné [6]. » Nous aurons parfois besoin d'être encouragés, d'autres fois nous demanderons conseil pour réussir dans notre effort d'évangélisation. Mais, dans tous les cas, nous savons que notre appel est un don de Dieu. C'est pourquoi nous lui demandons que l'apostolat jaillisse de notre cœur comme l'eau coule de sa source (cf. Jn 4, 14).

Sel, lumière et levain du monde

Pour expliquer à ses disciples la mission qu'ils allaient accomplir dans le monde, le Seigneur se servait souvent de paraboles : « Vous êtes le sel de la terre... vous êtes la lumière du monde », leur a-t-il dit un jour (cf. Mt 5, 13-

14). Un autre jour, il leur parle du levain, bien peu de chose en soi, mais est capable de faire lever la pâte (cf. Mt 5, 33). Tels doivent être les apôtres de Jésus : sel qui réjouit, lumière qui oriente, levain qui fait lever la pâte. C'est ainsi que saint Josémaria a vu lui aussi l'apostolat de ses filles et de ses fils : « Tu as reçu l'appel de Dieu pour un chemin spécifique : être présent à tous les carrefours du monde, étant toi-même plongé en Dieu. Être sel, être lumière du monde. Pour éclairer, donner de la saveur, faire lever, pour donner la croissance [7]. »

Comme tant de chrétiens courants, Les fidèles de l'Opus Dei réalisent leur apostolat au milieu du monde, avec naturel et discrétion. Même si cela a donné lieu à des incompréhensions, ils ne cherchent *de facto* qu'à transposer dans leur vie ces paraboles du Seigneur. En effet, le sel ne se voit pas, s'il est bien dilué dans les plats, sans former des grumeaux ; il relève les aliments qui, autrement, seraient insipides, même s'ils sont d'une bonne qualité. Il en est de même du levain : il donne du volume au pain, sans se faire remarquer. La lumière, quant à elle, se place « sur le lampadaire et elle brille pour tous », toujours « devant les hommes » (Mt 5, 15-16). Or, elle n'attire pas l'attention sur elle-même mais sur ce qu'elle éclaire. Un chrétien est à l'aise avec les autres, il en partage les attentes et les projets. Qui plus est, « nous devons nous sentir mal à l'aise quand nous ne sommes pas—sel et lumière du Christ—au milieu des gens » [8]. En outre, cette ouverture suppose d'être en rapport avec ceux qui ne pensent pas comme nous, en étant prêt à laisser dans les cœurs l'empreinte de Dieu [9], de la manière qu'il nous suggérera lui-même : parfois en récitant pour eux une simple prière ; d'autres fois par un mot ou un geste aimable...

L'efficacité apostolique d'une vie ne saurait être comptée. De nombreux fruits restent dans l'ombre et nous ne les connaissons pas dans cette vie. Ce que nous pouvons y apporter, c'est le désir, toujours renouvelé, de vivre bien unis au Seigneur. « Nous comporter dans la vie en apôtres : en mettant partout la lumière de Dieu, le sel de Dieu. Sans peur, en étant naturels, et avec une vie intérieure telle, avec une telle union au Seigneur que nous éclairions, que nous évitions la corruption et les ombres [10] » Dieu rendra fécondes nos fatigues et nous ne nous égarerons pas en pensant à notre fragilité ou aux difficultés externes : si le lac est trop grand, si les foules nous comprennent à peine, si nous commençons à essuyer des critiques, si le chemin est lourd, si nous n'arrivons pas à ramer au milieu de cette tempête...

Poussé par son propre moteur

En revoyant la liste des douze apôtres, notre attention est attirée par la

diversité de leurs personnalités, assez marquées. Il en est de même en pensant aux saintes et aux saints canonisés par l'Église. Et à la vie de beaucoup de gens courants qui suivent le Seigneur dans un don de soi discret mais constant. Tous différents, et à la fois tous apôtres, fidèles, épris du Seigneur.

En nous donnant à Dieu, nous ne renonçons pas à notre richesse personnelle ; bien au contraire, parce que « lorsque le Seigneur pense à chacun, dans ce qu'il souhaiterait lui offrir, il pense à lui comme à son ami personnel. S'il a prévu de t'offrir une grâce [...], ce sera sûrement quelque chose qui te réjouira au plus profond de toi et qui t'enthousiasmera plus que toute chose au monde. Non pas parce qu'il va te donner un charisme extraordinaire ou rare, mais parce qu'il sera juste à ta mesure, à la mesure de ta vie entière » [11]. C'est pourquoi celui qui se décide à suivre le Seigneur perçoit, au fil des ans, à quel point la grâce accompagnée de l'effort personnel transforme même son caractère, de sorte qu'il lui est plus facile d'aimer et de servir tout le monde. Ce n'est pas le résultat de l'imposition volontariste d'un idéal de perfection, mais, plutôt l'influence de Jésus-Christ sur la vie de l'apôtre et la passion qu'il suscite.

Peu de temps après son élection comme prélat, quelqu'un a demandé à Mgr Javier Echevarria s'il avait eu une vie personnelle : « Avez-vous pu être vous-même ? » Sa réponse est émouvante : ce sont les propos de quelqu'un qui regarde sa vie et voit ce que Dieu en a fait : « Bien sûr que j'ai eu une vie personnelle. Je n'aurais jamais rêvé de réaliser ma vie d'une façon aussi ambitieuse. Si j'avais vécu à ma manière, j'aurais eu des horizons autrement plus étroits, un envol beaucoup plus court [...]. En tant qu'homme de mon temps, en tant que chrétien et que prêtre, je suis quelqu'un qui a largement atteint ses ambitions. Mon cœur s'est mondialisé, ayant vécu près de deux hommes (saint Josémaria et le bienheureux Álvaro) à l'esprit grand, chrétiennement grand. [12] »

Celui qui est envoyé par le Christ et le laisse tenir la barre de sa vie ne peut pas oublier qu'il attend une réponse profondément libre. Libre, en premier lieu, de tout égoïsme, de l'orgueil et de notre désir de briller. Mais libre aussi pour mettre à son service tous nos talents, notre initiative, notre créativité. C'est pourquoi, saint Josémaria disait qu'« une des caractéristiques les plus évidentes de l'esprit de l'Opus Dei est son amour de la liberté et de la compréhension » [13].

Cette liberté d'esprit ne consiste pas à « agir selon ses caprices, en opposition à toute norme » [14], comme si tout ce qui ne vient pas de nous était une imposition dont nous devrions nous libérer. Il s'agit plutôt d'agir

avec l'esprit qui poussait Jésus : « Je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jn 6, 38). Si nous considérons l'apostolat comme une « activité » de plus, nous risquerions d'être embarrassés par les indications de ceux qui coordonnent les initiatives apostoliques. En revanche, celui qui se sait envoyé par le Christ se réjouit de l'aide et de l'impulsion que Dieu transmet par ses multiples instruments. Vivre avec liberté d'esprit, c'est permettre à l'Esprit Saint de nous conformer et de nous guider, y compris par l'intermédiaire de ceux qu'il a placés à nos côtés.

La liberté d'esprit amène à agir « poussé par son propre moteur » devant tel ou tel besoin du travail apostolique. Son propre moteur, c'est-à-dire non pas avec une acceptation passive, mais avec la conviction que le Seigneur nous demande cela en ce moment, car c'est cela qui correspond à l'apôtre que nous sommes. Ainsi, sans discontinuer, dans les circonstances banales de notre quotidien, nous pouvons sentir la brise fraîche de l'Esprit, qui nous pousse « au large » (Lc 5, 4) pour poursuivre avec lui la charmante histoire de l'Amour de Dieu pour nous.

Si notre mission ne consistait qu'à « faire de l'apostolat », nous pourrions la laisser de côté en raison d'un travail absorbant ou d'une maladie, ou bien nous pourrions envisager de prendre des « vacances » dans l'apostolat. Cependant, « nous sommes apôtres ! » : c'est notre vie ! C'est pourquoi ce serait un contresens de sortir dans la rue en laissant chez soi le zèle évangéliste. Certes, la mission comportera souvent un effort et exigera de nous du courage pour surmonter nos peurs. Néanmoins, ces résistances intérieures ne devraient pas nous inquiéter, parce que, dans le cœur de ceux qui lui sont dociles, l'Esprit Saint fait grandir une spontanéité authentique et une créativité apostolique : au fur et à mesure que nous nous identifions avec notre mission, tout devient occasion d'apostolat.

Nous prenons conscience « d'être dans un poste avancé, comme une sentinelle » [15], ce qui nous amène à demeurer dans une « veille d'amour intense, sans dormir, en travaillant avec effort » [16]. Une veille fondée sur l'amour, sans anxiété ni nervosité. Notre mission nous captive, nous rend heureux et répand autour de nous du bonheur. Nous travaillons dans la vigne du Seigneur et nous sommes sûrs que notre travail est le sien. Si un certain manque de paix ou une tension excessive s'infiltrait un jour dans notre âme, le moment serait venu de s'approcher de lui pour lui dire : c'est pour toi que je travaille, aide-moi à travailler avec calme, convaincu que c'est toi qui fais tout.

Lumière divine qui réchauffe

Lorsque dans la parabole des invités à la noce le père de famille découvre que certains invités se sont excusés, il ordonne à son serviteur d'amener « les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux » (Lc 14, 21). La salle s'en trouve assez remplie mais il reste encore des places libres. Il dit alors à son serviteur : « Va sur les routes et dans les sentiers, et fais entrer les gens de force, afin que ma maison soit remplie » (Lc 14, 23). « Fais entrer de force », *compelle intrare* ; l'intensité de son désir en arrive à ce point-là.

L'ordre est péremptoire, parce que l'appel au salut est universel. Saint Josémaria l'entendait de la manière suivante : « Ce n'est pas une impulsion matérielle, mais une abondance de lumière, de doctrine ; le stimulant spirituel de votre prière et de votre travail, qui est un témoignage authentique de la doctrine ; l'accumulation de sacrifices, que vous savez offrir ; le sourire, qui vous vient aux lèvres, parce que vous êtes enfants de Dieu : filiation qui vous remplit d'un bonheur serein — bien que parfois les contradictions ne manquent pas dans votre vie —, que les autres voient et vous envient. Ajoutez à tout cela votre élégance et votre sympathie humaine, et nous aurons le contenu du *compelle intrare*[17]. » Il ne s'agit donc pas de contraindre qui que ce soit : c'est une combinaison, inédite à chaque fois, de prière et d'amitié, de témoignage et de sacrifice généreux... une joie partagée, une sympathie qui invite dans la liberté.

Dieu agit « par attraction » [18], encourageant les âmes par la joie et le charme de la vie des chrétiens. C'est pourquoi l'apostolat est un débordement d'amour. Un cœur sachant aimer sait attirer : « Nous aimons tous avec notre cœur, disait saint Josémaria. C'est pourquoi je demande pour tous un grand cœur : si nous aimons les âmes, nous les attirerons [19]. » En effet, rien n'attire autant que l'amour authentique, spécialement à une époque où beaucoup n'ont pas connu la chaleur de l'Amour de Dieu. L'amitié vraie est *de facto* « la manière de faire de l'apostolat que saint Josémaria avait découverte dans les récits évangéliques » [20]. Philippe a attiré Barthélemy ; André, Pierre. Et ceux qui ont amené jusqu'à Jésus le paralytique cloué sur sa civière étaient certainement de bons amis.

« Chez un chrétien, chez un enfant de Dieu, l'amitié et la charité ne font qu'un : une lumière divine qui communique sa chaleur » [21]. Avoir des amis exige assiduité, contact personnel ; exemple et loyauté sincère ; disposition à aider et à se soutenir mutuellement ; écoute et empathie ; capacité de prendre en charge les besoins de l'autre. L'amitié n'est pas un instrument pour l'apostolat, c'est l'apostolat qui, dans son noyau, est amitié : gratuité, envie de

partager la vie avec les autres. Bien entendu, nous souhaitons que nos amis s'approchent du Seigneur mais nous acceptons que cela n'arrive qu'au moment et selon les modalités voulus par Dieu. Qu'un apôtre cherche à avoir de bons résultats dans son travail et reconnaisse la valeur du rapport entre ses efforts et l'influence qu'il exerce sur les autres est logique ; il ne doit toutefois jamais oublier que les apôtres ont suivi Jésus même lorsque presque tous l'ont quitté (cf. Jn 6, 66-69) ; les fruits devaient venir plus tard (cf. Ac 2, 37-41).

Un jour, un jeune a demandé à saint Josémaria : « Père, que devons-nous faire pour que beaucoup de gens sifflent [22] ? » Il lui a répondu du tac au tac : « Beaucoup de prière, amitié loyale et respect de leur liberté. » La réponse n'a pas satisfait le jeune qui a ajouté : « N'est-ce pas y aller trop lentement, Père ? » « Pas du tout, parce que la vocation est surnaturelle », lui a-t-il répondu, en appuyant sur chaque syllabe. « Il a suffi d'une seconde pour que Saul devienne Paul. Après trois jours de prière il est devenu un apôtre passionné de Jésus-Christ » [23].

C'est Dieu qui appelle et l'Esprit Saint qui secoue le cœur. L'apôtre accompagne ses amis par sa prière et son sacrifice, sans s'impatienter si ses suggestions reçoivent un « non » pour réponse, sans se fâcher si quelqu'un ne se laisse pas aider. Un vrai ami fait preuve de force d'âme pour aider à grandir et évite souvent les reproches devant les décisions d'autrui ; il sait taire et « revenir à la charge » d'une autre manière quand cela est nécessaire, sans être trop insistant, sans faire de reproche : en faisant confiance à ce que chacun et chacune a de meilleur. Dieu agit de la sorte et veut que ses enfants en fassent autant.

Sans ennuyer personne, le sourire aux lèvres, nous pourrions glisser quelques mots dans l'oreille de l'ami, comme le Seigneur le faisait. Et nous maintiendrons vivant, sans discontinuer, le désir que beaucoup le connaissent : « Toi et moi, enfants de Dieu, lorsque nous voyons les gens nous devons penser aux âmes : voici une âme, devons-nous nous dire, qu'il faut aider ; une âme qu'il faut comprendre ; une âme avec laquelle il faut être en bonne entente ; une âme qu'il faut sauver[24]. »

José Manuel Antuña

[Retour au sommaire](#)

[1]. Saint Josémaria, *Forge*, n° 356.

[2]. Saint Josémaria, *Lettre* 9 janvier 1932, n° 9.

- [3]. F. Ocariz, *Lettre*, 14 février 2017, n° 9.
- [4]. Instruction, 19 mars 1934, n° 27 (les mots en italique sont dans l'original), cité dans *Chemin*, édition historico-critique, note au n° 942.
- [5]. Missel romain, Prière eucharistique III.
- [6]. Benoît XVI, Audience, 10 septembre 2008.
- [7]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une méditation, avril 1955, dans *Obras* 1956, XI, p. 9 (AGP, Bibliothèque, P03).
- [8]. Saint Josémaria, *Seul à seul avec Dieu*, n° 273 (AGP, Bibliothèque, P10).
- [9]. Cf. D. Javier, Homélie, 5 septembre 2010 (Romana, n° 51, Juillet-Décembre 2010, p. 339)
- [10]. Saint Josémaria, *Forge*, n° 969.
- [11]. Pape François, Exhort. ap. *Christus vivit*, 25 mars 2019, n° 288.
- [12]. Entretien de P. Urbano avec D. Javier, *Época*, 20 avril 1994, cité dans A. Sánchez Leo, *En la tierra como en el cielo*, Madrid, Rialp 2019, pp. 349-350
- [13]. Saint Josémaria, *Lettre*, 31 mai 1954, n° 22.
- [14]. F. Ocariz, *Lettre* 9 janvier 2018, n° 5.
- [15]. Saint Josémaria, *Lettre* 31 mai 1954, n° 16.
- [16]. *Ibid.*
- [17]. Saint Josémaria, *Lettre* 24 octobre 1942, n° 9 ; cf. *Amis de Dieu*, n° 37.
- [18]. Benoît XVI, Homélie, 13 mai 2007 ; pape François, Homélie, 3 mai 2018.
- [19]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion familiale, 10 mai 1967, dans *Crónica* 1967, p. 605 (AGP, Bibliothèque P01).
- [20]. F. Ocariz, *Lettre*, 14 février 2017, n° 9.
- [21]. *Forge*, n° 565.
- [22]. Dans le langage familier du Madrid du milieu du siècle dernier, « siffler » signifiait tourner à plein régime. Saint Josémaria utilisait ce terme pour évoquer la demande d'admission de quelqu'un dans l'Opus Dei. Depuis,

le terme est resté dans l'Œuvre en tant qu'expression familière.

[23]. Saint Josémaria, notes prises lors d'une réunion de famille, 24 avril 1967, dans *Crónica* 1967, p. 506 (AGP, Bibliothèque, P01).

[24]. Saint Josémaria, Méditation, 25 février 1963, dans *Crónica* 1964, IX, p. 69 (AGP, Bibliothèque, P01)

11. Marcher avec le Christ vers la plénitude de l'Amour

Jésus, « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout » (Jn 13, 1). C'est ainsi que saint Jean introduit dans son Évangile le geste inouï de Jésus avant de commencer le repas pascal. Tous ont déjà pris place à table quand « il se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture » (Jn 13, 4-5).

Jésus lave les pieds des apôtres. Des hommes fragiles, choisis pour être le fondement de l'Église. Tous ont eu peur au milieu de la tempête qui secouait le lac, tous ont douté de la capacité du Maître à nourrir une foule immense, tous ont discuté avec passion pour savoir qui serait le plus important dans le Royaume. Ils ont aussi commencé à éprouver la souffrance qu'entraîne la suite du Maître et ils n'ont pas déserté comme d'autres, après le discours du Pain de Vie dans la synagogue de Capharnaüm. Ils l'ont accompagné dans ses longs voyages à travers Israël et ils savent, l'ayant perçu dans le climat ambiant général, que certains souhaitent sa mort.

Étonné, Pierre observe ce que Jésus fait. Il n'arrive pas à le comprendre et se révolte. « C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds ? » Jésus lui répondit : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. » Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » (Jn 13, 5-8). La radicalité de la réponse de Simon surprend. Ce n'est pas un rejet mais son amour du Seigneur qui l'amène à formuler ce refus. Néanmoins, le Seigneur lui fait voir qu'il a tort : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi » (Jn 13, 8).

Plus tard tu comprendras

Depuis sa première rencontre avec le Maître, saint Pierre a parcouru un chemin de croissance intérieure qui l'a aidé à comprendre peu à peu qui est Jésus, le Fils du Dieu vivant. Or, la Passion du Seigneur approche et il lui reste encore un long chemin à parcourir. Une scène en deux actes a lieu au Cénacle : le lavement de pieds et l'institution de l'Eucharistie, qui vont permettre à Pierre de commencer à découvrir jusqu'à quelle extrémité l'Amour de Dieu peut aller et à quel point cet Amour l'interpelle

personnellement. Pour l'heure, le commandement d'aimer son prochain comme soi-même n'est encore pour lui qu'un simple énoncé. Il n'a pas encore pénétré dans son cœur avec la profondeur souhaitée par Jésus. Voilà pourquoi Pierre se révolte. Il n'accepte pas que la volonté de Dieu concernant son Maître et le concernant lui-même soit une vie d'amour et de service humble rendu à tout homme, à n'importe quel homme.

Dans notre vie, nous pouvons souvent faire la même expérience que Pierre. Nous aussi, nous avons du mal à comprendre, et nous avons besoin de temps pour saisir les vérités les plus élémentaires. Notre cœur abrite à la fois de grands désirs d'aimer et des intentions moins nobles ; souvent la peur nous paralyse et nous prononçons des mots que les œuvres ne suivent pas. Nous aimons le Seigneur, nous nous rendons compte que la vocation divine est notre joyau le plus précieux, au point que nous avons tout vendu pour l'acquérir. Mais le passage du temps, les circonstances changeantes, certaines situations désagréables ou la fatigue engendrée par le travail quotidien peuvent troubler notre chemin.

En outre, il se peut que nous n'ayons pas encore atteint le degré de maturité humaine et spirituelle nécessaire pour vivre la vocation comme un chemin d'amour. Notre charité envers le prochain peut être affectée par l'une ou l'autre de ces distorsions qui réduisent notre mystère personnel : le sentimentalisme qui amène à être plus sensible à la perception momentanée des choses qu'à une relation profonde avec Dieu et avec les autres ; le volontarisme, qui nous fait oublier que la vie chrétienne consiste, en grande partie, à laisser Dieu nous aimer et à aimer à travers nous ; le perfectionnisme, qui tend à voir les déficiences humaines comme quelque chose d'étranger au plan de Dieu.

Cependant, justement parce que Dieu tient compte de nos limites, il n'est pas surpris ni ne se lasse de nous voir compliquer ou défigurer notre vocation. Il nous a appelés, comme il a appelé Pierre, alors que nous sommes des pécheurs. Aussi insiste-t-il : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi. » Simon Pierre s'avoue vaincu : « Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » (Jn 13, 8-9). Sachant que Pierre a été poussé par l'amour, Jésus lui répond avec la même radicalité. Le cœur de l'apôtre réplique avec l'impétuosité qui le caractérise : « Pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. » Des mots prononcés un peu trop vite. Était-il bien conscient de leur signification ? Ce qui est arrivé ensuite semble montrer que pas tout à fait. Il devait le comprendre plus tard, peu à peu, à travers les souffrances de la Passion et de la joie de la Résurrection, sous l'action de l'Esprit Saint. Son dialogue avec Jésus nous apprend, en tout cas,

que pour marcher vers la plénitude de l'Amour le premier pas consiste à découvrir l'amour et la tendresse de Jésus pour chacun ; et de savoir qu'à travers nos misères rectifiées, nous lui ressemblerons toujours.

Les degrés de la liberté

Suivre Jésus signifie apprendre à aimer comme lui. Il s'agit d'un chemin qui monte, qui demande un effort mais qui est aussi un chemin de liberté. « Plus nous sommes libres, plus nous pouvons aimer. Et l'amour est exigeant : "l'amour supporte tout, croit tout, espère tout" (1 Cor 13, 7) [1] » Étant encore un jeune prêtre, saint Josémaria a décrit ainsi l'itinéraire qui permet de monter vers la liberté fidèle : « Degrés : se résigner à la Volonté de Dieu ; accepter la Volonté de Dieu ; vouloir la Volonté de Dieu ; aimer la Volonté de Dieu. [2] »

La résignation est le degré inférieur de la liberté. Il s'agit de l'attitude la moins généreuse des quatre. Elle peut facilement dégénérer en tiédeur spirituelle. On pourrait la décrire comme le fait d'endurer sans aucune croissance ; endurer pour endurer, parce que l'« on a pas le choix ». Il est vrai que la vertu cardinale de force d'âme conduit à l'endurance et à la résistance et que, *de facto*, elle fait ainsi grandir la liberté, parce que nous comprenons et désirons le bien visé par cette résistance. Cependant, la résignation ne perçoit aucun bien ou si vaguement qu'elle n'arrive pas à générer la joie. Parfois, pendant une période plus ou moins longue, nous devons surmonter cette attitude ; mais si quelqu'un en venait à s'installer définitivement dans la résignation il serait peu à peu envahi par la tristesse.

Se conformer à la volonté de Dieu est l'expression d'un état supérieur : se faire à la forme, à la réalité. Il ne faut pas confondre cette conformité avec celle de la personne médiocre, sans rêves, sans projets ni attentes dans sa vie. Il s'agit plutôt de l'attitude réaliste de celui qui sait que tout bon désir est agréable aux yeux de Dieu. Qui cherche en ce sens à apprendre à entrer, peu à peu, dans la logique divine, à se convaincre que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu (cf. Rm 8, 28). Saint Josémaria exprimait parfois cette disposition envers le dessein du Père à l'aide d'une image biblique : « Seigneur, aide-moi à être fidèle et docile, [...] comme l'argile entre les mains du potier ! — Et ainsi ce ne sera pas moi qui vivrai, mais c'est toi qui vivras et agiras en moi, ô mon Amour. [3] »

Nous devinons ainsi pourquoi ce processus de conformation à la volonté de Dieu nous pousse à prendre notre envol, au moment même où nous commençons à aimer la volonté de Dieu : « Tu vivras et agiras en moi, mon Amour. » Les circonstances et les personnes que nous n'avons pas choisies sont aimées pour elles-mêmes parce qu'elles sont bonnes : nous décidons d'en

faire le choix. « Mon Dieu, je choisis tout » [4], disait sainte Thérèse de Lisieux. Elle se rendait compte, avec saint Paul, que « ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rm 8, 38-39). Ainsi, malgré l'imperfection des choses, nous découvrons ce « quelque chose de saint » que cachent toutes les situations [5]: l'image de Dieu devient davantage visible chez les autres.

Imbibés du sang du Christ

Le dernier pas de la croissance personnelle nous place devant l'amour. Ainsi, comme saint Jean nous l'enseigne, nous entrons dans le noyau de la révélation chrétienne : « Et nous, nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru » (1 Jn 4, 16). Après avoir lavé les pieds des disciples, le Seigneur leur explique la signification de son geste : « C'est un exemple que je vous ai donné » (Jn 13, 15). Les voilà prêts à écouter le commandement nouveau : « Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres » (Jn 13, 34). Il s'agit d'apprendre à aimer les autres de l'Amour le plus grand, jusqu'à donner sa vie, comme lui : « Voici pourquoi le Père m'aime : parce que je donne ma vie, pour la recevoir de nouveau. Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même » (Jn 10, 17-18). Le propre de l'amour chrétien est de se donner, de sortir de soi, de se livrer avec passion à la réalité que Dieu le Père a voulue pour chacun de nous. C'est cela aimer la volonté de Dieu : une affirmation joyeuse et créative qui nous pousse de l'intérieur à sortir de nous-mêmes ; une décision qui, paradoxalement, est le seul chemin pour nous rencontrer vraiment nous-mêmes : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera » (Mt 16, 25).

Cependant, cet amour ne consiste pas « dans une sorte d'effort moral poussé à l'extrême [...], un degré supérieur de l'humanisme » [6]. La nouveauté de ce commandement « ne peut venir que du don de la communion avec le Christ, de la vie avec lui » [7]. C'est pourquoi, tout en leur découvrant le commandement nouveau, le Seigneur remet à ses apôtres le sacrement de l'Amour. Depuis ce moment, l'Eucharistie se trouve au centre de la vie chrétienne : nous ne contemplons pas une vérité théorique mais un besoin vital [8].

« La main du Christ nous a saisis dans un champ de blé : le semeur presse dans sa main blessée une poignée de grains. Le sang imbibe la semence, l'imprègne. Puis le semeur jette à la volée ce blé pour qu'en mourant il

devienne vie, et pour qu'en pénétrant dans la terre, il puisse se multiplier en épis dorés. [9] » Nous sommes capables de nous donner à Dieu parce que nous vivons imbibés du sang du Christ, qui nous fait mourir à nous-mêmes pour porter autour de nous d'abondants fruits de joie et de paix. Notre participation au sacrifice de Jésus et notre adoration de sa présence réelle dans l'Eucharistie nous amènent, sans solution de continuité, à l'amour du prochain. C'est pourquoi « celui qui n'est pas fidèle à la mission divine de se donner aux autres, en les aidant à connaître le Christ, pourra difficilement comprendre ce qu'est le Pain Eucharistique ». Et réciproquement, « pour apprécier et aimer la Sainte Eucharistie, il est nécessaire de parcourir le chemin du Christ : être blé, mourir à nous-mêmes, renaître pleins de vie et donner du fruit en abondance : cent pour un ! » [10]

Cohérence eucharistique

« Jésus marche parmi nous comme il le faisait en Galilée. Il passe dans nos rues, s'arrête et nous regarde dans les yeux, sans hâte. Son appel est attrayant, il est fascinant. [11] » Lorsque nous nous décidons à marcher avec lui, à vivre en communion avec lui, la vie s'éclaire et acquiert peu à peu une vraie « cohérence eucharistique » [12] : l'amour et la proximité que nous recevons de lui nous permettent de nous donner aux autres comme lui-même s'est donné. Ainsi nous découvrons et écartons peu à peu les obstacles qui entravent la croissance de la charité du Christ en nous : la loi du moindre effort dans l'accomplissement de nos devoirs ; la peur d'aller trop loin dans l'expression de notre affection et dans le service des autres ; le manque de compréhension à l'égard de leurs limites ; l'orgueil qui exige la reconnaissance par les autres de nos bonnes actions, troublant ainsi notre droiture d'intention.

Saint Josémariamaria parlait avec émotion de la vie joyeuse de ceux qui se donnent au Christ et persévèrent fidèlement dans la réponse à son appel. « Ce chemin se résume en un seul mot : aimer. Aimer, c'est avoir le cœur grand, ressentir les préoccupations de ceux qui nous entourent, savoir pardonner et comprendre : se sacrifier, avec Jésus-Christ, pour toutes les âmes. [13] » Nous savons que ceci est au-dessus de notre capacité. Aussi avons-nous besoin de demander souvent au Seigneur de nous donner un cœur selon le sien. Ainsi, « si nous aimons avec le cœur du Christ, nous apprendrons à servir et nous défendrons la vérité avec clarté et amour. [...] Ce n'est qu'en reproduisant en nous cette vie du Christ que nous pourrons la transmettre aux autres ; ce n'est qu'en faisant l'expérience de la mort du grain de blé que nous pourrons travailler dans les entrailles de la terre, la transformer de l'intérieur, la rendre

féconde » [14]. Tel est le chemin de la fidélité qui, étant un chemin d'Amour, est aussi un chemin de félicité.

Paul Muller

[Retour au sommaire](#)

[1]. F. Ocariz, *Lettre*, 9 janvier 2018, n° 5.

[2]. *Chemin*, n° 774.

[3]. *Forge*, n° 875 ; cf. Jr 18, 6 : « Comme l'argile est dans la main du potier, ainsi êtes-vous dans ma main. »

[4]. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, *Manuscrits autobiographiques*, ch. 1.

[5]. Cf. saint Josémariam, *Entretiens*, n° 114.

[6]. J. Ratzinger – Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, “De l'entrée dans Jérusalem à la Résurrection”.

[7]. *Ibid.*

[8]. Cf. saint Josémariam, *Quand le Christ passe*, n° 154.

[9]. *Ibid.* n° 3.

[10]. *Ibid.* n° 158.

[11]. Pape François, Exhort. ap. *Christus vivit*, 25 mars 2019, n° 277.

[12]. Cf. Benoît XVI, Exhort. ap. *Sacramentum caritatis*, 22 février 2007, n° 83.

[13]. *Quand le Christ passe*, n° 158.

[14]. *Ibid.*

12. Les fruits de la fidélité

Le livre des Psaumes commence par un chant à la fécondité de celui qui s'efforce d'être fidèle à Dieu et à sa loi, sans se laisser intimider par l'ambiance promue par les impies : « Heureux est l'homme qui n'entre pas au conseil des méchants, qui ne suit pas le chemin des pécheurs, ne siège pas avec ceux qui ricanent, mais se plaît dans la loi du Seigneur et murmure sa loi jour et nuit ! Il est comme un arbre planté près d'un ruisseau, qui donne du fruit en son temps, et jamais son feuillage ne meurt ; tout ce qu'il entreprend réussira » (Ps 1, 1-3). En réalité, cet enseignement est constant dans l'Écriture : « Un homme de confiance est comblé de bénédictions » (Pr 28, 20) ; « à qui sème la justice, la récompense est assurée » (Pr 11, 18). Toutes les œuvres de Dieu sont fécondes, de même que la vie de ceux qui répondent à son appel. Le Seigneur l'a rappelé aux apôtres lors de la Dernière Cène : « C'est moi qui vous ai choisis et établis, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit » (Jn 15, 16). La seule chose qu'il nous demande est de demeurer unis à lui comme les sarments à la vigne, car « celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit » (Jn 15, 5)

Tout au long des siècles, les saints ont fait aussi l'expérience de la générosité de Dieu. Par exemple, sainte Thérèse écrit : « Non, sa Majesté n'a pas coutume de lésiner avec des hôtes qui le reçoivent bien » [1]. » Avec des mots débordants d'affection, il a promis d'accueillir dans son Royaume ceux qui seront fidèles : « Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur » (Mt 25, 21). Cependant, Dieu n'attend pas le ciel pour récompenser ses enfants, mais il les introduit, déjà dans ce monde, dans la joie divine avec de nombreuses bénédictions, des fruits de sainteté et de vertu, en tirant le meilleur de chacun et de ses talents. Et en nous aidant à ne pas trop nous attarder sur notre fragilité mais à mettre notre confiance plutôt en son pouvoir. En outre, par l'intermédiaire de ses enfants, Dieu bénit aussi ceux qui les entourent. Dieu s'y complaît : « Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez pour moi des disciples » (Jn 15, 8).

Dans ces lignes, nous allons passer en revue quelques-uns des fruits de notre fidélité, aussi bien dans notre vie que dans la vie des autres. Puissent ces fruits, et bien d'autres que Dieu seul connaît, nous stimuler à ne jamais

interrompre nos actions de grâce à Dieu pour ses soins et sa compagnie. Nous apprendrons ainsi à jouir chaque jour davantage de cet amour.

Un ciel au-dedans de nous

Quelques semaines avant son départ pour le ciel, saint Josémaria disait à un groupe de ses enfants : « Le Seigneur a voulu déposer en nous un très riche trésor [...] Dieu notre Seigneur habite en nous, avec toute sa grandeur. Un ciel se trouve habituellement dans nos cœurs [2]. » Le Seigneur l'avait promis aux apôtres : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure » (Jn 14, 23). Tel est le don principal que Dieu nous offre : son amitié et sa présence en nous.

Chaque jour dans la prière, nous pouvons contempler d'un regard neuf la vérité de la présence divine en nous et la garder dans notre mémoire. Fort étonnés et reconnaissants, nous essaierons alors de répondre, en bons enfants, à l'immense affection que Dieu nous porte. Parce que « ce n'est pas pour rester dans le ciboire d'or que le Seigneur descend chaque jour du ciel, mais afin de trouver un autre ciel : le ciel de notre âme où il prend ses délices » [3]. Grâce à ce cadeau divin nous nous sentons infiniment payés de retour ; et sûrs de la joie que notre fidélité procure à Dieu.

Lorsque la fatigue physique ou morale arrive, lorsque les attaques et les difficultés s'intensifient, c'est le moment de se rappeler une nouvelle fois que « si Dieu habite en notre âme, tout le reste, pour important que cela paraisse, n'est qu'accidentel, transitoire ; en Dieu, en revanche, nous sommes ce qu'il y a de permanent » [4]. La certitude que Dieu est avec moi, en moi et que je suis en lui (cf. Jn 6, 56) est une source d'assurance intérieure et d'une espérance impossible à expliquer humainement. Cette conviction nous rend toujours plus simples, comme des enfants, et nous apporte une vision large et pleine de confiance, une intériorité sans tension et joyeuse. Alors du fond de l'âme jaillissent la joie et la paix, comme fruits naturels de la fidélité et du don de soi. Ces fruits sont tellement importants et possèdent une telle force évangélisatrice que saint Josémaria les demandait chaque jour au Seigneur dans la sainte messe, pour lui et pour tous ses fils et ses filles [5].

Nous avons un ciel en nous et nous devons le porter partout : chez nous, le lieu de travail, le repos, des rencontres avec nos amis... « De nos jours, où l'absence de paix est si souvent perceptible dans la vie sociale, dans le travail, dans la vie familiale... il est de plus en plus nécessaire que nous autres chrétiens nous soyons, selon l'expression de saint Josémaria, “des semeurs de paix et de joie” [6]. » Nous savons par expérience que cette paix et cette joie

ne viennent pas de nous. C'est pourquoi nous essayons de cultiver dans notre cœur la présence de Dieu, pour que ce soit lui qui nous comble et communique ses dons à ceux qui nous entourent. L'efficacité de ces semences si simples est assurée, même si leur portée est imprévisible : « La paix du monde, peut-être, dépend davantage de nos dispositions personnelles, ordinaires et persévérantes, à sourire, pardonner et ne pas nous croire importants, que des grandes négociations entre les États, aussi importantes soient-elles [7]. »

Un cœur ferme et miséricordieux

Lorsque nous laissons la présence de Dieu s'enraciner et fructifier en nous, ce en quoi consiste d'une certaine façon la fidélité, nous acquérons progressivement une « fermeté intérieure » qui nous rend aptes à la patience et à la douceur face aux contrariétés, aux imprévus, aux situations gênantes, à nos limites et à celles des autres. Saint Jean-Marie Vianney disait que « nos fautes sont des grains de sable par rapport à la grande montagne de la miséricorde de Dieu » [8]. Cette conviction permet de réagir de plus en plus comme Dieu lui-même réagit face aux mêmes personnes et circonstances, avec douceur et miséricorde, sans nous inquiéter si elles ne répondent à nos prévisions et à nos goûts du moment. Nous découvrons, en définitive, que tous les événements sont en quelque sorte « des vecteurs de la volonté divine, c'est pourquoi ils doivent être reçus avec respect et amour, avec joie et paix » [9]. Ainsi nous acquérons peu à peu une plus grande facilité pour prier, excuser et pardonner, comme le Seigneur le fait, et si nous perdons la paix nous la recouvrons aussitôt.

Parfois, la disposition à cultiver dans notre cœur la mansuétude et la miséricorde devant les misères d'autrui pourra nous sembler pusillanime, car nous pensons qu'il faut les dénoncer ou qu'elles sont le fruit de la malice de certains cherchant à faire du mal. Rappelons-nous, cependant, que Jésus reprends les disciples lorsqu'ils suggèrent de faire tomber un châtimement du ciel sur les Samaritains qui ne l'ont pas bien accueilli (cf. Lc 9, 55). « Le programme du chrétien – le programme du bon Samaritain, le programme de Jésus – est “un cœur qui voit”. Ce cœur voit où l'amour est nécessaire et il agit en conséquence [10]. » Notre miséricorde patiente, qui ne s'irrite pas ni ne se plaint face aux contrariétés, devient ainsi un baume avec lequel Dieu guérit ceux qui ont un cœur contrit. Il panse leurs blessures (cf. Ps 147, 3) et leur rend plus facile et supportable le chemin de la conversion.

Une efficacité inimaginable

Cultiver et faire connaître l'image et le profil personnels devant les autres

est devenu une exigence, parfois indispensable, pour être présent sur les réseaux sociaux et professionnels et y exercer une influence. Cependant, si nous oublions que nous vivons en Dieu et qu'il est « toujours à nos côtés » [11], notre intérêt pourrait se muer en l'obsession plus ou moins subtile de se sentir acceptés, reconnus, suivis, voire admirés. Alors, nous éprouverions le besoin de vérifier la valeur et la transcendance de tout ce que nous faisons ou disons.

Cette aspiration à être reconnu et à voir confirmée notre valeur personnelle répond en réalité, même de façon approximative, à une vérité profonde. À savoir que, *de facto*, notre valeur est très grande, tellement grande que Dieu a voulu donner sa vie pour chacun de nous. Cependant, il arrive que nous nous mettions assez facilement à exiger, fût-ce de façon subtile, l'amour et la reconnaissance, alors qu'ils seront toujours gratuits, notre action consistant à les accueillir. C'est peut-être pour cette raison que le Seigneur a indiqué sur la Montagne : « Ce que vous faites pour devenir des justes, évitez de l'accomplir devant les hommes pour vous faire remarquer » (Mt 6, 1). Et plus radicalement encore : « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite » (Mt 6, 3).

Le risque d'exiger l'Amour au lieu de se limiter à l'accueillir perdra de sa force en nous si nous agissons bien convaincus que Dieu contemple notre vie avec une affection minutieuse, puisque l'affection se manifeste dans les détails. « Si vous voulez avoir des spectateurs de ce que vous faites, vous les avez là : des anges, des archanges et même le Dieu de l'Univers [12]. » Nous expérimentons alors dans notre âme l'auto-estime de qui se sait toujours entouré, sans avoir besoin d'incitations extérieures particulières pour être sûr de l'efficacité de sa prière et de sa vie. Et ce, que tout cela soit connu de beaucoup ou bien passe inaperçu pour la grande majorité. Il nous suffira de penser au regard de Dieu et de lire comme adressés à nous les propos de Jésus : « Ton Père qui voit dans le secret te le rendra » (Mt 6, 4).

En ce sens, nous pouvons beaucoup apprendre des années cachées de Jésus à Nazareth. Il y a passé la majeure partie de sa vie sur terre. Sous le regard attentif de son Père du ciel, de la Vierge Marie et de saint Joseph, le Fils de Dieu réalisait déjà dans le silence et avec une efficacité infinie la Rédemption de l'humanité. Peu le voyaient, mais là, dans le modeste atelier d'un artisan d'une petite bourgade de Galilée, Dieu était en train de changer pour toujours l'histoire des hommes. Nous aussi, nous pouvons avoir la fécondité de la vie de Jésus, si nous le faisons vivre en nous, si nous le laissons aimer les autres dans notre vie, avec la même simplicité.

Du fond caché de chaque tabernacle, du fond de notre cœur, Dieu continue de changer le monde. C'est pourquoi notre vie de don de soi, bien unis à Dieu et aux autres, acquière grâce à la communion des saints une efficacité que nous avons du mal à imaginer et à mesurer. « Tu ne sais si tu as progressé, ni de combien... — à quoi bon ce calcul ?... — L'important est que tu persévères, que ton cœur brûle, que tu voies davantage de lumière et de plus vastes horizons... : que tu te soucies de nos intentions, que tu les présentes (même si tu ne les connais pas) et que tu pries pour chacune d'entre elles [13]. »

Dieu est toujours le même

Saint Paul encourageait les chrétiens à être fidèles, sans s'inquiéter de devoir aller à contre-courant ; et à toujours travailler face au Seigneur. « Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, soyez inébranlables, prenez une part toujours plus active à l'œuvre du Seigneur, car vous savez que, dans le Seigneur, la peine que vous vous donnez n'est pas perdue » (1 Co 15, 58). Saint Josémaria reprenait sous des formes variées la même exhortation : « Si vous êtes fidèles, vous pourrez vous appeler vainqueurs. Dans votre vie, vous ne connaîtrez pas la défaite. L'échec n'existe pas si l'on agit avec droiture d'intention et en voulant accomplir la volonté de Dieu. Avec du succès ou sans lui, nous avons triomphé, parce que nous avons travaillé par Amour [14]. »

Quelle que soit notre vocation, il peut arriver qu'au bout d'un certain temps nous éprouvions la tentation du découragement. Nous pensons peut-être que nous avons manqué jusqu'alors de générosité ou que notre fidélité porte peu de fruit étant donné que nos succès apostoliques sont plutôt mitigés. Dans tous les cas, il est bon de se rappeler ce que Dieu nous a assuré : « Mes élus jouiront des ouvrages de leurs mains » (Is 65, 22). Saint Josémaria l'exprimait de la façon suivante : « Être saint suppose que l'on est efficace, même si le saint n'arrive pas à toucher du doigt ni à percevoir son efficacité [15]. » Dieu permet parfois que ses fidèles soient confrontés à des épreuves et à des difficultés dans leur travail, pour rendre ainsi leur âme plus belle, et plus tendre leur cœur. Si, malgré notre désir de plaire à Dieu, nous nous décourageons ou nous fatiguons, nous ne cesserons pas pour autant de travailler, avec un sens du mystère : en ayant présent à l'esprit que notre efficacité est « souvent invisible, insaisissable, elle ne peut pas être comptée. La personne sait bien que sa vie donnera du fruit, mais sans prétendre connaître comment, ni où, ni quand. [...] Avançons, engageons-nous à fond, mais laissons-le rendre féconds nos efforts comme bon lui semble » [16].

Le Seigneur nous demande de travailler dans un esprit d'abandon, en mettant notre confiance en ses forces, non dans les nôtres, en sa vision des choses, non dans notre perception limitée. « Quand tu t'abandonneras vraiment entre les mains du Seigneur, tu apprendras à te contenter de ce qui arrive, et à ne pas perdre ta sérénité si tes activités ne prennent pas la tournure que tu souhaites malgré ton acharnement et les bons moyens que tu as employés... C'est qu'elles auront pris la « tournure » que Dieu voulait qu'elles prennent [17]. » La conscience que Dieu peut tout et qu'il voit et thésaurise tout le bien que nous faisons, aussi petit et caché qu'il puisse paraître, nous aidera à « être assurés et optimistes aux moments durs qui peuvent arriver dans l'histoire du monde ou dans notre existence personnelle. Dieu est toujours le même : tout-puissant, infiniment sage, miséricordieux ; à tout moment il sait tirer le bien du mal, de grandes victoires des défaites pour ceux qui mettent leur confiance en lui » [18].

Accrochés à la main de Dieu, nous vivons au milieu du monde comme ses enfants, devenant de plus en plus des semeurs de paix et de joie pour tous ceux qui nous entourent. Telle est l'œuvre patiente, celle d'un bon artisan, que Dieu réalise dans notre cœur. Laissons-lui éclairer toutes nos pensées, inspirer toutes nos actions. C'est ce que notre Mère la Vierge Marie a fait, heureuse de voir les grandes choses que le Seigneur réalisait dans sa vie. Puissions-nous dire nous aussi chaque jour comme elle : *Fiat !* Que tout m'advienne selon ta parole (Lc 1, 38).

Pablo Edo

[Retour au sommaire](#)

[1]. Sainte Thérèse d'Avila, *Chemin de la perfection*, ch. 34.

[2]. Cf. S. Bernal, *Portrait de Mgr Escriva*, Paris, S.O.S., 1978.

[3]. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, *Histoire d'une âme*, ch. 5.

[4]. *Amis de Dieu*, n° 92.

[5]. Cf. J. Echevarría, *Memoria del Beato Josemaría Escrivá*, Madrid, Rialp, 2000, p. 229.

[6]. F. Ocariz, Homélie, 12 mai 2017.

[7]. *Ibid.*

[8]. Cité par G. Bagnard, *Le Curé d'Ars, apôtre de la miséricorde*.

- [9]. Instruction mai-1935 – 14 septembre 1950, n° 48.
- [10]. Benoît XVI, Litt. enc. *Deus caritas est*, 25 décembre 2005, n° 31.
- [11]. Saint Josémaria, *Chemin*, n° 267.
- [12]. Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur saint Matthieu*, 19, 2 (PG 57, 275).
- [13]. Saint Josémaria, *Forge*, n° 605.
- [14]. Saint Josémaria, *Seul à seul avec Dieu*, n° 314 (AGP, Bibliothèque, P10).
- [15]. *Forge*, n° 920.
- [16]. Pape François, Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 279.
- [17]. Saint Josémaria, *Sillon*, n° 860.
- [18]. D. Javier, *Lettre pastorale*, 4 novembre 2015.

Partager ce livre...

© Bureau d'information
de l'Opus Dei, 2020

www.opusdei.org